This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Library
of the
University of Wisconsin

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PSYCHOLOGIE

DU

CARACTÈRE

CONTRIBUTION A L'ÉTHOLOGIE

Digitized by Google

Bruxelles. — HAYEZ, imp. de l'Acad. royale.

Digitized by Google

PSYCHOLOGIE

DU

CARACTÈRE

CONTRIBUTION A L'ÉTHOLOGIE

PAR

ALBERT LÉVY

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

« Ἦθός ἐστι πηγὴ βίου, ἀφ' ἧς
» ἄι, κατὰ μέρος, πράξεις ῥέουσι. »
» Le caractère est la source de la vie
» d'où, une à une, coulent les actions. »
ZÉNON le Stoïcien.

BRUXELLES
H. LAMERTIN, ÉDITEUR-LIBRAIRE
20, rue du Marché au Bois

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
108, Boulevard Saint-Germain

1896

Digitized by Google

Digitized by Google

142683
MAY 31 1910
BK
+L57

PSYCHOLOGIE

DU

CARACTÈRE

CONTRIBUTION A L'ÉTHOLOGIE

INTRODUCTION

OBJET DE L'ÉTHOLOGIE.

Place de l'Éthologie dans la Psychologie générale. — Son importance et son utilité. — Historique de cette science. — Son objet principal.

I.

Dans le vaste domaine de la science de l'esprit humain, entre la Psychologie expérimentale et la Psychologie rationnelle, s'étend le champ, à peine défriché encore, de l'Éthologie.

La Psychologie expérimentale, tout analytique, quelle que soit sa conception de la nature mentale de l'homme, quelle que soit sa méthode, borne généralement ses investigations à la détermination des éléments constitutifs de l'esprit — facultés ou phénomènes — pour en fixer les lois immédiates et empiriques.

La Psychologie rationnelle, toute synthétique et dédai-

Digitized by Google

gneuse des contingences de la vie terrestre, se livre aux plus hautes spéculations touchant l'origine, l'essence et la destinée de l'âme, pour en dégager les lois métaphysiques et nécessaires.

L'Éthologie ou Science du Caractère, qui forme comme un trait d'union entre ces deux pôles de la Psychologie, sans outrepasser jamais les limites de l'observation, envisage l'esprit comme synthèse concrète, vivante, actuelle des éléments primordiaux et communs. Elle scrute les modes infiniment divers suivant lesquels ces éléments se groupent et se combinent pour former, non plus l'*Esprit en soi*, mais *les esprits* particuliers, en donnant à chacun sa physionomie propre, sa marque originale et distinctive. Elle cherche à reconstituer la genèse du *caractère individuel* dont elle suit le développement spontané, conforme aux lois de l'activité organique et la formation sous l'action des influences de toute nature, physiques et morales, internes et externes, à travers les mille circonstances variées de l'existence.

II.

Cette étude de l'éclosion des individualités psychologiques, de la constitution des caractères, mérite à plus d'un titre de retenir l'attention. Tout d'abord, en vertu de l'adage : *Homo sum et humani nihil a me alienum esse puto*, il y a toujours un attrait singulier, lors même qu'il n'y aurait pas intérêt immédiat, à pénétrer, autant que faire se peut, le mécanisme intime de la conduite des hommes.

En fait, il y a bénéfice certain, sinon nécessité absolue.

Au point de vue de la pure Psychologie, si l'on se rappelle le rôle prépondérant que jouent les tendances et dispositions per-

Digitized by Google

sonnelles dans l'appréciation des motifs qui pèsent sur notre détermination volontaire, on accordera que le préliminaire indispensable de toute analyse de la volonté, de toute discussion sur le libre arbitre se trouve dans l'étude du caractère.

Elle forme, de même, la base solide de tout enseignement de la Morale. Bacon fait observer que la plupart des moralistes ressemblent à des maîtres d'écriture qui présenteraient de beaux modèles à leurs élèves, mais qui ne leur diraient rien de la manière de tenir la plume et de tracer les lettres. Ainsi les philosophes nous donnent des modèles fort beaux, des images très fidèles et très nobles du beau et du bien, mais ils n'indiquent pas les moyens d'atteindre à une telle perfection. Ils font connaître le *but*, non le *chemin*. Traçant ensuite lui-même une esquisse de cette partie de la morale qui ne donne pas seulement des préceptes, mais aussi des instructions, et qu'il appelle les *Géorgiques de l'âme*, il dit qu'elle doit être comme la médecine qui, avant tout, étudie la *constitution* des malades (1). Ici la constitution, c'est le *caractère*.

L'utilité n'est pas moindre pour la psychiatrie et la criminologie, qui se partagent avec la morale l'œuvre de prophylaxie et de thérapeutique individuelles et sociales.

Point n'est besoin, après cela, de démontrer bien longuement quels avantages nombreux peuvent retirer d'une telle

(1) « In hujus scientiæ pertractatione, qui de ea scripserunt, perinde mihi » fecisse videntur ac si quis scribendi artem tradere pollicitus, pulchra tan- » tum exhibeat exemplaria literarum tam simplicium quam copulaturum, de » calamo, vero, ducendo aut modis characteres efformandi nihil præcipes. Ita » et isti proposuerunt nobis exemplaria bella et luculenta atque imagines accu- » ratus boni, virtutis, officiorum, felicitatis tanquam vera objecta et scopos » voluntatis et appetitus humanis, verum quomodo quis possit optime ad hos

Digitized by Google

enquête les diverses branches de la science de l'Éducation. « La pédagogie, au sens élevé du mot, disait Maine de Biran, est une psychologie en action. »

Enfin, hors des limites de la stricte individualité, appliquée aux collectivités larges ou restreintes, races et peuples, classes et groupes sociaux, la Psychologie du Caractère peut devenir l'auxiliaire précieux des recherches anthropologiques et historiques, des études sociales et politiques. Car le caractère, ainsi que l'a établi M. Vanderkindere, doit être compté au nombre des facteurs déterminants de l'activité des sociétés entières aussi bien que de celle des individus (1). C'est une vérité maintes fois mise en lumière, que l'histoire, dans ses grandes lignes, peut être considérée comme le simple exposé des résultats engendrés par la constitution psychique, autrement dit, le caractère des peuples (2). Taine la ramenait à « un simple problème de mécanique psychologique » (3).

III.

L'élaboration d'une science du caractère fut pour la première fois réclamée par J.-St. Mill qui, par avance, la baptisa

---

» scopos excellentes, sane, et bene ab illis positus collimare, hoc est quibus » institutis animus ad illa assequenda subigi et componi possit aut nihil præci- » piunt aut perfunctorie et minus utiliter. » Bacon. *De dignitate et augmentis scientiarum*, liv. VII, chap. I.

(1) L. Vanderkindere. *De la Race et de sa part d'influence dans les diverses manifestations de l'activité des peuples*, ch. I, §§ 4 et 5.

(2) C'est à montrer l'histoire des peuples « comme conséquence de leur caractère » qu'est consacré, presque tout entier, l'ouvrage du Dr G. Le Bon : *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*.

(3) Taine. *Histoire de la littérature anglaise*. Introduction.

Digitized by Google

du nom, qu'elle a conservé, d'*Éthologie* [1]. En même temps, le philosophe anglais se plaignait que rien ou presque rien n'eût été tenté pour en assurer la constitution. Il faut regretter qu'il n'ait pas eu lui-même le loisir de combler la lacune qu'il signalait.

De fait, malgré son importance et son utilité qui, d'ailleurs, n'ont jamais été méconnues, l'étude méthodique et systématique du caractère a été longtemps négligée.

Les « Caractères » qu'ont dépeints les écrivains appelés Moralistes, même les plus subtils et les plus profonds, les Théophraste, La Bruyère, La Rochefoucauld, Vauvenargues, ne sont, tout bien considéré, que des esquisses de quelques particularités saillantes des mœurs de leur temps, la stigmatisation ironique de quelques travers de la conduite de leurs contemporains observés en leurs rapports sociaux ou mondains. Les personnages qui défilent sous nos yeux, ce sont les acteurs, protagonistes ou comparses, de la comédie humaine, sous le costume et le masque dont chacun s'affuble pour paraître sur la scène de la vie journalière. C'est une galerie de portraits individuels où, suivant une critique juste, bien que lourdement formulée, l'observation « descend trop dans le particulier ». L'homme en lui-même, le caractère en général n'y sont pas étudiés systématiquement.

Une psychologie vraiment scientifique du caractère est plus large, à la fois, et plus pénétrante. Elle doit embrasser,

---

(1) John-Stuart Mill. *Système de logique déductive et inductive*, liv. VI, ch. V, Trad. Peisse. « Je proposerai, dit Mill, de donner le nom d'éthologie » à la science du caractère, du mot ἦθος, qui est, de tous les mots de la langue » grecque, celui qui correspond le mieux au mot caractère dans le sens où je » l'emploie. » (P. 456.)

Digitized by Google

non plus seulement tel ou tel aspect singulier, mais tout l'ensemble des manifestations de la vie psychique, pénétrer jusqu'au fond intime, naturel et persistant de l'esprit.

Longtemps, l'antique théorie des Tempéraments physiques, qui remonte à Hippocrate et Galien, avait paru, aux philosophes aussi bien qu'aux physiologistes, suffire à tous les besoins de la caractérisation individuelle de l'esprit, car à chacun des tempéraments-types on faisait correspondre un certain nombre de traits moraux. Lorsque Kant, notamment, entreprit une classification des caractères, il transporta simplement du physique au moral la distinction des quatre tempéraments (1). Il se contente, d'ailleurs, d'une description toute superficielle, entreprise au point de vue de la *Sémeiotique anthropologique* ou *Art de connaître l'intérieur par l'extérieur*.

C'est uniquement aussi par le côté physique et extérieur que l'étude du caractère fut abordée par la phrénologie, qui n'est, à la bien prendre, qu'une théorie du caractère associée à des hypothèses sur les manifestations visibles des facultés. Elle donne une analyse élémentaire de l'esprit, puis elle s'efforce de rapporter chaque faculté ou aptitude mentale à une partie distincte qui serait rendue observable au dehors, sur la surface du crâne, par une proéminence (2). Cette dernière affirmation rendrait, à coup sûr, très aisée la science du caractère. Mais on sait en quelles exagérations, en quelles extravagances sombra cette tentative dont la conception initiale n'était cependant pas tout à fait dénuée d'exactitude. Il

(1) Kant. *Anthropologie*, 2e partie.

(2) Cf. Gall. *Les fonctions du cerveau*.

Digitized by Google

est à craindre que le même sort ne soit réservé à l'entreprise similaire de la Physiognomonie.

Maints philosophes et psychologues de toutes écoles ont incidemment touché à la question du caractère. Mais de leurs considérations, généralement tout aprioriques ou déductives, on n'emporte que des impressions bien vagues et le sentiment que presque tout est à refaire.

Kant, avant d'esquisser dans son *Anthropologie,* qui fut son dernier ouvrage (il y prend congé du public), une étude du caractère strictement expérimentale, avait, dans ses deux immortelles *Critiques* (1), traité la question du point de vue rationnel. Mais là, préoccupé surtout de trouver le « fondement métaphysique de la morale », il se laisse entraîner par l'élan des spéculations. En distinguant un *caractère intelligible* inaccessible à l'observation du *caractère empirique* qui se manifeste extérieurement, il introduit dans l'esprit humain des éléments transcendantaux qui, en vérité, n'y ont que faire et s'y trouvent fort à l'étroit. Les mêmes objections s'adressent à Schopenhauer (2), qui a fait sienne cette théorie de Kant. De Hartmann (3), esclave de sa conception de l'inconscient, *Un-Tout* et *Tout-Puissant*, n'a scruté le caractère que pour y découvrir les traces de son Dimiurge favori. Le Dr Bahnsen (4)

(1) Kant. *Critique de la raison pure*, liv. II, chap. I. — Id. *Critique de la raison pratique,* liv. II.

(2) Schopenhauer. *Essai sur le libre arbitre.* chap. III. — Id. *Le fondement de la morale,* §§ 10 et 20. — Id. *Le monde comme volonté et comme représentation*, liv. IV, § 55.

(3) Ed. de Hartmann. *Philosophie de l'inconscient*, 2e partie, chap. IV, et 3e partie, ch. XI.

(4) Dr Julius Bahnsen. *Beiträge zur Characterologie.* Leipzig, 1868.

Digitized by Google

s'est particulièrement attaché à mettre en lumière les rapports de la « charactérologie » avec la pédagogie. L'abondance des hypothèses et des conclusions exclusivement déductives dénature les données d'observation et d'expérience qui s'y rencontrent. Krause [1] et avec lui M. Tiberghien [2] ont consacré quelques-unes des plus belles pages de leur *Science de l'âme* à l'étude du caractère envisagé au double point de vue « des degrés de culture de l'esprit » et « de l'extension de la vie spirituelle ». Il est regrettable que les très hautes et très belles spéculations de ces deux penseurs se trouvent, ici, viciées, ainsi qu'on aura occasion de le montrer, par une arbitraire restriction de la notion du caractère.

Telle était, sauf involontaire omission, la *littérature* du caractère à l'époque où écrivait J.-St. Mill. Ses doléances étaient, on le voit, justifiées, puisque cette étude n'avait jamais été traitée que comme accessoire et, pour ainsi dire, en ordre subsidiaire.

Il ne faut peut-être ni trop s'en plaindre, ni trop s'en étonner. Car, ainsi que le reconnaît Mill lui-même, l'Éthologie n'est qu'un « système de corollaires » de la psychologie. Son édification n'est possible que sur la base d'une psychologie solidement constituée. Or, l'élaboration d'une psychologie expérimentale, scientifiquement conduite, est de date relativement récente.

Il était indispensable de s'occuper de classer les phénomènes de la vie mentale et de les ramener à des lois, de

---

(1) Krause. *Vorlesungen über die psychische Anthropologie*. Göttingen, 1848, pp. 225 sq.

(2) G. Tiberghien *La science de l'âme*, 1re édit., 1868, 3e partie, chap. II.

Digitized by Google

retracer les conditions de leur genèse, l'ordre de leur évolution avant de songer à les étudier en leurs combinaisons synthétiques. Est-ce à dire que l'on peut considérer la psychologie analytique comme actuellement achevée? Loin de là. Mais on s'accorde à reconnaître que les lois générales des éléments constitutifs de la nature humaine sont, dès maintenant, établies et élucidées suffisamment pour que la création d'une Éthologie soit rendue possible.

Aussi bien semble-t-elle en passe, depuis quelque temps, de conquérir, enfin, la place qui lui revient de droit dans l'ensemble de la science de l'esprit. Divers psychologues, et non des moindres, se sont attachés, en ces toutes dernières années, à cette étude. Coup sur coup, de nombreuses monographies, dont beaucoup très substantielles et très précieuses ont été consacrées au caractère [1]. Mais, qu'elles soient con-

---

[1] Voici la bibliographie, que l'on croit complète, de tous les travaux spécialement relatifs à l'Éthologie :

1° Alex. Bain, obéissant, en quelque sorte, aux objurgations de son maître et ami J.-St. Mill, a, paraît-il, esquissé une éthologie sous le titre : *On study of Character* (1861). On a écrit *paraît-il* parce que, en dépit d'efforts nombreux et d'incessantes recherches, on n'a pu réussir à prendre connaissance de cet ouvrage complètement épuisé. A en croire M. Th. Ribot, bon juge en la matière, l'œuvre ne serait pas digne de son auteur;

2° Dr Bourdet. *Les maladies des caractères.* Paris, 1858;

3° Dr G. Le Bon. *Sur l'étude des caractères.* Revue philosophique, t. IV, 1877;

4° Dr Azam. *Le caractère dans la santé et dans la maladie,* dans Hypnotisme et double conscience. Paris, 1887;

5° Alex. Martin. *L'éducation du caractère.* Paris, 1887;

6° W.-L. Courtney. *Can there be a Science of Character?* National Revue. March, 1890;

Digitized by Google

çues dans un but purement psychologique ou qu'elles ne constituent qu'une contribution à la Pédagogie et à l'Éthique, toutes ces monographies spéciales, comme les considérations plus générales et plus vagues des philosophes antérieurement cités, sont toutes descriptives et visent presque exclusivement à une *classification des types psychiques*. Efforts vains, à tout le moins prématurés, en l'état actuel de la science éthologique. Car il ne suffit pas d'imaginer de toutes pièces quelque cadre plus ou moins compliqué où l'on rangera tant bien que mal les individualités arbitrairement étiquetées. La condition fondamentale d'une telle classification est d'être conforme à la réalité. Et la base, le critère naturels sont encore à trouver. En outre, il n'est pas toujours commode de démêler le *véritable* caractère des gens. (Connaissons-nous le nôtre?) Il est plus malaisé encore de ramener à l'unité les multiples et variés aspects d'un même esprit. Or, comme l'a dit Taine : « Pour connaître l'homme, ce ne sont pas des remarques qu'il faut entasser, mais une force qu'il faut démêler ; ce ne sont

7° Th. Ribot. *Sur les diverses formes de caractères*. Revue philosophique, t. XXXIV, 1892 ;

8° Bernard Perez. *Le caractère de l'enfant à l'homme*. Paris, 1892 ;

9° Mario Pilo. *Nuovi Studii sul carattere*. Milano, 1892.

10° Paulhan. *Les caractères*. Paris, 1893 ;

11° G. Sergi. *Per l'educazione del carattere*. Milano, 1893 ;

12° Alf. Fouillée. *Le tempérament et le caractère d'après les individus, les sexes et les races*. Paris, 1895 ;

13° F. La Scola. *Osservationi sulla origine et su talune manifestazioni del carattere*. Palermo, 1895.

14° R. Thamin. *De puerorum indole quædam notantur*. (Thèse latine soutenue à la Sorbonne.) Paris, 1895.

15° Queyrat. *Les caractères et l'éducation morale*. Paris, 1896.

Digitized by Google

pas des flots épars qu'on doit recueillir, mais une source que l'on doit atteindre [1]. » Au reste, combien rares sont les caractères vraiment purs et homogènes, ou, si l'on peut ainsi dire, *unilatéraux !*

IV.

Avant que d'entreprendre le labeur de Sisyphe d'une classification, il est une autre question à traiter qui apparaît comme tout à fait préjudicielle, bien qu'elle ait été singulièrement négligée. Quels sont les facteurs de la constitution du caractère? Quelles sont les conditions de son développement?

Certes, toutes ces études abondent en faits intéressants, en observations ingénieuses, en théories habiles concernant les manifestations du caractère, mais presque toutes envisagent ce caractère comme complètement constitué et développé, laissant de côté ce qui touche à sa genèse et à son évolution. C'est une lacune qu'on est étonné de constater en ce temps où toute science se préoccupe, avant tout, de l'origine et de la formation progressive des êtres et des choses.

Il est évident que les influences et circonstances qui concourent à produire et à façonner le caractère de chaque individu, sont trop nombreuses et trop variées pour que l'on puisse songer à en rendre compte exactement. L'observation continue, incessante à laquelle il faudrait se livrer pour suivre, en toutes ses transformations, un seul caractère, est impraticable. Bien plus irréalisable encore serait une expérimentation artificielle.

---

(1) Taine. *Essais de critique et d'histoire*, 1re série. Préface de la seconde édition.

Digitized by Google

Mais ce que l'on peut entreprendre sans témérité, c'est de déterminer les grandes influences générales, diverses en leurs effets seulement, dont l'action s'exerce sur tous les hommes. On peut arriver à dégager un certain nombre de causes, communes, universelles (dans les limites de l'observation), auxquelles se subordonnent les circonstances particulières de chaque cas individuel. « Les êtres humains, dit J.-St. Mill, ne sentent pas et n'agissent pas tous de même dans les mêmes circonstances; mais il est possible de déterminer ce qui, dans une situation donnée, fait sentir une personne d'une façon autre d'une autre et d'expliquer comment a pris ou peut prendre naissance une manière donnée de sentir ou d'agir compatible avec les lois physiques et mentales. En d'autres termes, il est possible de formuler des lois universelles de la formation du caractère [1]. »

Il faut se hâter d'ajouter, cependant, que ces lois, comme toutes celles qui se rapportent à l'activité de l'esprit, expriment, non pas d'absolues positivités, mais de simples tendances. Elles ne doivent pas affirmer que quelque chose arrivera certainement, mais que l'effet d'une cause sera tel ou tel tant qu'elle opérera sans être contrariée. Ces réserves faites, il reste que toute Éthologie est incomplète qui ne débute pas par la recherche des « lois de la formation du caractère ».

Dans cette investigation, le caractère devra être envisagé, ainsi que l'a judicieusement préconisé M. Marion [2], d'abord

---

[1] J.-St. Mill. *Op. cit.*, p. 451.

[2] Marion. *La solidarité morale, essai de psychologie appliquée.* Paris, p. 18.

Digitized by Google

à l'état *statique*, c'est-à-dire en sa composition, et ensuite à l'état *dynamique*, c'est-à-dire dans ses changements et son évolution.

Si la Psychologie a pu être appelée la physiologie [1] de l'esprit, l'Éthologie doit être considérée comme constituant tout ensemble l'« embryogénie » et la « morphologie » des esprits individuels.

---

[1] Au sens large du mot, comme science des conditions et lois des phénomènes de la vie.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

NOTION GÉNÉRALE DU CARACTÈRE.

CHAPITRE I.

DÉFINITION ET DÉTERMINATION.

Sens divers du mot « caractère » et acception adoptée en cette étude. — Le caractère dans la hiérarchie biologique. — Les manifestations du caractère chez l'homme. — Constance du caractère individuel. — Le caractère exprime l'esprit tout entier. — Le caractère et le libre arbitre.

I.

Peu de mots de la langue française offrent autant et de si différentes acceptions que le mot « caractère », depuis le « caractère d'imprimerie » jusqu'au vocable : « c'est un grand caractère », en passant par « les caractères distinctifs des espèces ».

Au seul point de vue de la *Sémeiotique anthropologique*, — on se rappelle que c'est ainsi que Kant désigne l'étude des manifestations extérieures de l'individualité psychologique de l'homme, — il y a de sensibles nuances entre ces trois expressions : « cet homme a du caractère » ; « c'est un grand caractère », et simplement : « il a tel ou tel caractère ».

Dire d'un homme qu'il a « du caractère », c'est vanter l'énergie,

Digitized by Google

la persévérance d'une volonté inébranlablement fidèle à une ligne de conduite. « C'est, dit Kant, posséder cette propriété de la volonté par laquelle le sujet s'attache à des principes de conduite déterminés qu'il s'est invariablement posés pour sa propre raison. » Et l'illustre philosophe poursuit par cette réflexion, à laquelle un censeur sévère pourrait peut-être trouver à reprendre : « Bien que ces principes puissent parfois être faux ou vicieux, cependant la disposition de la volonté à agir suivant des principes fixes (et non à sauter tantôt ici, tantôt là, comme des mouches), est quelque chose d'estimable, qui mérite d'autant plus d'admiration que c'est plus rare [1]. »

Reconnaître un homme comme « un grand caractère » ou comme « un caractère », c'est proclamer la noblesse de ses sentiments, l'élévation de ses idées, la solidité de ses vertus, tout au moins la fermeté de ses convictions et la dignité de sa vie. C'est l'homme animé de cet instinct généreux qui porte au grand, de quelque nature qu'il soit, et dont Vauvenargues esquisse le portrait en ces termes : « Il maîtrise la fortune, et, par des moyens puissants, arrive à des fins élevées; il subjugue les autres hommes par son activité, par sa patience et par ses profonds conseils [2]. »

Ces deux premières acceptions du mot « caractère » sont surtout celles de la Morale et de la Sagesse populaire. Il en est une troisième, plus flottante et plus large, puisqu'elle peut comprendre les précédentes, et qui est le plus spécialement celle de la Psychologie, celle, par suite, qu'on entend adopter ici.

---

(1) Kant. *Anthropologie*, loc. cit., § 3.

(2) Vauvenargues. *De l'esprit humain*, XLIV.

Digitized by Google

A dire, tout uniment, de quelqu'un qu'il a tel ou tel caractère, on ne fait que signaler la direction ordinaire, plus ou moins constante, de ses tendances et habitudes, essayant d'en saisir l'originalité distinctive telle qu'elle se révèle dans l'ensemble de son activité et de sa conduite. Le caractère, alors, n'est que la somme des traits essentiels et dominants qui constituent la manière d'être propre à chaque esprit individuel; c'est la façon habituelle et permanente dont chacun pense, sent et veut.

En ce sens, tout homme, quelles que soient la valeur et la culture de son esprit, possède un *caractère*. Et s'il est vrai que parmi les nombreux individus humains, beaucoup ne sont, suivant les formules de M. Ribot [1], que des *amorphes* et des *instables*, cela ne signifie nullement, comme l'assure l'éminent psychologue, qu'ils soient dépourvus de tout caractère. Sans doute, le mode habituel de leur activité est la versatilité ou l'indifférence, mais ne peut-on dire, sans paradoxe, que l'absence de caractère est encore un genre de caractère, et, avec le poète Andrieux, que :

Le commun caractère est de n'en point avoir !

II.

Envisagé de ce point de vue, le *caractère* n'est plus uniquement un attribut psychologique se rapportant à l'homme seul. La notion en peut être singulièrement élargie.

Il est permis d'y voir une des manifestations générales de cette grande loi de la Biologie que le scolastique Duns-

[1] Th. Ribot. *Les diverses formes du caractère*. Rev. phil., t. XXXIV.

Digitized by Google

Scott a désignée des noms barbares d'*Haecceitas* ou *Ecceitas*, plus intelligiblement, de celui de *Principium Individuationis*. En vertu de ce principe d'individuation, depuis la cellule primitive [1] (peut-être même convient-il, à en croire certains physiologistes, de descendre à quelque noyau protoplasmatique plus élémentaire encore) jusqu'aux organismes supérieurs les plus vastes et les plus complexes, les êtres vivants se distinguent les uns des autres nettement, visiblement; chacun d'eux forme un *tout* qui ne peut être divisé (*in-dividere*) [2] sans qu'il en résulte une désagrégation, un changement de nature. L'individu est *soi*, *telle chose* (*haec*, *haecceitas*), *celle* qu'on montre (*ecce, ecceitas*), et non pas telle autre; il possède une forme, une existence, une activité propres qui le différencient de tous les autres représentants de la même espèce. Mais l'individualité ne consiste pas seulement dans la distinction morphologique et l'autonomie physiologique; elle se manifeste aussi par la variété, grande d'un organisme à l'autre, des modes de l'activité. Le développement et le processus des fonctions, les modifications sous l'action des irritants, les réactions contre les excitations du dehors, le travail continu d'adaptation de l'être à son milieu, tout ce qui, en un mot, constitue la vie de l'être, présente des différences plus ou moins profondes, plus ou moins sensibles, d'un individu à l'autre. « Ce qui distingue une chose d'une autre, dit Jouffroy, c'est qu'elle a des propriétés et des capacités naturelles différentes. » Cette originalité de chaque être dans les modes de l'activité spontanée et des réponses aux sollicita-

---

(1) Cf. Preyer. *Éléments de Physiologie générale*, 2e partie, ch. III.

(2) De Hartmann, dans sa *Philosophie de l'Inconscient*, définit l'individu : ce qui ne doit pas (soll nicht) être divisé.

Digitized by Google

tions extérieures, n'est-ce pas le caractère individuel? Aussi peut-on dire que tout être, quel que soit son rang dans la hiérarchie biologique, a son caractère.

Et de même que l'individualité s'affirme en raison de la perfection croissante des êtres, ainsi voit-on également le caractère s'exprimer avec une intensité plus grande à mesure qu'augmente la complexité des organismes.

L'individualité, dans le règne végétal, dépend presque uniquement, ainsi que l'a fait observer Locke, « du point que les végétaux occupent dans l'espace et de l'instant où ils commencent d'être »; en d'autres termes, du lieu et du temps. Malgré des différences individuelles que l'on ne peut méconnaître, la forme et l'activité sont encore plus celles de l'espèce que celles de l'individu.

C'est dans l'animalité que commence véritablement la distinction, d'être à être, des modes de l'activité. Les distinctions se précisent et s'individualisent à mesure que l'on s'élève vers les espèces supérieures. « Au bas de l'échelle des êtres, la vie de l'espèce est ce qu'on voit le mieux, elle s'y montre à nu pour ainsi dire; mais plus elle se fortifie en s'élevant aux degrés supérieurs, plus elle se concentre et s'approfondit, plus aussi elle se dérobe aux regards sous la détermination des existences individuelles [1]. »

Chez l'homme, l'individualité se détache vigoureusement, et s'il existe encore des ressemblances provenant de l'identité générique, les dissemblances apparaissent en bien plus grand nombre.

Une même gradation marque les manifestations du carac-

---

[1] Ch. Secrétan. *Philosophie de la liberté.* L'Histoire, leçon IX.

Digitized by Google

tère. Aux degrés ultimes de l'échelle biologique, même chez les êtres dont l'irritabilité nerveuse est par d'aucuns assez témérairement considérée comme un rudiment d'activité psychique [1], les actions et réactions se confondent encore trop avec celles de la pure matière, pour qu'il s'y puisse rencontrer un caractère individuel quelque peu déterminé. Chez les animaux qui commencent à témoigner d'une réelle capacité mentale, le caractère ne varie guère encore que d'espèce à espèce. Seuls, les animaux supérieurs révèlent un caractère individuel nettement dessiné, mais au-dessus duquel domine toujours le caractère spécifique.

Ce n'est véritablement que chez l'homme, suprême expression de l'individualité développée jusqu'à la personnalité consciente, raisonnable et libre, que le caractère individuel s'affirme dans toute sa plénitude. Assurément, les traits généraux du caractère spécifique subsistent. Sous le voile de l'individualité, on découvre encore l'espèce vivant, comme telle, d'une vie régulière et soumise à des lois que les individus ne sauraient modifier d'une manière appréciable. Avant d'être un tel ou un tel, l'individu est un homme et il a de l'espèce humaine les qualités essentielles; mais telles sont, par ailleurs, les inégalités dans la qualité, la quantité et l'intensité de ces éléments spécifiques, primordiaux, telle est la différence de leurs pouvoirs respectifs, leurs influences, leurs rôles, leurs modifications les uns par les autres, enfin, leur combinaison synthétique, que la variété et l'originalité l'emportent sur les ressemblances qui, nécessairement, résultent de la confor-

[1] On confond trop volontiers la capacité d'être stimulé, de réagir contre un stimulus — caractère de l'irritabilité — avec la faculté de *percevoir* ce stimulus, d'en avoir conscience, de le *sentir*. Irritabilité n'est pas sensibilité.

Digitized by Google

mité de constitution primitive. En tout esprit humain il y a même nombre et mêmes espèces de facultés. Ce sont, partout et toujours, la Pensée, le Sentiment et la Volonté. En d'autres termes, — pour ceux qui les préfèrent, — les innombrables phénomènes de tous genres et de tous ordres qui se succèdent dans l'esprit, se ramènent inéluctablement à l'une des trois catégories de l'Idéation, de la Sensation, de la Volition. Mais — n'y a-t-il pas toujours, dans un composé organique, quelque chose de plus que la simple somme des composants? — les facultés, en chaque âme, se développent, se manifestent, se groupent suivant un mode original, les phénomènes psychiques, en chaque esprit, se succèdent et s'associent en une ordonnance particulière. Il en résulte pour chaque esprit individuel une nature, une complexion propres, une véritable *idiosyncrasie morale.*

On a dit que le caractère est à l'esprit ce que la physionomie est aux visages. En effet, il en va des esprits comme des visages. Tous sont composés des mêmes parties : c'est en cela qu'ils se ressemblent; mais l'accord de ces parties est différent pour chaque homme : voilà ce qui les distingue et empêche qu'on les confonde.

III.

Alexandre Dumas fils fait dire à l'un des nombreux « raisonneurs » de son théâtre : « La nature, grande faiseuse » d'embarras, est beaucoup moins prodigue qu'elle ne veut » le paraître. Elle a deux ou trois moules où elle jette les » hommes, peut-être au hasard, et, à quelques nuances près, » tous les hommes sortis du même moule se ressemblent (1). »

(1) Alex. Dumas fils. *L'ami des femmes*, acte II.

Digitized by Google

Cette conception simpliste des procédés créateurs de la nature peut n'être pas tout à fait inexacte au point de vue spécial où se plaçait le spirituel et léger moraliste, elle pouvait, à la bien prendre, suffire aux besoins même du plus délicat et du plus subtil des psychologues de l'amour moderne. Elle apparaît bien vite étriquée et arbitraire en regard de la diversité vraiment infinie des types psychologiques. Leibnitz disait qu'il n'est pas, dans toutes les forêts, deux feuilles identiques. Avec combien plus de raison peut-on affirmer qu'il n'est pas, parmi les hommes, deux individus qui, au moral, se ressemblent absolument! L'infinie variété des existences humaines ne tient pas seulement à la différence des conditions matérielles et sociales dans lesquelles elles se déroulent, elle tient surtout aux contrastes profonds, essentiels des caractères.

Un même motif, un même mobile, indépendamment des dispositions passagères, provoque des réactions différentes chez des individus différents, pris isolément [1], comme la chaleur ramollit la cire et durcit l'argile, comme un rayon lumineux tombant sur un corps opaque est réfléchi par lui, et, sur un corps transparent, est reçu par lui. L'opinion des autres laisse celui-ci indifférent, elle est tout pour celui-là. Les lauriers du poète paraissent méprisables à l'un, tandis que l'autre leur sacrifie sa vie. Tel homme fait bon marché de sa fortune pour sauver son honneur, son voisin vend sa conscience pour une somme d'argent. La vue d'un danger

(1) Cette restriction n'est pas oiseuse, car l'observation montre qu'une agglomération d'hommes possède des caractères nouveaux, fort différents de ceux des individus composant cette agglomération. Voyez particulièrement à ce sujet le livre si intéressant du Dr G. Le Bon : *La psychologie des foules.*

Digitized by Google

stimule le brave, terrorise le poltron. La pensée du pouvoir incite un Cromwell, fait courir le monde à un Bonaparte; elle laisse impassibles un Newton ou un Laplace. Les arts, la littérature, les sciences ou l'industrie passionnent et accaparent les uns, alors que d'autres y restent indifférents. On observe les mêmes différences, assure de Hartmann, lorsqu'il s'agit d'une belle femme (1).

Or, que sont ces différences de prédispositions, d'aptitudes, de goûts, d'inclinations, sinon des inégalités dans la qualité, la quantité, l'intensité et le mode de groupement organique des diverses tendances de l'individu ? C'est la prédominance ou le défaut de telle tendance ou de tel système de tendances, en même temps que le mode particulier de leurs manifestations, de leurs rapports avec les autres éléments, qui donnent à l'esprit son allure propre, son individualité, son caractère (2). Toutes ces tendances s'enchevêtrent, se com-

(1) De Hartmann. *Philosophie de l'Inconscient*, t. I, p. 288.

(2) M. F. Paulhan a proposé un mode ingénieux de dénombrement des multiples tendances de l'esprit, qui consiste à appliquer à leur classification l'ordre employé dans un autre domaine par A. Comte pour sa classification des sciences : l'ordre d'importance croissante des systèmes de tendances qui se confond avec l'ordre de complexité croissante et de généralité décroissante. Au plus bas degré, les tendances qui se rapportent à la *vie de l'organisme* ou à quelqu'une de ses parties. Puis viennent celles qui se rapportent à la *vie de l'esprit*, à l'exercice de l'imagination, de la pensée ou du sentiment considérés comme buts et rapportés à l'individu, comme l'égoïsme en général, l'ambition, et aussi comme l'altruisme, l'amitié, les affections de famille. Alors, on atteint celles où l'objet de la tendance est un groupe social, coterie, patrie, ou un ensemble plus vaste. Enfin celles qui dépassent la société même et s'attachent aux principes plus élevés ou aux plus hautes abstractions (tendances religieuses et philosophiques). F. Paulhan. *Les caractères*, 2e partie.

Digitized by Google

binent et se mélangent, se pénétrant et s'influençant les unes les autres. De plus, des tendances de nature identique peuvent exister dans plusieurs individus, mais à des degrés de vigueur et d'intensité variés. Elles peuvent être fortes ou débiles, constantes ou labiles, souples ou inflexibles, sensibles ou réfractaires. Enfin, varie encore le mode de leurs relations réciproques. Des mille façons diverses dont elles se subordonnent les unes aux autres, dépendent l'allure et l'équilibre de l'esprit, ce que les psychologues anglais appellent : *the ordinary attitude of the mind*.

Et ce ne sont pas seulement les actes, c'est-à-dire les tendances réalisées, ayant abouti, qui contribuent à constituer le caractère, mais aussi, pour une part souvent plus grande qu'on ne le soupçonne, ces tendances demeurées à l'état latent de propensions inconscientes, plus ou moins impérieuses. Car maintes fois, telle ou telle tendance inconnue, non seulement des autres hommes, mais de l'individu lui-même, parce qu'elle n'était pas sortie de sa phase statique, rencontrant tout à coup les conditions propices, perce et se manifeste. Celles mêmes qui ne sortent pas de la pure virtualité, ne laissent pas d'exercer également sur l'esprit une influence sourde qui se trahit par ces désirs mal définis, ces vacillantes et vagues aspirations qui tourmentent l'âme sans qu'on leur puisse assigner un objectif précis. Au cours de la vie d'un esprit, toutes ces tendances luttent ou s'accordent, se coordonnent ou s'excluent. Le plus souvent se manifeste quelque tendance plus intense, plus vigoureuse, laquelle, comme un aimant, attire irrésistiblement à elle la multitude des autres tendances qui s'y subordonnent : c'est la tendance dominante, la faculté maîtresse, dont le rôle prépondérant a

Digitized by Google

été si bien mis en relief par Taine [1]. De ce flux et reflux de tendances gouverné, en quelque sorte, par la tendance principale, se dégage une direction générale de l'activité, un mode à peu près constant, en chaque individualité, de penser, de sentir, de vouloir et d'agir.

On a comparé les organismes supérieurs à « de merveilleux appareils vibratoires, composés d'instruments représentés par les divers organes sensoriels et offrant cette particularité de ne vibrer que sous l'influence de vibrations pour lesquelles ils se trouvent spécialement adaptés, avec lesquelles ils sont accordés au point de vue du synchronisme vibratoire [2] ».

Prise comme simple figure de style, sans s'arrêter au matérialisme de l'image, sans y attacher nulle idée de passivité, cette comparaison peut s'appliquer à l'activité de l'esprit. Car il semble bien que l'organisme psychique de chaque individu soit constitué de telle façon qu'il ne puisse émettre que certaines vibrations déterminées, « pour lesquelles il se trouve adapté, avec lesquelles il se trouve accordé au point de vue du synchronisme vibratoire, » soit dans sa totalité, soit dans quelques-uns de ses organes sensitifs ou actifs. C'est ce que l'on pourrait appeler le *ton* général de l'esprit, au-dessus ou au-dessous duquel il ne vibre plus ou vibre inharmonieusement. Et, en dépit des variations incessantes des dispositions et de l'humeur, ce ton fondamental se soutient à travers les multiples manifestations de la vie spirituelle.

---

(1) Taine. *Philosophie de l'art* et *Essais de critique et d'histoire*.

(2) Dr Pioger. *La vie et la pensée*, p. 107. Paris, 1894.

Digitized by Google

IV.

Quel que soit, en effet, le degré de développement et de perfection, de spontanéité et de liberté de l'esprit, on constate que le mode particulier, original, personnel, suivant lequel se manifeste l'activité psychique et morale, demeure en un même individu relativement identique à lui-même et invariable. En d'autres termes, le caractère individuel, malgré la multiplicité et la variété de ses aspects, reste constant et uniforme en son essence, tout au moins en ses tendances dominantes.

Certes, l'âme humaine est une puissance essentiellement autonome et primesautière. Chacun de ses actes trouve en elle-même, et non dans quelque phénomène concomitant, sa raison et sa cause. Mais, toutes réserves énergiquement formulées et hautement maintenues en ce qui concerne le libre arbitre, on ne peut méconnaître, sans violenter la vérité, que, dans l'ensemble de l'activité de chaque homme, se manifeste une véritable uniformité, une orientation à peu près permanente. Dans la conduite générale d'un individu, contemplée, s'il se peut dire, à vol d'oiseau, on découvre une sorte de continuité logique, tout inconsciente d'ailleurs, et instinctive, qui fait que, dans des circonstances semblables, les mêmes actes de l'esprit se reproduiront, se succéderont et s'enchaîneront [1].

---

[1] C'est sans doute dans l'observation de ce fait qu'il faut chercher l'idée mère de la théorie de l'« Associationnisme psychologique », si en faveur dans l'École anglaise.

Digitized by Google

Il est tout à fait arbitraire et erroné d'affirmer, ainsi qu'on le fait souvent, que « tout fait psychique est le conséquent nécessaire de ceux qui l'ont précédé et déterminé ». Assurément, tout être a sa loi, et il est indéniable que les phénomènes de l'esprit, comme tous les autres phénomènes, présentent certains rapports de dépendance réciproque. Mais, ainsi que le dit M. Tiberghien : « On se trompe quand on suppose entre nos actes un rapport de *causalité,* comme si le passé engendrait le présent, et le présent, l'avenir. Il n'y a qu'un rapport de succession et, souvent, de conditionnalité [1]. »

C'est ce double rapport de succession et de conditionnalité qui apparaît en chaque activité individuelle constant et uniforme. S'il est vrai qu'un même motif, un même mobile exerce une action différente, il n'est guère moins évident que sur un même individu il agit avec une persistante uniformité. « La vie sociale serait tout bonnement impossible, remarque judicieusement Maudsley, si nous ne retrouvions dans l'homme un peu de l'uniformité indubitable des lois naturelles qui régissent le monde. » Et, de fait, c'est sur cette rigueur de l'activité de l'esprit que repose la base de nos lois et de notre règle de conduite. Suivant l'observation suggestive du Hume : « Le prisonnier qui n'a ni sou ni maille découvre l'impossibilité de sa fuite tout aussi bien en considérant l'obstination de son geôlier qu'en palpant les murailles et les barreaux de fer qui l'entourent ; et s'il essaie de se procurer la liberté, il aimera mieux s'attaquer aux pierres et au fer qu'à la nature inflexible de son geôlier. »

---

[1] G. Tiberghien. *La science de l'âme,* édit. 1879, p. 505.

Digitized by Google

Les Grecs appelaient le caractère ἦθος, et les mœurs, ces manifestations de caractères, ἤθη; or, ces mots viennent de ἔθος, habitude. Ils expliquaient ainsi la constance des caractères par la constance de l'habitude. Τό γάρ ἦθος ἀπό τοῦ ἔθους ἔχει ἐπωνυμίαν. ἠθικὴ γὰρ καλεῖται διά τό ἐθίζεσθαι (1). La plus grave critique que l'on puisse adresser à un auteur dramatique, n'est-ce pas que ses caractères manquent de logique, qu'ils ne se soutiennent pas, qu'ils ne sont pas tracés avec une continuité inflexible?

M. Tiberghien, opposant le libre arbitre de l'homme à la volonté — attachée aux excitations du dehors, enchaînée aux choses sensibles, asservie — de l'animal, dit de ce dernier : « Quand on a étudié ses instincts et ses mœurs, on peut prévoir avec certitude comment il agira dans une circonstance donnée. L'homme, au contraire, défie toute prévision et ne peut être trahi que par lui-même s'il veut rester fidèle à ses antécédents, à sa parole, à ses convictions apparentes ou réelles (2). » Mais l'homme est-il si profondément séparé, si essentiellement différent de l'animal que l'instinct soit dépossédé de toute influence dans le gouvernement de l'esprit? Supplanté, opprimé par cet autocrate qu'est la volonté consciente et libre, l'instinct, en réalité, n'est pas annihilé et, telle une opposition restée puissante, il lui arrive de forcer la main à la volonté et de diriger l'activité psychique. C'est souvent bien plus au fonds de logique instinctive qu'à la persévérance volontaire ébranlée trop facilement qu'il faut attribuer la constance et la fermeté des convictions.

(1) Aristote. *Grande morale*, I, vi.

(2) Tiberghien. *Op. cit.*, édit. 1879, p. 505.

Digitized by Google

L'homme peut être trahi par sa volonté; il l'est rarement par son instinct. Et lorsque l'homme s'efforce d'imprimer à son activité intellectuelle l'unité de direction, qui fait que toutes les énergies conscientes convergent vers la réalisation d'un vœu, d'une ambition, d'un but, d'un idéal, c'est sur la nature instinctive, toujours conséquente avec elle-même et presque infaillible, que la volonté réfléchie se modèle.

On soumet, non sans quelque succès, à la statistique toutes les manifestations de l'intelligence et de la volonté des hommes et l'on arrive à dégager, pour des périodes plus ou moins longues, des « *moyennes morales* » à peu près constantes. Dira-t-on que ce qui se peut pour les peuples ne se peut plus pour les individus, que la détermination de l'ensemble ne préjuge pas celle des détails? Mais comment ce qui est vrai du tout ne le serait-il plus de la partie? D'où procéderait la régularité qu'on observe dans l'évolution psychologique, littéraire, artistique, politique, économique des sociétés, si elle n'est pas comme le résultat de cette logique instinctive de l'activité des individus? Au reste, l'observation de groupes de plus en plus restreints réduit proportionnellement la part que la statistique semble laisser au hasard. Et il est infiniment vraisemblable que l'on pourrait trouver une *moyenne constante* pour les actes d'un même individu comme pour ceux d'une société.

L'expérience de tous les jours peut fournir la confirmation de cette vérité. Elle semble plus frappante quand, après de nombreuses années de séparation, on constate que telle personne n'a rien changé à ses procédés d'autrefois. C'est sur la croyance universelle à cette invariabilité relative des caractères que repose la possibilité de toute connaissance des hommes. Nous accordons une ferme confiance à ceux qui

Digitized by Google

ont donné des marques incontestables de mérite ou de probité. Et, fait observer judicieusement Schopenhauer, « qu'une pareille confiance nous trahisse une fois, nous ne dirons pas : le caractère d'un tel a changé, mais : je me suis abusé sur son compte [1] ».

Toutefois, de ce que le caractère apparaît comme relativement constant, il ne faut point conclure qu'il soit fondamentalement immuable. Schopenhauer, Taine et les matérialistes se sont singulièrement exagéré cette invariabilité et en ont fait la base de théories pessimistes et fatalistes. En réalité, le caractère, dans son ensemble, reste susceptible de modifications et d'éducation.

V.

Quoique l'on s'accorde généralement à prendre, en psychologie, le terme « caractère » dans le sens très large de manière d'être, quelle qu'elle soit, de l'esprit individuel, cependant un reflet de la variété des significations verbales se retrouve dans les divergences d'interprétation de la chose en soi; il semble que la plupart des psychologues soient irrésistiblement attirés vers les acceptions plus restrictives de la morale. Tandis que les uns voient dans le caractère l'expression intégrale de l'activité entière de l'esprit, envisagée sous toutes ses faces, d'autres n'y veulent retrouver qu'une partie seulement des facultés ou quelque aspect restreint de leurs manifestations.

---

[1] SCHOPENHAUER. *Essai sur le libre arbitre*, ch. II.

Digitized by Google

Cette dernière opinion est celle de Krause et de M. Tiberghien, qui estiment que le caractère ne dénote l'activité spirituelle qu'à titre de détermination *qualitative*, la détermination *quantitative* s'exprimant dans le *tempérament de l'âme*. Le caractère, dans ce cas, ne s'oppose plus au tempérament comme l'esprit au corps, car il y a, parallèlement, un caractère et un tempérament corporels manifestant l'activité organique respectivement sous le rapport de la *qualité* et de la *quantité* (1). Distinction subtile et, tout au moins, superflue puisqu'aussi bien, en vertu de l'unité d'essence, l'esprit se retrouve tout entier en chacun de ses actes et que, d'autre part, on reconnaît que le caractère exprime toute la diversité de l'activité de l'âme (2). Dans sa manière d'agir, dans son caractère, l'esprit révèle l'énergie, la vivacité, la *quantité*, tout aussi bien que la tournure, la direction habituelle, la *qualité* de son activité.

Parmi ceux qui regardent le caractère comme l'expression extérieure d'une portion seulement des fonctions psychiques, il en est qui désignent le sentiment et la volonté, d'autres la volonté seule ou le sentiment seul.

L'auteur d'un livre estimé sur l'*Éducation du caractère*, adoptant la distinction vulgaire de la *tête* et du *cœur*, qui attribue à la tête ce qui est du domaine de l'intelligence et au cœur ce qui relève de la sensibilité et de la volonté, déclare que le caractère ne se peut rapporter qu'à ces deux facultés du *cœur*. C'est le point de vue le plus favorable, le plus utile

(1) Krause. *Loc. cit.*

(2) Tiberghien. *Loc. cit.*

Digitized by Google

à la pédagogie, car c'est sur le sentiment et la volonté que l'éducation est capable d'exercer son action d'une manière vraiment efficace. Mais il ne faut pas perdre de vue que ce n'est là qu'une face du caractère, comme le sentir et le vouloir ne constituent qu'une partie de l'activité psychique. Pour Schopenhauer et de Hartmann, le caractère n'exprime que le pouvoir volitionnel. L'auteur du *Monde comme Volonté et Représentation* y découvre naturellement la manifestation de la *Volonté universelle*. Le philosophe de l'*Inconscient* y voit la qualité *individuelle* de la *Volonté*. On se rappelle que Kant, plus restrictif encore, en faisait la propriété particulière de la volonté en vertu de laquelle le sujet s'attache à des principes pratiques déterminés.

Ces interprétations pourraient être justifiées par ce fait que le caractère de l'individu se révélant dans les *actes*, se peut prendre pour un attribut de la détermination volontaire, consciente ou inconsciente.

C'est, en tout cas, à une explication de ce genre qu'ont recours ceux qui déclarent catégoriquement que « le caractère n'exprime que la seule sensibilité, n'est qu'un composé de sentiments ou d'associations de sentiments héréditaires ou acquis », parce que « la sensibilité qui règle, comme la physiologie le démontre, le jeu de nos organes, règle aussi toutes nos actions [1] ». Les sentiments seraient les seuls facteurs déterminants de l'activité, les seules forces d'expansion ; car, dit Maudsley [2], « la vie intellectuelle ne fournit pas le motif de l'impulsion, la cause réside uniquement dans

(1) G. Le Bon. Art. cité de la *Rev. Phil.*

(2) Maudsley. *Physiologie de l'Esprit*. Trad. Herzen.

Digitized by Google

notre nature émotionnelle. » Partant, conclut-on, ce qu'il y a de fondamental et d'essentiel dans le caractère, ce sont les instincts, les impulsions, les désirs, tout cela, mais rien que cela. On prétend, par ces affirmations, réagir contre « les incurables préjugés intellectualistes des philosophes qui veulent tout ramener à l'intelligence, exprimer tout par elle et la poser comme le type irréductible de la vie mentale [1] ». Mais, comme toute réaction, celle-ci dépasse son but et verse dans l'exagération opposée en excluant du caractère humain l'élément supérieur : l'intelligence, partant aussi, la conscience. M. Alf. Fouillée, en des pages magistrales de son étude sur le Caractère, s'est attaché à montrer que l'intelligence ne doit pas être exclue des facteurs primordiaux du caractère, qu'elle en est, au contraire, un des éléments qui le distinguent le mieux du tempérament [2]. Il serait difficile de traiter cette question mieux que ne l'a fait l'éminent philosophe et, partant, oiseux de la traiter autrement.

En somme, ces divergences d'interprétation du caractère transportent dans le domaine de l'Éthologie le très ancien débat psychologique engagé sur l'*essence de l'âme* entre les cartésiens qui la mettent tout entière dans la *Pensée*, les disciples de Condillac qui la cherchent dans la *Sensibilité* et les penseurs de l'école de Maine de Biran qui tentent de la ramener à la *Volition*. Hypothèses inadmissibles toutes trois, parce qu'elles sont également exclusives et arbitraires. Comment l'esprit tout entier pourrait-il être contenu dans une seule de ses facultés?

---

(1) Ribot. *Rev. phil.* Art. cité.

(2) Alf. Fouillée. *Op. cit.*, pp. 101-119.

Digitized by Google

Pareillement, toute explication du caractère qui démembre et morcelle l'esprit est vicieuse. On ne peut que par abstraction et pour les besoins de l'analyse séparer l'une de l'autre les facultés essentielles. L'esprit est *un*, ses éléments constitutifs sont solidairement liés les uns aux autres, et dans leur activité plus ou moins harmonique, subordonnée à l'unité supérieure, ils se mélangent, s'influençant, se modifiant réciproquement. Il n'est pas de volition qui ne soit subjectivement déterminée, en partie, par le sentiment ou la pensée. de pensée qui n'influe sur la sensibilité et n'aboutisse à une détermination, d'émotion qui ne soit provoquée, au moins modifiée par la pensée, surexcitée ou refrénée par la volonté. Ce qui est vrai, c'est que la « dose » de chacune des facultés diffère avec les individus, qu'il y a toujours prédominance, plus ou moins accentuée, de l'une ou de l'autre. L'équilibre complet est rare, et s'il est réellement une perfection, on peut dire de celle-ci, comme des autres, qu'elle n'est pas de ce monde. Dans les distributions des forces mentales, il peut y avoir une tendance spéciale vers l'une des manifestations intellectuelles, ou émotionnelles, ou volitionnelles. Le total de vigueur psychique peut être diversement réparti. Mais comme cette énergie qui échoit à chaque individu est limitée et que la loi de la conservation et de l'équilibre des forces, qui régit la mécanique, la chimie et la biologie, gouverne, de même, l'activité de l'esprit, si l'une des facultés se trouve être supérieure en quantité ou qualité, ou bien se développe avec une énergie plus grande, se manifeste avec plus de fréquence, ce sera toujours, par compensation, au détriment de quelqu'une des autres. C'est précisément cette prédominance de tel ou tel élément constitutif de l'esprit, cette prévalence d'un des trois ordres fondamentaux de manifestations

Digitized by Google

qui détermine la nature de chaque caractère. D'où il résulte, incidemment, que si l'on veut établir dans l'infinie diversité des individualités spirituelles une classification vraiment systématique, reposant sur des bases solides, naturelles, ce sont les trois grands départements de l'activité de l'esprit qu'il conviendra de prendre pour cadres. Mais il importera de ne jamais méconnaître que toutes les forces vives de l'esprit, étroitement, organiquement coordonnées, contribuent, pour une part proportionnelle à leur importance et à leur puissance respectives, à constituer le caractère. « Nos actes, dit excellemment M. Tiberghien, sont plus fortement empreints, tantôt de pensée, tantôt de sentiment, tantôt de volonté ; l'esprit se montre mieux sous l'un ou l'autre de ses attributs, mais il s'y montre tout entier [1]. » De ce que l'âme peut se développer ou se cultiver de préférence, mais non exclusivement, soit comme intelligence, soit comme sentiment, soit comme volonté, découle l'originalité du caractère, qui n'en demeure pas moins comme la résultante de toutes les fonctions de la personne humaine.

VI.

De la nature particulière de cette résultante dépendent les modes suivant lesquels, chez chaque individu, les éléments constitutifs de l'esprit répondent aux excitations du dehors et la manière dont l'âme réagit contre les différentes catégories de motifs.

A ce point de vue, le caractère apparaît non seulement comme « l'un des facteurs déterminants de l'activité

[1] G. Tiberghien. *Science de l'Ame*, édit. 1879, p. 275.

Digitized by Google

humaine [1], » mais, mieux, comme la véritable *cause* immédiate et efficiente de cette activité.

L'activité de l'esprit ne s'exerce jamais sans que la volonté ait été elle-même sollicitée par des *motifs* qui sont, sinon la *cause* (le terme a quelque chose de trop absolu qui suggère l'idée de *nécessité*), au moins l'*occasion provocatrice* de la détermination. Mais pour que la volonté se décide à passer de la puissance à l'acte, et spécialement à tel acte plutôt qu'à tel autre, il faut qu'elle trouve, dans l'un des motifs qui s'offrent à elle, la raison suffisante. De quoi dépend cette appréciation, souvent arbitraire, de la supériorité d'un motif? Quel est, dans ce choix, le guide de la volonté? La nature, la valeur intrinsèque des motifs? Mais alors on verrait les mêmes motifs provoquer chez tous les individus d'identiques déterminations! Or, tout au contraire, ainsi qu'on a eu occasion de le rappeler précédemment, l'expérience montre combien est différente la conduite que tiennent diverses personnes en présence des mêmes motifs. Quelle est donc l'origine de ces dissemblances?

Tout phénomène est le résultat de la coïncidence de deux facteurs, l'un externe, l'autre interne : une cause qui agit sur une énergie latente pour la déterminer à passer de la virtualité à l'activité, et la nature, l'essence de l'énergie sollicitée. Ainsi, le phénomène de l'activité humaine résulte du concours de ces deux facteurs : 1° le facteur externe, qui est tantôt une simple excitation pour l'activité automatique et inconsciente, tantôt le motif lorsqu'il y a détermination volontaire et consciente; 2° le facteur interne, représenté

(1) Cf. L. Vanderkindere. *De la Race, etc.*, loc. cit.

Digitized by Google

par la constitution propre de chaque esprit, son *caractère*.

De ces deux facteurs, le facteur interne, personnel, est prépondérant [1]. Car, dans le monde, toute chose agit selon ce qu'elle est, selon sa constitution. *Operari sequitur esse*, aimait à répéter, à ce propos, Schopenhauer.

L'*operari* d'un homme donné est *provoqué* extérieurement par les excitations ou motifs, — provoqué seulement, car il trouve dans la *spontanéité* même de la volonté son *primum movens*, — et est *déterminé* intérieurement par l'*esse*, le *caractère*.

C'est, en effet, le caractère qui apprécie et choisit les motifs, décide s'il y a lieu d'agir et comment il faut agir. C'est lui, — que l'on veuille bien passer la métaphore, — qui procède au déclanchement décisif de l'acte volitionnel et lui imprime sa direction. On ne se rend pas toujours bien compte, même sur soi-même, de cette influence irrésistible du caractère, parce que le conflit des motifs, comme le caractère, reste plongé dans les ténèbres de l'inconscience. On ne connaît guère de chaque cas particulier que le point de départ du phénomène total, le motif et le point d'arrivée, la détermination volontaire comme résultat. Mais on peut dire qu'étant donnés tels motifs et étant donnés, d'autre part, le caractère et les dispositions actuelles d'un individu, on pourrait inférer presque infailliblement la manière dont l'individu se comportera. Et cette conception de l'influence en quelque sorte inéluctable du caractère n'est nullement incompatible avec le plus pur libre arbitre. Car, à moins d'adopter l'idée absurde d'un *liberum arbitrium indifferentiæ*, on ne peut

(1) Cf. à ce sujet : L. Vanderkindere. *De la Race, etc.*, loc. cit.

Digitized by Google

admettre que la volonté se manifeste jamais sans *motifs*, et, d'autre part, sous peine de s'engager dans les errements du déterminisme, il est impossible de prétendre que la seule force d'un motif pris en lui-même suffit à déterminer la volonté, car cette force est toute relative, son action s'exerçant d'après les caractères sur lesquels elle a occasion de peser.

L'homme reste libre d'agir *comme il lui plaît,* mais c'est précisément ce *comme il lui plaît* qui se trouve inconsciemment et instinctivement *déterminé* en chaque individu par la nature de la constitution psychique du caractère. Ce caractère n'est d'ailleurs pas irrémédiablement immuable, il n'a rien d'une chose « en soi », placée en dehors du temps et de l'espace, d'une essence transcendantale purement « intelligible », ainsi que l'assurent Kant et Schopenhauer.

Cependant, plus le caractère individuel sera stable et constant, plus aisément on parviendra à le connaître, et d'autant plus sûrement on pourra l'étudier et deviner comment un homme placé dans telles ou telles conditions se déterminera. N'est-il pas, en effet, d'expérience journalière que si nous avons observé une personne pendant un certain temps et avec attention, nous pouvons, non sans quelque assurance, présager son attitude dans une circonstance déterminée et l'esprit général de ses appréciations sur les événements, les idées et les hommes?

Que si, malgré tout, l'activité libre de l'homme semble, à tout instant, défier et déjouer toute prévision, c'est que, toujours, manquent certaines données indispensables. Il faudrait tout d'abord réussir à déchiffrer complètement le caractère réel de l'individu, ce qui est singulièrement malaisé (nous avons déjà tant de mal à saisir et à connaître le nôtre !). Il faudrait ensuite que toutes les circonstances passées, pré-

Digitized by Google

sentes et futures de la vie de cet individu nous fussent connues en détail. Mais il n'en reste pas moins vrai que s'il nous était possible de pénétrer assez profondément dans la manière propre de penser, de sentir et de vouloir d'un homme, et si toutes les influences subies par cet homme nous étaient révélées, on pourrait, non pas précisément, comme l'affirme Kant, « calculer sa conduite ainsi que l'on calcule une éclipse de soleil ou de lune, » mais, jusqu'à un certain point, la prévoir et la prédire.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DU CARACTÈRE.

Formation évolutive du caractère. — Deux éléments fondamentaux : α) Le *caractère inné*. — Il existe des dispositions natives antérieures à toute influence extérieure. — Rôle de l'hérédité dans la constitution du caractère inné. — Rôle du facteur personnel. — β) Le *caractère acquis*. — Développement spontané de l'esprit. — Adaptation aux milieux.

I.

Pour rendre compte des phénomènes dont la genèse apparaît tant soit peu compliquée, il est une méthode, en vérité, fort commode et qui fut trop fréquemment employée. Elle consiste à invoquer quelque principe caché, nouveau, qui ne se ramène à aucun des autres principes plus ou moins bien connus, à imaginer une cause extraordinaire à ce qui est parfaitement explicable par le concours d'éléments naturels déjà déterminés et élucidés. A ce procédé médiocrement scientifique, on eut plus d'une fois recours pour rendre compte du caractère. Plutôt que de chercher à en pénétrer la composition, on a préféré le regarder comme un agent mystérieux, une puissance occulte, sorte d'entéléchie qui, à un moment donné, viendrait s'implanter dans l'esprit pour en régenter l'activité.

Digitized by Google

Sans précisément se réfugier en cette *ratio ignava,* la plupart des psychologues qui se sont occupés d'éthologie ont singulièrement délaissé le problème de la *formation* du caractère, se contentant de l'envisager en son expression plus ou moins définitive, chez l'adulte. La raison en est que beaucoup considèrent le caractère comme se trouvant, dès la première heure, constitué de toutes pièces, surgissant, d'après les uns, par le « fiat » d'une création instantanée, découlant, au dire des autres, des transmissions héréditaires. Dans les deux hypothèses, l'individu reçoit à sa naissance un caractère tout formé, complet, désormais immuable.

Une étude un peu minutieuse de l'individualité psychologique montre, tout au contraire, que celle-ci n'est pas le produit simple et soudain qu'on y veut voir.

C'est l'un des moins contestables résultats de la théorie de l'évolution, après en avoir été la merveilleuse intuition initiale, d'avoir établi qu'une infinité de choses, simples en apparence, sont, en réalité, des *complexus* d'éléments secondaires, plus ou moins nombreux. Ainsi en est-il du caractère, que l'analyse fait bien vite apparaître comme un produit, non pas formé de toutes pièces et en une fois, mais par voie d'intégrations successives, en une évolution qui suit, pas à pas, celle de l'individu humain.

L'enfant n'est, à sa naissance, qu'un organisme capable tout au plus de répondre par certains mouvements aux excitations du dehors. Cependant un premier rudiment de *caractère* déjà se manifeste, car la nature de ces mouvements se trouve déterminée, non seulement par ces excitations, mais surtout par la constitution naturelle propre à l'individu. A ces premiers facteurs viendront s'ajouter les sentiments

Digitized by Google

qu'il éprouve, les idées qu'il acquiert, les habitudes qu'il contracte diversement, les influences de tous genres qu'il subit; puis, quand le pouvoir mental sera devenu suffisant et l'enfant capable de réfléchir, de raisonner et de choisir, le libre arbitre entrera en jeu et donnera à l'activité générale son cachet vraiment personnel.

Ainsi se forme progressivement le caractère, comme par couches concentriques et superposées.

On en peut déterminer deux grandes, fondamentales. D'abord, comme les « assises géologiques » de l'esprit, le fonds originel, primitif, naturel que chaque homme apporte en venant au monde, constitué par la coïncidence des transmissions héréditaires de tous degrés avec les constitutions physique et mentale propres à l'être naissant. C'est le *caractère inné*, élément essentiel du caractère, mais qui ne le constitue pas tout entier.

Au-dessus de cette première couche profonde viennent se superposer les « strates » nombreuses d'un *caractère acquis* qui se forme au cours de la vie individuelle, sous l'action des influences naturelles ou sociales, physiques et morales que chaque homme subit, et aussi par la réaction de l'intelligence et de la volonté contre l'élément inné et contre les sollicitations extérieures, par cette éducation de soi-même à laquelle tout homme, quoique à des degrés divers et avec un inégal succès, se soumet consciemment et inconsciemment.

Si l'on pouvait suivre à rebours le développement moral d'une personne donnée, on découvrirait les phases successives de cette adaptation graduellement croissante aux complexités de l'existence, on aurait l'histoire des « expériences » d'une vie dans l'ordre inverse de leur acquisition.

Digitized by Google

II.

Si d'aucuns ont cru retrouver tout le caractère dans l'élément natif, d'autres ont, par contre, catégoriquement nié l'existence de ce fonds primitif. De même qu'en ce qui concerne la connaissance, les sensualistes déclarent l'esprit originairement vide, ainsi également les empiristes et les déterministes, tels que Hobbes, Locke, Rousseau, Helvétius, le représentent comme une *tabula rasa* sous le rapport du caractère.

Tous les hommes seraient alors primitivement identiques, c'est-à-dire *amorphes* et *incolores*, égaux... dans la nullité. Le caractère, comme la connaissance, viendrait du dehors et rien que du dehors, ne serait que la résultante de l'air et de la lumière, de la nourriture et du climat, de l'éducation et de la destinée, de tout ce que l'on comprend dans les appellations techniques de *circumfusa* et *ingesta*. J.-St. Mill soutenait, lui aussi, que la différence des circonstances extérieures suffit à expliquer la variété des caractères et que « le résidu seul si l'on prouve qu'il y en a un, peut être mis au compte des dispositions congénitales ». Même « l'éducation de soi-même » n'était à ses yeux qu'une « circonstance extérieure » !

Ce sont encore, quoique fortement tempérées, les idées de ceux qui accordent une confiance illimitée à la toute-puissance de l'éducation.

On s'explique difficilement comment a pu être méconnue la présence de dispositions, d'aptitudes, de tendances préexistant à toute espèce d'influences extérieures. Pourquoi tel homme est-il actif, tel autre indolent, l'un irritable, l'autre apathique, ceux-ci ou vaniteux ou égoïstes ou avares ou

Digitized by Google

hardis ou affectueux ou gourmands ; ceux-là ou modestes ou généreux ou prodigues ou poltrons ou insensibles ou sobres ? Quelles influences du milieu tellurique ou social pourraient *créer* ces qualités ou ces défauts ? Comment se ferait-il, s'il était exact qu'il fallût chercher au dehors seulement les causes efficientes des caractères, que deux enfants, deux frères, deux jumeaux, soumis aux influences du même entourage, du même milieu, à une éducation identique, ne tardent pas cependant à révéler bientôt deux caractères essentiellement différents ? La vérité est que chaque homme apporte, en naissant, outre les facultés essentielles de l'esprit humain et les puissances fondamentales communes à toute l'espèce, une complexion intellectuelle et morale particulière. Que ces prédispositions n'existent à l'origine qu'à l'état de pure virtualité, qu'elles aient besoin, pour se développer, de certaines conditions externes, qu'elles se manifestent diversement suivant la nature de ces conditions, on ne peut songer à le nier. Mais ce qui n'est pas moins incontestable, c'est qu'elles se révèlent très nettement dès les premiers ans, dès les premiers jours. Le psychologue anglais James Sully assure que certains nouveau-nés font preuve d'une très nette individualité, « rien que dans la manière dont ils prennent leur nourriture naturelle ». On trouve dans le joli livre de M. B. Perez, *Les trois premières années de l'enfant*, de nombreux et frappants exemples de la précoce diversité mentale qui règne dans cette période. L'enfant montre en petit ce qu'il sera plus tard comme homme. Car sous l'enveloppe superficielle de l'éducation, de la culture personnelle, du *caractère acquis*, ce fonds natif demeure à peu près intact. Il est bien difficile de supprimer, d'étouffer ou seulement d'affaiblir les tendances naturelles. La volonté les combat-elle, les circon-

Digitized by Google

stances de la vie s'opposent-elles à leur expansion, elles se replieront en bon ordre dans les profondeurs de l'inconscient et y demeureront latentes et expectantes, prêtes à réapparaître à la première occasion favorable, plus fortes que jamais. Tel apparaît ce caractère inné à l'aurore de la vie, tel il perdure jusqu'à l'heure suprême : « Lo que entra con el capillo, sale con le mortaja »; ou encore : « Lo que en la leche se mama, en la mortaja se derrama [1]. »

La puissance et le rôle de ces prédispositions innées sont considérables. Elles forment, véritablement, l'*essence* du caractère; c'est d'elles qu'il tire son originalité, car elles sont le principe de toutes les inclinations, de tous les penchants, des goûts et des désirs. C'est à leur constance, à leur invariabilité qu'il faut rapporter l'instinctive logique de l'activité individuelle dont il a été précédemment parlé.

A dire le vrai, les lois psychologiques ne réussissent pas plus, jusqu'à présent, à expliquer valablement ce caractère inné que les lois de la physiologie n'expliquent les particularités de la physionomie. D'aucuns pensent tout illuminer en invoquant l'*hérédité*. Il fut un temps où l'on voulait expliquer tout l'homme par le « milieu ». La mode, aujourd'hui, est aux applications à outrance du principe de l'hérédité. Et comme si ces pauvres tendances natives avaient été vouées à n'être regardées jamais que comme un « résidu », voici qu'on en fait le résidu des transmissions héréditaires et des legs ataviques. Si ce n'était téméraire et injuste,

[1] Ce qui entre avec le béguin du nourrisson ne s'en va qu'avec la mort. Ce qui se suce avec le lait ne disparaît qu'avec la mort. (Proverbes espagnols rappelés par Schopenhauer).

Digitized by Google

parce que ce serait courir après le *cur* des phénomènes au lieu de se contenter de leur *quomodo,* on pourrait dire que la difficulté n'est que déplacée, car, tout bien considéré, la loi d'hérédité reste aussi mystérieuse et inexpliquée que l'acte de création congénitale.

En réalité, une part très large doit être légitimement attribuée à l'hérédité dans la formation du caractère inné, mais elle ne dispense pas de reconnaître l'importance de cet autre facteur strictement personnel, ce *quid proprium* qui constitue la véritable individualité, cette spontanéité créatrice d'où émane son pouvoir de réaction contre les influences qui pèsent sur lui. C'est à tort que les fanatiques de l'hérédité mettent en demeure d'opter entre ces deux alternatives : « ou bien admettre qu'à chaque nouvelle naissance il y a un acte de création spéciale qui met dans l'être le germe de son individualité et de son caractère, ou bien admettre que ce germe est le produit des générations antérieures, qu'il découle nécessairement de la nature des parents (1) ». D'ailleurs, pour prévenir toute hésitation, on s'empresse de décréter que « la première hypothèse est si peu scientifique qu'elle ne vaut pas la peine d'être discutée (2) ». En quoi donc est-elle plus invraisemblable que l'autre ? Serait-ce parce que le secret des créations spéciales nous échappe ? Mais s'il est vrai qu'il ne faut pas abuser des « principes occultes », depuis quand doit-on nier un fait parce qu'on reste incapable de l'expliquer ?

Certes, c'est un phénomène hors de nos prises, quelque peu merveilleux en apparence, que celui par lequel une Nature

(1) Ch. Ribot. *L'hérédité psychologique,* p. 320, sqq

(2) Ibid.

Digitized by Google

toute-puissante, dispensatrice arbitraire et capricieuse des qualités et des défauts, dote l'être naissant de telles ou telles particularités organiques, de telles ou telles aptitudes et tendances. Mais explique-t-on mieux comment de l'œuf fécondé par le spermatozoïde sort un être vivant, comment de la graine germée en terre sort une plante? Cette hérédité même que l'on présente comme explication dernière, qui dit le *comment* de ses mystérieuses transmissions? Avec Montaigne, on se demande encore aujourd'hui : « Quel monstre est-ce que cette goutte de semence de quoy nous sommes produits, porte en soi les impressions, non corporelles seulement mais des pensements et inclination de nos pères? »

Au reste, de cette loi en vertu de laquelle on prétend faire découler le caractère et la personnalité de cette source unique : les parents, de cette loi on découvre autant, sinon plus d'exceptions que d'exemples. Il faut bien qu'on l'avoue, hormis les cas de transmissions régulières des caractères spécifiques généraux, — ce qui n'est qu'une manifestation de la grande loi biologique de la conservation des espèces, — l'hérédité particulière, individuelle est très inconstante et volage. Tantôt elle est directe et frappante, tantôt elle est lointaine et contestable, et même tout à fait insaisissable. Si bien que plus d'un penseur s'est demandé si l'on pouvait légitimement voir une véritable loi dans ce qui ne se manifeste, en somme, que comme un fréquent accident. Il serait assurément absurde de nier la collaboration de l'hérédité dans la constitution de l'individualité psychologique, mais encore convient-il de se montrer très circonspect et de formuler certaines réserves.

Il importe, tout d'abord, de nettement distinguer cette héré-

Digitized by Google

dité psychique de l'hérédité organique ou physiologique et de déterminer ce pouvoir qu'ont les ascendants de marquer de leur effigie l'esprit de leurs héritiers L'hérédité physique est péremptoirement prouvée, établie, « encore qu'on porte à son compte une multitude de choses qui ne lui appartiennent pas [1] ». Mais elle peut être considérée comme une loi incontestable, incontestée, qui se manifeste avec une égale puissance à tous les degrés de la vie organique. Il est loin d'en être de même de l'hérédité psychique, particulièrement en ce qui concerne les individus pris isolément; elle reste, en tant que loi, fortement hypothétique et attend encore sa démonstration. Ses plus ardents apôtres le concèdent. Car, dans le domaine des facultés de l'âme, son influence s'atténue, s'efface de plus en plus à mesure que les fonctions mentales s'élèvent en importance et en dignité, alors qu'elle se montre d'autant plus énergique que les modes qu'elle régit ont plus de liens avec l'organisme. Il semble, en vérité, que de l'organisme une force secrète agisse sur certains phénomènes limitrophes, les attire à elle et les rattache plus directement à l'hérédité physiologique. Très forte dans l'activité inférieure, réflexe, impulsive, dans ce qu'on a appelé la « cérébration inconsciente », la transmission héréditaire apparaît décroissante, de plus en plus pâle et vague dans les phénomènes de la sensibilité supérieure et de la pensée, nulle enfin dans les manifestations élevées de la moralité, du génie et de l'héroïsme.

Et si, comme cela est reconnu, elle apparaît plus fré-

---

[1] Yves Delage. *La structure du protoplasma et les théories sur l'hérédité*, p. 773. Paris, 1896.

Digitized by Google

quente et plus précise dans les cas pathologiques, c'est que ce sont là des accidents où l'individu retombe sous la domination presque exclusive des influences organiques.

Cause pour cause, pourquoi préférer celle de l'hérédité à celle de la nature? Pourquoi tant d'intransigeance? Les deux alternatives que l'on présente comme irrémédiablement exclusives l'une de l'autre se peuvent très bien concilier. Rien ne s'oppose à ce qu'on admette, concurremment avec l'hérédité, le phénomène d'une création spéciale donnant à l'individu son originalité propre, apport personnel qu'il ajoute au capital des legs ancestraux. Comment s'expliquer autrement la présence constante de ce facteur intime à l'intervention duquel l'homme doit de posséder une personnalité très accentuée sous l'accumulation de cette multitude d'influences qui l'assaillent, de conserver spontanéité et initiative au milieu des prédéterminations de toute sorte qui l'enserrent, d'être complètement différent et distinct des autres individus de la même espèce, de la même famille, en dépit des fatalités héréditaires qui l'accablent [1]?

---

[1] On a été heureux de voir ces idées, déjà développées, il y a plusieurs mois, dans un premier *Essai sur le Caractère* (REVUE UNIVERSITAIRE DE BRUXELLES, décembre 1895), trouver leur pleine confirmation dans la très belle théorie de l'hérédité tout récemment produite par M. Yves Delage, professeur à la Sorbonne (OP. CIT, pp. 771-788). L'éminent biologiste, peu suspect, assurément, de tendresse pour les « causes occultes » et les explications dites « métaphysiques », réagit avec énergie contre la tendance actuelle à tout expliquer par l'hérédité, en biologie comme en psychologie et en physiologie. Réduisant à ses justes proportions le rôle des *déterminants antérieurs*, l'auteur fait la part très large aux *facteurs nouveaux*, aux *causes actuelles* dans la constitution des individualités et dans leur différenciation.

Digitized by Google

Et comme ce facteur personnel reste réfractaire à toute tentative d'explication par l'hérédité directe et immédiate, à bout d'arguments, on a prétendu en justifier l'existence par « des retours inattendus d'atavisme », par la transmission de « caractères latents », ou encore par les complexités mêmes de notre nature telle que l'a faite l'hérédité, par la multitude des puissances virtuellement enveloppées en notre esprit. Ce sont là pures hypothèses et des moins vérifiables, qui ont, de plus, le tort grave de ne laisser nulle place à la liberté. Or, c'est précisément au degré suprême de l'évolution psychique que se manifeste en toute sa puissance ce « facteur personnel », alors que l'homme, véritablement *potens sui*, lutte, parfois victorieusement, contre tous les déterminants aveugles coalisés contre lui, à ce stade du développement moral où l'individu devient une personnalité consciente, raisonnable et libre, disposant de ses facultés, développant toutes ses énergies vers un but choisi, avec suffisamment de force et de résistance pour remonter, si besoin en est, le cours contrariant des phénomènes et des circonstances. Certes la puissance de ce facteur de personnalité a ses degrés et rares sont les hommes chez qui il s'exerce en toute sa plénitude, mais il suffit que quelques-uns le révèlent pour qu'on en puisse affirmer l'existence virtuelle chez tous.

III.

La vie n'est pas seulement, ainsi que la définit M. Tiberghien, « l'activité intime d'un être développant la série des états possibles virtuellement contenus en son essence [1] », elle

[1] G. Tiberghien. *La Science de l'Ame*, 2e partie, ch. I.

Digitized by Google

est encore une continuelle réaction de l'être contre les impressions, excitations et sollicitations du monde extérieur, l'incessant travail d'adaptation de l'individu à son milieu ou, suivant la formule spencerienne : « l'accommodation continue des phénomènes internes, simultanés ou successifs, aux coexistences et séquences extérieures [1]. »

C'est ainsi qu'au point de vue éthologique qui intéresse ici, la vie de l'esprit apparaît d'abord comme le développement intime, naturel, spontané des facultés, aptitudes, tendances, originellement et virtuellement enveloppées dans le *caractère inné* et, ensuite, comme la réaction de cet élément primitif contre les impressions externes, son adaptation progressive aux conditions de l'existence individuelle et l'accommodation des phénomènes internes aux séquences extérieures.

Car, s'il est incontestable que le caractère n'est pas uniquement, comme le soutiennent les empiristes et déterministes, la simple résultante des *circumfusa* et *ingesta*, il n'y aurait pas moindre témérité à prétendre qu'il est exclusivement le produit d'un développement spontané et autonome, indépendant de toute influence extérieure. Il serait, certes, infiniment curieux et intéressant de savoir ce qu'il adviendrait du développement « sauvage » d'un esprit tenu à l'écart. Il faudrait, pour cela, pouvoir l'isoler dès sa naissance [2], tout en lui assurant la subsistance. Expérimentation à tous les points de vue irréalisable ! Il est probable d'ailleurs qu'au-

---

(1) Herbert Spencer. *Principes de Biologie*, 1re partie, ch. I.

(2) Et encore ! Ne serait-il pas trop tard ? Car il n'est nullement improbable que déjà au cours de la gestation, l'être en voie de formation ne subisse le contre-coup d'impressions extérieures !

Digitized by Google

cune activité ne se manifesterait en cet esprit livré à lui-même. Ainsi perdu dans le vide, il serait comme de la vapeur non comprimée qui, répandue dans l'air libre, reste sans force et sans énergie.

Normalement, l'homme se trouve, dès le berceau, soumis aux multiples et très pressantes influences des trois milieux physique, organique et social; le premier, constitué par toutes les forces de la nature inanimée : configuration de la contrée, climat, température; le second comprenant tout le monde organique, animaux et plantes qui, par l'intermédiaire du corps et des fonctions physiologiques, exercent une action sur l'activité psychologique; le troisième, enfin, restreint ou large, représenté par la famille, la tribu, la classe, la cité, la nation et, chez les peuples civilisés, les rapports internationaux.

Dans les conditions ordinaires de la vie, l'individu subit, quoi qu'il en ait, *toutes* ces influences. A la vérité, une illusion flatteuse de la conscience nous fait croire volontiers que nous sommes les seuls auteurs de nos actions, que celles-ci s'élaborent uniquement dans les profondeurs intimes de notre être moral, d'où elles sortent toutes formées, comme Minerve tout armée du cerveau de Jupiter. C'est pure présomption de notre part : comme si c'était porter atteinte à notre dignité de reconnaître comme facteurs concurrents de la détermination de notre activité les milieux divers où vit l'individu !

La vie mentale de l'homme se trouve, par l'intermédiaire de l'organisme, en relation constante et nécessaire avec la nature ambiante, animée et inanimée.

Mais plus variées, plus pénétrantes, plus intéressantes aussi au point de vue psychologique, sont les influences du milieu social.

Digitized by Google

Dans le sein de toute agglomération sociale, grande ou petite, sauvage ou civilisée, se forment et règnent certains modes propres de penser et de sentir, de croire et de juger. Consciemment ou inconsciemment, qu'il le veuille ou non, l'individu, si grande que soit la vigueur de son originalité, s'imprègne des idées, sentiments, croyances et préjugés de la communauté, en sorte que chez les divers membres de la société les tendances et l'activité prennent une apparence de conventionnelle uniformité. De plus, l'ensemble du milieu social se répartit en plusieurs milieux d'inégale étendue. En allant du plus étroit au plus vaste, on rencontre d'abord la famille, qui se trouve elle-même dans un milieu plus large, la cité; celle-ci fait partie, à son tour, d'un milieu plus vaste encore, qui est la nation; enfin, pour les peuples civilisés, il faut encore noter les relations internationales, qui tendent de plus en plus, chaque jour, à modifier les individualités. L'individu est donc, en quelque sorte, le centre d'une sphère composée de sphères concentriques d'inégal diamètre, dont la plus rapprochée et la plus étroite est la famille, la plus éloignée et la plus large le milieu physique. Et puisque aussi bien la mode est, aujourd'hui, aux diagrammes, on peut se risquer à représenter graphiquement ces divers milieux qui enveloppent l'individu. On obtient les deux figures ci-après. (*Voir page suivante.*)

Le premier tracé ne vaut que pour les individus appartenant aux races civilisées, car pour les peuplades primitives il n'y a lieu de tenir compte ni des influences de la famille ni de celles de la cité, qui se confondent toutes deux dans celles de la *tribu*, ni de celles des relations internationales.

Si, en effet, chez les primitifs, la « famille » et le « peuple » existent « biologiquement », ni l'une ni l'autre n'existent

Digitized by Google

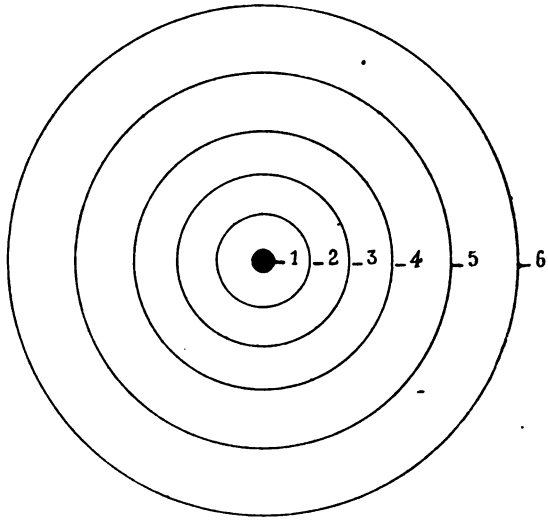

Fig. 1.

1. Individu. — 2. Famille. — 3. Cité. — 4. Nation. — 5. Relations internationales. — 6. Milieu physique.

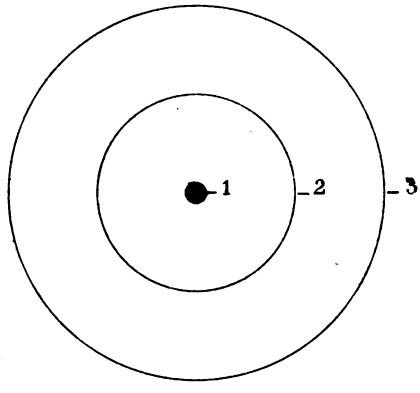

Fig. 2.

1. — Individu. — 2. Tribu. — 3. Milieu physique.

Digitized by Google

« socialement ». Le seul état social est cet organisme intermédiaire : la tribu. Il n'y a pas de « nation » chez les sauvages, qui ne connaissent pas plus ce que nous appelons la « vie de famille »; car ils vivent constamment en commun dans, par et pour la « tribu ».

En outre, chez les peuples civilisés, entre le milieu familial et le milieu national se place un autre « milieu », qui est la « cité ». Que de fois n'a-t-on pas noté les contrastes de la vie des grandes et des petites villes, de la capitale et de la province d'un même pays! L'importance communale n'est d'ailleurs pas la seule source de la variété des milieux citadins; il y a encore la prévalence de tel ou tel genre d'occupations, d'activité générale (les mœurs d'un centre industriel ou commercial ne sont pas celles d'un centre gouvernemental ou universitaire), ainsi que le « cosmopolitisme » des ports et de certaines capitales (Rome s'est acquis à ce point de vue une particulière renommée).

Et non seulement les sphères concentriques d'influences sont plus nombreuses dans les nations civilisées que chez les peuples primitifs, mais les mêmes milieux y sont plus variés en leurs effets. En ce qui concerne, par exemple, le milieu physique, les progrès de la science et de l'industrie permettent aux races supérieures, sinon de transformer la nature ambiante, du moins d'en modifier les influences, soit par la lutte contre les éléments et le climat, soit par la multiplicité des procédés employés pour récolter, produire et préparer les aliments.

D'autre part, la diversité et la disparité des « classes », la division du travail, la multiplicité des professions, des arts et des métiers, la différence plus accentuée entre puissants et misérables, riches et pauvres, gouvernants et gouvernés, sont

Digitized by Google

autant de causes de la variabilité du milieu social chez les peuples d'intense civilisation. L'individu, enserré dans ces « cercles » multiples, se trouve assailli, harcelé d'influences de toute espèce. Selon le degré de plasticité ou de résistance de sa constitution naturelle, physique et morale, il s'adaptera plus ou moins facilement, plus ou moins complètement aux milieux divers dans lesquels les hasards de sa destinée l'auront jeté. Par l'éducation qu'il reçoit, par l'imitation consciente ou inconsciente, involontaire ou volontaire, par les habitudes qu'il contracte, par l'accumulation continue des « suggestions » que chaque homme subit, en dépit qu'il en ait, l'individu acquiert des instincts, des tendances, des besoins tout artificiels, mais capables de faire équilibre et souvent échec aux instincts, tendances et besoins innés. Ainsi s'édifie une nouvelle « structure » psychologique et morale qui se superpose à la structure naturelle.

Qu'on veuille bien, toutefois, ne point se méprendre. En faisant la part des influences du monde extérieur dans la formation de l'individualité psychologique et dans la détermination de l'activité de l'esprit, on ne méconnaît ni ne rabaisse en rien la force, l'autonomie, la liberté de la personne humaine. Toute individualité est un produit dont l'un des nombreux facteurs est l'action des milieux, mais dont un autre reste, incontestablement, l'individu lui-même.

Car toute action du dehors provoque une réponse déterminée par l'essence propre de l'être, et c'est de ce courant d'actions et de réactions réciproques entre l'individu et les milieux que peut se former la structure nouvelle. C'est la nature particulière de chaque homme qui le rend si profondément distinct de tous les autres hommes soumis aux influences des mêmes milieux que lui.

Digitized by Google

Si l'on envisage, au point de vue biologique, un organisme dans ses relations avec le monde physique et organique, on remarque que la qualité et la quantité de ses « variations » sont rigoureusement proportionnées à sa force de résistance ou à sa « plasticité », et déterminées par sa constitution particulière. De ces « variations » ne s'adaptent et ne persistent que celles qui sont harmonieusement conformes à la complexion et aux besoins propres de l'être. Ainsi s'explique la diversité d'effets des influences physiques sur les individus d'une même race et d'une même espèce. Or les milieux sociaux, psychologiques n'exercent pas leur action sur l'esprit autrement que l'ambiance physique sur la constitution organique et physiologique. Les « variations » d'un caractère au cours de la vie restent, de même, déterminées qualitativement et quantitativement par la complexion mentale propre à chaque homme. Comme le dit Maudsley : « Les adaptations spéciales à des circonstances particulières de la vie qui concourent à donner aux habitudes intellectuelles et morales leur cachet individuel, sont déterminées, *en premier lieu*, par la susceptibilité d'un sens particulier qui attire l'individu dans une direction plutôt que dans une autre [1]. »

Pour les esprits, comme pour tous les organismes, il y a un « optimum », suivant l'expression adoptée par les biologistes, au-dessus ou au-dessous duquel les conditions extérieures de la vie cessent de s'harmoniser avec la constitution propre de l'être, deviennent dangereuses, nuisibles et même mortelles. C'est pourquoi, dans la grande loterie des destinées individuelles, ceux-là peuvent se regarder comme parti-

[1] MAUDSLEY. *Physiologie de l'Esprit*, trad Herzen, p. 320

Digitized by Google

culièrement bien partagés qui rencontrent cet « optimum » de conditions sociales nécessaire au développement et à la libre expression de leurs facultés et aptitudes naturelles. N'a-t-on pas dit que là était le secret de l'apparition des « grands hommes » ? Mais cela n'enlève rien de la valeur de l'esprit et de sa puissance de réaction. Si la variété plus grande qui se remarque chez les peuples civilisés a pu être très justement attribuée à la multiplicité plus grande des milieux, on peut non moins justement, semble-t-il, attribuer, par réciprocité, la multiplication des milieux sociaux à la complexité extrême de la constitution psychologique des races supérieures, et dire que les milieux, tout bien considéré, ne font que restituer partiellement aux individus ce qu'ils leur ont emprunté.

De même que tout organisme devient, par sa seule puissance de réaction, un facteur de sa propre constitution, ainsi l'esprit, par cette même puissance de résistance et de réaction, devient un facteur de son caractère et de sa personnalité. Et s'il y a une différence, elle est toute à l'avantage de l'organisme spirituel, qui est capable, lui, de réaction consciente, voulue, réfléchie, de spontanéité. Car l'homme seul, dans tout le monde organique, possède la faculté de façonner et de modifier son caractère indépendamment de toute influence extérieure, par l'effort spontané d'une volonté qui s'inspire de la conscience et de la raison. Par « l'éducation de soi-même », l'homme devient le principal artisan de son individualité psychologique, de sa personnalité morale. Car la manière d'être morale qui lui échoit par voie d'innéité ou d'acquisition, l'homme peut, soit l'accepter, soit la combattre, ou, sans la combattre, la guider à la lumière de principes réfléchis et rationnels.

Digitized by Google

Il dépend de lui de laisser prévaloir sans lutte et sans efforts les dispositions naturelles et les variations ultérieures ou de les réprimer, de s'y soumettre ou de leur résister. Les Stoïciens avaient raison d'affirmer que l'homme est lui-même *artifex sui, artifex vitæ.*

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

LES FACTEURS DU CARACTÈRE INNÉ.

CHAPITRE PREMIER.

LE TEMPÉRAMENT.

Rapports de l'individualité morale avec l'individualité organique. — Définition du tempérament, ses rapports avec les facultés et aptitudes mentales. — De la classification des tempéraments. — Caractéristiques mentales des divers tempéraments. — Influence du tempérament sur le bonheur et la moralité. — Importance dans l'éducation; dressage du tempérament. — Variations biologiques. — Hérédité.

I.

Ce qui peut, dans une certaine mesure, expliquer l'erreur des empiristes niant l'existence d'un fonds natif de dispositions psychiques, c'est que celles-ci, enfoncées dans les profondeurs de l'organisme physique, se dérobent à l'intuition de la conscience.

On n'a pas à proposer ou à rééditer une théorie quelconque des « rapports réciproques de l'esprit et du corps ». Il en existe en nombre assez grand et conçues à des points de vue suffisamment variés pour satisfaire toutes les opinions philosophiques. De même, on peut considérer comme défini-

Digitized by Google

tivement établie la loi de corrélation étroite et constante entre les états ou modifications du corps et les états ou modifications de l'esprit, qui, à des degrés divers, se manifeste dans toute la hiérarchie des fonctions mentales.

Il s'agit ici d'examiner ces rapports et cette corrélation en leur expression synthétique et intégrale au point de vue de la dépendance où se trouve l'esprit vis-à-vis du corps et de l'influence que la constitution organique exerce sur la constitution mentale, sur le caractère.

La physiologie montre que les organes des sens ont tous leur centre respectif dans le cerveau. Elle a, pareillement, de bonnes raisons de croire que chaque organe interne est représenté dans les centres suprêmes par un centre spécial au moyen duquel il prend part à la détermination des phénomènes psychiques. On peut admettre que les sensations organiques venant de tous les tissus, de tous les organes, de tous les mouvements produits, en un mot, de tous les états du corps, se concentrent en un « sensorium commune », qui constitue une véritable individualité organique [1], laquelle concourt avec l'individualité psychologique à constituer l'individualité totale. Chacune des variations de l'individualité organique s'accompagnera d'une variation

---

[1] Voyez, à ce sujet :

1° Th. Ribot. *Les maladies de la personnalité*, ch. I et II ;

2° Alex. Bain. *Les sens et l'intelligence*, trad. Cazelles, partie I, ch. II ;

3° Maudsley. *Physiologie de l'esprit*, trad. Herzen, pp. 346 et suiv., et *Pathologie de l'esprit*, trad. Germont, pp. 33-42 ;

4° Bourru et Burot. *La suggestion mentale et les variations de la personnalité*, ch. VIII ;

5° Binet. *Les altérations de la personnalité*.

Digitized by Google

corrélative — on ne dit pas équivalente — de la personnalité psychique par l'intermédiaire de ce que l'on a appelé le « sens du corps ».

A l'état parfaitement sain et normal, il existe une « euphorie positive », c'est-à-dire qu'il ne vient du corps aucun bien-être ni malaise sensibles.

Parfois, au contraire, les fonctions vitales s'exaltent, l'activité surabonde et cherche a se dépenser. Cet état de bien-être, de « cœnesthésie », tout physique d'abord, se propage dans l'organisation nerveuse entière et suscite, en foule, des sentiments agréables à l'exclusion des autres. Toute activité, alors, paraît facile et profitable ; pour employer l'expression familière, « on voit tout en rose ». Parfois, c'est l'inverse : un état de malaise, d'abattement, d'inertie, d'impuissance et, comme conséquence, la tristesse, la crainte, les sentiments pénibles et déprimants. C'est l'heure où « l'on voit tout en noir ». Dans l'un et l'autre cas, aucun événement extérieur ne justifie cette exubérance ou cet affaissement. On ne les peut expliquer que par des vicissitudes — dont souvent le sujet lui-même n'a pas conscience — de l'activité organique : l'harmonie complète des fonctions déterminant le ton agréable de l'esprit et, par contre, la moindre perturbation rendant ce ton pénible.

Plus profondes et plus durables que ces variations d'humeur, sont les modifications du caractère occasionnées par les vicissitudes fonctionnelles de certains organes. On en trouve un exemple remarquable dans les effets du développement subit des organes génitaux, à l'époque de la puberté. Leur brusque entrée en scène produit une véritable révolution dans les idées et les sentiments. Ce n'est pas seulement l'éveil des images, des désirs de la sensualité, mais aussi

Digitized by Google

celui des conceptions plus larges, plus claires, des sentiments plus généreux, plus... altruistes. Qu'on se représente, en regard de cette heureuse métamorphose, l'état de nullité, de dépression mentale des individus chez lesquels le développement des organes en question a été entravé et aboli avant la puberté. Comme le dit Maudsley, « l'âme des eunuques est mutilée aussi bien que leur corps ».

Les effets psychiques de l'activité des organes internes sont — en dehors des cas pathologiques — moins frappants. Cependant l'écho plus ou moins lointain, plus ou moins prolongé, de l'activité fonctionnelle du système viscéral retentit dans l'ensemble des manifestations de l'esprit. N'a-t-on pas été jusqu'à prétendre — au rebours de ce qui était, jusqu'alors, admis et paraît d'ailleurs rester la vérité — que les perturbations des fonctions vaso-motrices étaient la seule cause réelle, immédiate et efficiente des émotions de l'âme [1]! La vérité reste en deçà de ces exagérations matérialistes. Tout en conservant l'autonomie de son activité, la personnalité morale subit incontestablement le contre-coup des variations et troubles de l'individualité organique.

Tous les faits que l'on vient de rappeler et qui sont d'expérience personnelle, journalière, expliquent par des manifestations partielles pourquoi la constitution physique dans son ensemble doit être comptée au nombre des facteurs de la constitution psychologique. Cette relation intime des deux constitutions natives de l'individu s'exprime dans le *tempérament,* véritable base physique du caractère.

---

[1] Cette théorie, quelque peu paradoxale, a été longuement développée par Lange : *Les émotions*, trad. G. Dumas, Paris 1895.

Digitized by Google

II.

Le terme « tempérament » est parfois appliqué exclusivement à la nature originelle du corps, sans souci de ses rapports avec l'esprit. Dans ce cas, il est au corps ce que le caractère est à l'esprit : son habituelle manière d'être et de se comporter vis-à-vis des excitations du milieu, normales ou pathogènes.

Cette acception est aujourd'hui délaissée; on lui préfère, en ce sens, les termes de « complexion » ou d' « idiosyncrasie », réservant celui de « tempérament » pour désigner le mode individuel de l'entente cordiale ou des conflits du physique et du moral.

A ce point de vue, le tempérament a même été pris souvent pour le caractère lui-même. Kant, qui regardait le caractère comme une qualité spéciale de la volonté, considérait le tempérament comme l'expression extérieure de l'activité totale de l'esprit (1). Wundt, en définissant le tempérament : « la disposition individuelle *de l'âme*, au moment de la naissance des émotions et des passions (2) », lui accorde arbitrairement, tout entier, un rôle qu'il ne possède qu'en partage avec le caractère. En fait, le tempérament n'est qu'un élément subordonné du caractère, c'est l'influence corporelle déterminée, généralement, par la prédominance sur l'activité psychologique de quelque élément physiologique.

C'est un fait d'observation indéniable que les particularités de la constitution physique contribuent à déterminer, au

(1) Kant. *Anthropologie*, loc. cit.

(2) Wundt. *Éléments et psychologie physiologique*, trad. Élie Rouvier, t. II, p. 391.

Digitized by Google

moins partiellement, la nature des aptitudes et des inclinations des goûts et des penchants, des capacités et des talents des vertus et des vices. Et cette constatation n'exclut nullement la reconnaissance d'une constitution native strictement psychique et ne diminue en rien le rôle des influences externes de l'éducation et des milieux, ni la nécessité de l'éducation de soi-même.

Mais, comme toute observation fréquente, celle-ci a provoqué des excès de généralisation. Un auteur anglais, Alex. Stewart, cite cet apophtegme paradoxal d'un de ses compatriotes : « This is the most important lesson that a man can learn. that all creeds and opinions are nothing but the mere result of chance and temperament (1). »

Et, en effet, on a prétendu que les hommes étaient portés par leur seul tempérament à être, par exemple en religion, plutôt libre-penseurs que croyants ou plutôt orthodoxes qu'indifférents. Maudsley n'hésite pas à affirmer qu'au point de vue intellectuel et philosophique, « on est, en quelque sorte, prédestiné par sa constitution physico-mentale à être spiritualiste ou matérialiste (2) ». Le physiologiste français Richerand est allé plus loin encore en déclarant que « l'influence de l'organisation physique sur les facultés intellectuelles est si précise que l'on peut regarder comme possible la solution du problème suivant : Étant donné la constitution physique d'un homme, déterminer son carac-

(1) Alex. Stewart. *Our Temperaments*, p. 25. London, 1892.

« Ceci est la plus importante leçon qu'un homme puisse recevoir. que toutes » les croyances et toutes les opinions ne sont rien autre chose que l'exclusif » produit du hasard et du tempérament. »

(2) Maudsley. *Loc. cit.*

Digitized by Google

tère et ses capacités ; indiquer non seulement les talents qu'il possède, mais ceux qu'il est à même d'acquérir [1]. »

Il est impossible de prendre au sérieux de pareilles exagérations.

Quelle constitution avaient donc des hommes tels que César, Shakspeare, Goethe, Newton, Napoléon ? Car, d'après cette théorie, vraiment extraordinaire et monstrueuse devrait être la constitution physique qui accompagne l'esprit génial !

Ce qui est vrai, d'expérience courante, c'est qu'il y a étroite et presque constante association des mêmes caractéristiques mentales avec les mêmes particularités de la constitution physique.

III.

Le fait avait déjà frappé les anciens. On doit à Hippocrate la première classification des tempéraments, et Galien a consacré un traité spécial à montrer « quod animi mores corporis temperamenta sequantur ». L'un et l'autre supposaient qu'il y a dans le corps quatre éléments fondamentaux, quatre humeurs constitutives : le sang, le phlegme, la bile et l'atrabile, et que la prédominance de l'une de ces humeurs dans la constitution individuelle détermine le tempérament de chacun. D'où la distinction classique des quatre tempéraments : le sanguin, le phlegmatique, le bilieux et le mélancolique, qui servaient aussi à déterminer le type des caractères, car à chaque tempérament physique on faisait correspondre certaines facultés ou tendances morales.

---

[1] Cité par STEWART.

Digitized by Google

La médecine contemporaine traite volontiers toute cette doctrine de « vieillerie métaphysique ». Mais quoiqu'elle remonte bien haut, puisqu'elle est aussi vieille que la médecine elle-même, quoiqu'elle s'appuie sur une connaissance rudimentaire et en partie erronée de la nature humaine, elle n'a cependant pas perdu encore toute valeur ni toute autorité. Elle a été critiquée et remaniée maintes fois. Les uns ont multiplié à l'infini les types de tempéraments, déterminés par chacun des organes isolés ou systèmes d'organes (1). D'autres, au contraire, n'en reconnaissent que deux, d'après les deux ordres de fonctions générales : l'activité sensorielle et l'activité motrice (2). Enfin, par analogie avec les deux phases de la morphologie organique, on détermine un tempérament « d'intégration » ou « d'épargne », que l'on rapproche du sensitif, et un tempérament « de désintégration » ou « de dépense », que l'on compare à l'actif (3).

En dépit de toutes ces refontes, avec la correction de Cabanis, qui substitue le tempérament *nerveux* à l'atrabilieux, ne répondant à rien, la primitive classification reste une expression assez exacte des variétés d'individualité organique et des traits de personnalité psychique correspondants.

Toutefois, la physiologie actuelle attache, avec raison, une particulière importance, dans la différenciation psychologique des tempéraments, à ces deux éléments organiques :

(1) Voyez l'article : *Tempérament* dans le *Dictionnaire de la conversation*, qui en énumère dix-sept.

(2) Kant. *Anthropologie*, loc. cit.

(3) Fouillée. *Op. cit*, liv. I.

Digitized by Google

le ton du système nerveux et la force (qualitative et quantitative) du sang. En effet, de la tonicité générale des nerfs dont il est comme le siège social, ainsi que de l'abondance et de la richesse du sang qui y afflue, dépendent la vitalité et la puissance fonctionnelle du cerveau. Et l'on sait quels liens étroits de conditionnalité unissent la pensée au cerveau. Par l'intermédiaire du grand centre cérébral s'établit la corrélation entre, d'une part, le degré d'excitabilité ou d'atonie nerveuse, la force quantitative et qualitative du sang, et, d'autre part, la vivacité ou la lenteur, l'énergie ou la faiblesse, la fécondité ou la stérilité de l'activité intellectuelle, sensitive et volontaire. Or, on voudra bien se rappeler que la vigueur et l'intensité des tendances, indépendamment de la nature de celles-ci, ont été reconnues précédemment comme des éléments de la détermination du caractère.

IV.

Le tempérament peut donc être considéré comme un véritable coefficient physique du caractère, de la manière habituelle de penser, d'agir, de sentir, propre à chaque individu. Dire d'un homme que c'est un sanguin, un bilieux, etc., ce n'est pas seulement le distinguer au physique, mais, par corrélation, au moral aussi. On connaît le mot de César : « Je ne crains rien des hommes à embonpoint et à belle chevelure, je redoute bien plus les hommes à la face maigre et au teint jaunâtre. » Et tels furent, en effet, ses meurtriers !

Un recueil médical a donné du bilieux ce portrait très complet, à peine exagéré :

« L'homme bilieux est doué d'une grande capacité de conception, montre beaucoup d'imagination, un jugement

Digitized by Google

solide et réfléchi, et, généralement, il a plus de génie que d'esprit. Ainsi, il est propre aux sciences et aux méditations fortes et abstraites. Son caractère est ferme et inflexible, ses passions sont fortes et énergiques, plutôt égoïstes et concentrantes qu'affectueuses et expansives, mais sa passion dominante, c'est l'ambition, comme l'amour chez le sanguin. Les bilieux sont jaloux, défiants, prévoyants, dissimulés, d'un abord sec et brusque, d'un commerce difficile et dur ; ils montrent toujours de la rudesse dans leurs manières et de l'âpreté dans leurs procédés. Ils sont vifs, actifs, ingénieux, fougueux, emportés, très irascibles, entêtés, très opiniâtres et, généralement, on les craint plus qu'on ne les aime. »

Du tempérament nerveux, le professeur Laycock dit :

« Grande réceptivité pour toutes les impressions, grande rapidité d'action, de pensée et de langage; dans l'expression des sentiments et des idées, remarquable puissance d'imagination. »

On pourrait ainsi, en regard de chaque tempérament-type, tracer un portrait moral correspondant.

Un brave sermonnaire anglais, voulant en quelque sorte leur donner corps et vie, a cherché des exemples qui ne laissent pas d'être piquants! Il commente le chapitre IX (vers. 52-62) de saint Luc, où Jésus, se rendant à Jérusalem, récolte sur son chemin des disciples [1]. Comme on avait refusé au Christ un logement dans une ville des Samaritains (52), ses disciples

---

[1] *The Four Temperament together with some occasionnal sermons*, by William Clark. M. A. Prebandary of Wells and Vicar of Tauhton. 2e édition, 1874.

Digitized by Google

Jacques et Jean dirent : « Seigneur, voulez-vous que nous disions que le feu descende du ciel et les consume? » (54) Mais, se tournant, Jésus les gourmanda, leur disant : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes! » (55) Et l'excellent *priest* d'expliquer : « *Certes*, c'était de l'esprit colérique (bilieux). » Plus loin, un homme plein d'enthousiasme et de confiance prend la belle résolution de suivre Jésus au bout du monde : « Seigneur, j'irai partout où vous irez. » (57) *Voilà le sanguin qui parle avant d'avoir réfléchi.* Et Jésus, pour faire tomber cette belle ardeur, lui dit : « Les renards ont des tanières, les oiseaux des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » (58) Mais Jésus dit à un autre : « Suis-moi. » Celui-ci répondit : « Permets-moi d'aller dire adieu aux gens de ma maison. » (60 et 61) *Cet homme peu pressé et attaché à ses habitudes, c'est le phlegmatique.* Enfin, un dernier répond : « Seigneur, permets-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. » (59) *Ça, c'est le mélancolique* (atrabilieux, suivant l'ancienne classification). Cette psychologie exégétique est, sans nul doute, hautement fantaisiste; mais on ne peut, en lisant ce morceau, s'empêcher de se rappeler qu'un peintre puissant et génial, Albert Dürer, eut une conception analogue, plus sérieusement réalisée, il est vrai. Très préoccupé, en toutes ses œuvres, de l'expression extérieure des tempéraments et des caractères, il a cherché à personnifier et à sanctifier en même temps les quatre « types » de l'antique théorie. Dans son dernier grand chef-d'œuvre : *Les quatre Apôtres ou les quatre Tempéraments*, fini en 1526, et qui se trouve actuellement à la Pinacothèque de Munich, il a fixé les quatre complexions en traits saisissants. L'un des deux panneaux qui composent ce tableau représente les natures « passives », l'autre les natures « actives ». Pierre.

Digitized by Google

prompt mais inconstant : c'est le sanguin. Paul, ardent, actif, volontaire : le bilieux. Le doux Marc : le phlegmatique. Jean, au cœur passionné : le nerveux [1].

Chaque tempérament se traduisant extérieurement par quelque particularité de teint, de structure, de couleur des yeux et des cheveux, on peut arriver, en s'exerçant, à deviner le caractère d'un homme rien qu'en examinant son visage et ses allures [2]. Addison affirmait avoir acquis une telle habileté à déchiffrer le caractère et la vie des gens, rien qu'en les regardant passer, que très souvent il employait son temps, dans les rues de Londres, à scruter la physionomie des passants. Il a dû parfois se tromper quelque peu ! Néanmoins, il y a quelque chose de vrai dans cette réflexion par laquelle Addison concluait : « On connaît plus exactement les hommes par leur visage que par leurs paroles. »

V.

Si les rapports de la constitution physique avec l'activité générale de l'esprit ont été de tous temps remarqués et analysés, il est deux ordres d'influences exercées par le tempérament sur la manière d'être psychologique de l'homme auxquels on a prêté moins d'attention : ce sont celles qui s'exercent sur le *bonheur* et sur la *moralité*.

---

(1) Cf. Alex. Stewart. *Op. cit.*, p. 95, et Thausing, *Life and Works of Dürer*, 2 vol., 1882.

(2) On trouvera, dans le très intéressant ouvrage d'Alex. Stewart, pp. 79 et 99, des tableaux synoptiques minutieusement dressés des particularités physiques des divers tempéraments, avec, en regard, les moindres traits moraux correspondants.

Digitized by Google

Herbert Spencer, notant les effets heureux de la satisfaction morale sur les processus des fonctions organiques, écrit : « Chaque plaisir augmente la vitalité, chaque peine la diminue; chaque plaisir fait monter la marée de la vie, chaque peine la fait descendre (1) ». On pourrait, avec non moins de véracité, prendre le contre-pied de ces propositions et dire : « Tout accroissement de la vitalité est un plaisir; toute diminution, une peine. Chaque marée montante de la vie apporte un plaisir, chaque reflux laisse une peine. » Car indépendamment des influences du milieu, des événements heureux ou malheureux, il y a des éléments de bonheur personnel qui tiennent à l'état du corps. « C'est au fond de l'organisme qu'il faut, bien souvent, chercher les causes de l'humeur gaie ou triste (2) ». Maine de Biran fait observer, avec infiniment de justesse, qu'il n'est point au pouvoir de la philosophie, de la raison, de la vertu même de créer une seule de ces dispositions heureuses qui rendent agréable et doux le sentiment de l'existence, ni de changer les dispositions funestes qui peuvent le rendre insupportable. Et Biran concluait que s'il existe quelque moyen de produire de tels effets, c'est dans une médecine physique qu'il faut le chercher.

Descartes avait reconnu que le tempérament peut devenir l'auxiliaire de la moralité même, lorsqu'il disait : « La médecine et l'hygiène sont le principal moyen de rendre les hommes communément vertueux. » C'est à elles, en effet,

(1) Herbert Spencer. *Les bases de la Morale évolutionniste.* Trad. de la Bibliothèque scientifique internationale.

(2) Alf. Fouillée. *Op. cit.*, p. 90.

Digitized by Google

qu'il faut souvent avoir recours pour agir sur la masse de l'humanité. Il est prudent de tout d'abord extirper les vices par leur racine organique et, comme dit M. Fouillée, de « plier la machine aux bonnes habitudes [1] » avant d'agir directement sur le moral.

On rapporte que J.-J. Rousseau avait formé le projet d'un ouvrage intitulé : *La morale sensitive ou le matérialisme du sage.* Il voulait sans doute mettre en relief le rôle du tempérament dans la moralité. Et il n'était pas en cela aussi ridicule que voulait le lui persuader Mme de Genlis, qui raillait l'idée en écrivant à son ami : « Je n'avais pas cru que la vertu dépendît d'une bonne digestion. »

VI.

En réalité, les liens étroits et indispensables qui unissent le tempérament au caractère lui confèrent une importance très grande au point de vue pratique, dans la science et l'éducation. Tout comme en ce qui regarde l'hygiène et la thérapeutique, il importe de ne pas perdre de vue, en pédagogie, que les mêmes prescriptions ne peuvent, indifféremment, s'appliquer à tous les individus. Ce qui réussit à l'un ne réussit pas à l'autre. Et si l'on ne se sentait pas, malgré tout, saisi d'admiration en présence d'une passion ardente pour une étude préférée, on rirait de la naïveté de ces savants qui, avec conviction, conseillent aux hypocondriaques, comme capable de les guérir, l'étude de la paléontologie, de la chimie ou de la zoologie. Kingsley prêchait aux malades et aux oisifs l'étude des petits animaux marins, ces *Wonders of the shore* (c'est le titre de son opuscule)!

---

[1] Alf. Fouillée. *Op. cit.*, p. 90.

Digitized by Google

Les pédagogues privés ou publics ne devraient jamais négliger d'étudier le tempérament des enfants avant de les lancer dans tel ou tel genre d'études. Spencer s'irrite de voir des hommes intelligents, ayant de l'instruction et de l'éducation, consacrer énormément de temps et de réflexions au croisement, à l'élevage des chiens ou des taureaux, alors que si peu s'occupent de ce qu'il appelle brutalement « l'élevage des enfants ».

Il y a quelque exagération dans les boutades de l'illustre philosophe, mais il est évident que si les parents mettaient un peu plus de soin à déchiffrer le véritable tempérament des garçons et des filles, ils se rendraient plus exactement compte des dispositions et capacités de leurs enfants et sauraient mieux : *Quid ferre recusent, quid valeant humeri.* Mais de ce qu'il est profitable, nécessaire de connaître et de respecter les exigences de l'organisme, il ne faut pas conclure qu'il faille leur céder toujours, s'y abandonner aveuglément. Les droits de la nature elle-même ont leurs limites. Le tempérament, quoique dépendant des fatalités physiologiques, est cependant susceptible de quelque éducation, de dressage. L'éducation qui, largement entendue, comprend l'auto-amélioration personnelle par la volonté et l'intelligence, s'applique aussi bien au physique qu'au moral. Dans ce domaine, elle consiste à refréner les réflexes dont les manifestations explosives pourraient nuire au développement de l'individu ou à l'harmonie de ses rapports sociaux. Car si l'un des buts de l'éducation est de développer chez l'individu les dispositions naturelles qui semblent lui être spéciales, elle en a un autre, double, en vérité, qui consiste à arrêter et à enrayer les instincts et tendances capables de troubler l'équilibre individuel et social.

Digitized by Google

VII.

Du moment que le tempérament, en son acception psychique, se trouve vis-à-vis de l'organisme dans un rapport qui est à peu près celui de l'effet vis-à-vis de la cause, il est évident qu'il subira les mêmes variations que le corps. Tout d'abord les différences biologiques des sexes s'y retrouveront nettement accusées. Ensuite, toutes les modifications provoquées par les changements du milieu physique, de l'âge, se représenteront dans le tempérament par l'intermédiaire de la constitution physique. Enfin, toutes les lois relatives à l'hérédité physiologique lui sont entièrement applicables. Autant, en effet, on peut démêler de facteurs héréditaires dans la constitution organique, autant il en faudra reconnaître dans le tempérament, tout en ne perdant jamais de vue le « *quid proprium* » dû à une création spéciale et qui fait l'originalité de l'individu.

Mais ce sont là faits qui relèvent de la somatologie et non plus de la psychologie.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LE NATUREL.

Les deux « moi ». — Le naturel. — Son invariabilité. — Sa composition. — L'âme de la race. — Le caractère national. — Le sexe. — Les hérédités de famille. — Le facteur individuel.

I.

Si le tempérament forme comme la racine physiologique du caractère, le naturel en forme une autre, celle-ci d'essence purement spirituelle. Son nom l'indique, le naturel, c'est la manière d'être morale que l'on tient de la nature. Mais il ne faut pas entendre par là uniquement ces vagues dispositions sensitives qui font dire d'un homme qu'il a un *bon* ou un *mauvais* naturel. On le prend, ici, comme mode général des facultés, aptitudes générales envisagées au point de vue de l'activité totale de l'esprit. C'est la façon foncièrement spontanée de penser, sentir et agir, telle qu'elle se trouve, à la naissance, virtuellement enveloppée dans l'esprit, telle qu'elle se manifeste indépendamment de toute observation de soi-même, de toute convention.

C'est le véritable « moi » naturel, essentiel, nettement distinct et parfois très différent d'un « moi » acquis, tout artificiel et conventionnel.

On fait grand état, depuis quelque temps, parmi les

Digitized by Google

psychologues des écoles nouvelles, de ce que l'on appelle « l'hétérogénéité de la personne morale ». On assure que, même à l'état normal et indépendamment des cas tératologiques de dédoublement spontané ou provoqué, l'unité de la personnalité n'est que pure apparence et illusion. Le moi, de tous temps regardé comme un et indivisible, ne serait plus, en réalité, qu'un agglomérat plus ou moins consistant d'une multitude de petits moi, entre lesquels règne parfois une entente cordiale, mais souvent aussi la discorde. D'innombrables sous-personnalités coexisteraient dans la personnalité totale apparente, s'y coudoyant, agissant de concert ou se supplantant suivant les circonstances. « On peut, dit M. Paulhan, couper artificiellement une personnalité en plusieurs morceaux et montrer que cette division a quelque chose de réel [1]. »

Non entia praeter necessitatem multiplicanda ! De ce que l'esprit se peut manifester de mille façons diverses et, véritable Protée, prendre les formes les plus variées, les aspects les plus inattendus, il ne s'ensuit pas que l'esprit cesse de rester fondamentalement cohérent et un. C'est la même âme, le même esprit, la même personnalité qui dirige son activité en des sens divers.

Mais ce qui est évident, vérifiable par l'observation subjective et, au surplus, désormais établi, c'est qu'il peut exister,

---

[1] F. Paulhan. *L'activité mentale et les éléments de l'esprit*, pp. 499 et suiv., et, du même, un article de la Revue philosophique, juin 1890, *Les Variations de la personnalité à l'état normal.* — Voyez encore, à ce sujet, Th. Ribot, *Les maladies de la personnalité*, chap. I, II et III, et Alf. Binet, *Les altérations de la personnalité.*

Digitized by Google

qu'en réalité il existe presque en chaque individu, non pas deux *personnalités*, mais deux *individualités* morales très distinctes, l'une essentielle, primitive, naturelle, l'autre superficielle, factice, conventionnelle. Ces deux sont généralement l'opposite l'une de l'autre, leurs tendances et leurs actes parfaitement contradictoires.

Il est très fréquent d'entendre dire qu'il y a « deux hommes » en telle ou telle personne : l'homme privé et l'homme public, le magistrat rigoureux et le père de famille débonnaire, le professeur austère et l'homme... avec toutes ses faiblesses. On trouvera, d'un côté, l'homme pieux, orthodoxe, pratiquant scrupuleusement tous les devoirs que prescrit son Église, toute une individualité à tendances religieuses, complète et complexe, autour de laquelle semblent se cristalliser la plupart des autres tendances. Mais à l'autre face, on trouve, avec étonnement, une individualité tout autre, ne s'accordant, ne s'harmonisant plus du tout avec la première, mais tenant place égale dans l'individualité totale. Le dévot qui, dans ses exercices pieux, clame son humilité, son abstinence et son abnégation, et ne cesse de faire acte de contrition, sera, d'autre part, sceptique et mécréant, orgueilleux, avide, cupide, immoral à tous égards. Ambitieux et avide de pouvoir jusqu'à la férocité, ce sera Richelieu; dépravé, souvent cruel et injuste, ce sera Louis XIV. Quel est, de ces deux « moi », le naturel et quel le conventionnel? C'est ce qui n'est pas toujours aisé à démêler! Que de fois avons-nous, en nous-mêmes, des exemples de cette dualité du moi : lorsque nous nous sentons irrésistiblement poussés à faire ou à dire des choses que cependant nous réprouvons; lorsque notre volonté se trouve tiraillée en sens contraires par des sollicitations, des tentations opposées; lorsque tout

Digitized by Google

en préjugeant très sainement les conséquences fatales d'un acte, nous l'accomplissons tout de même avec la conscience de notre faiblesse, parfois le remords de notre lâcheté.

De cette duplicité involontaire et parfois douloureuse de l'individualité morale, maints penseurs et maints poètes ont eu la très exacte intuition. L'apôtre Paul, dans son *Épître aux Romains* (ch. VII), l'a fort bien mise en lumière. Ses pensées se résument en cet aphorisme : « Le bien que je veux, je ne le fais pas ; le mal que je hais, je le fais. » Racine, qui a paraphrasé ce texte évangélique dans son *Cantique II*, fait dire à un chrétien :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi !
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle.
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

De même, Faust déclarait :

Zwei Seelen wohnen, ach, in meiner Brust.
Die eine will sich von der andern trennen ;
Die eine hält in derber Liebeslust.
Sich an die Welt mit klammerndern Organen,
Die andre hebt gewaltsam sich vom Dust,
Zu den Gefilden hoher Ahnen (1) !

(1) Le *Faust* de Gœthe, 1re partie. Devant la porte :

« Deux âmes habitent en moi, et l'une tend incessamment à se séparer de » l'autre : l'une, vive et passionnée, tient à ce monde par les organes du corps ; » l'autre, secouant avec force la nuit qui l'environne, s'ouvre un chemin au » séjour des cieux. » (Trad. H. Blaze de Bury, p. 184.)

Digitized by Google

C'est ce même combat que le poète Villon décrivait dans *Le combat du corps et du cueur*. Dans le domaine de la fantaisie et du rire, c'est la lutte de Tartarin-Sancho avec Tartarin-Quichotte!

Video meliora proboque, deteriora sequor, s'écriait le poète latin. Mais, se demande-t-on avec saint Paul . « Si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est donc pas moi qui le fais? » On laissera l'apôtre répondre, à sa manière : « C'est le péché! » et l'on dira : C'est l'un de ces deux « moi » qui coexistent en nous sans s'harmoniser. Quel est le meilleur? Quel est celui qui voit le bien? Quel est celui qui fait le mal? Est-ce le moi instinctif et spontané? Est-ce le moi réfléchi et conventionnel? Cela dépend des individus et des circonstances.

Mais l'existence de ces deux « moi » ne porte nullement atteinte à l'unité substantielle de l'esprit et n'entame en aucune façon la personnalité indivisible qui reste fondamentalement intacte, puisque c'est la même conscience qui perçoit ces luttes et domine cet antagonisme.

II.

L'un de ces deux « moi », c'est le moi adventice, acquis au cours de la vie involontairement ou volontairement. C'est ce « moi » conventionnel auquel se sont arrêtés les moralistes, auteurs de « Caractères ». L'autre, qui se cache dans les plus intimes profondeurs de l'être moral, c'est le « moi » primitif, inné, le *naturel*.

Il est vrai que ce principe d'action, qui est essentiellement nôtre, reste, le plus souvent, en dehors de la projection lumineuse de notre propre conscience. Il ne nous est pas, à nous-mêmes, connu autrement que nous ne le pouvons connaître chez nos semblables, c'est-à-dire par des inductions tirées de

Digitized by Google

ses manifestations extérieures, des actes, de la conduite. De là, les déceptions que l'on éprouve quelquefois, sur son propre compte aussi bien que sur le compte d'autrui, lorsque l'on s aperçoit que l'on ne possède pas telle qualité, tel talent que l'on aimait à s'attribuer ! De là, les illusions que chacun se fait à lui-même sur sa vertu aussi longtemps qu'elle n'est pas mise à l'épreuve ; sur son courage tant que le danger ne se dresse pas imminent ; sur sa liberté quand il ne se trouve pas dans la nécessité d'en faire usage. Combien de fois il nous arrive de nous tromper sur nous-mêmes, de croire que nous avons agi avec des intentions toutes différentes de celles qui nous ont réellement incités. Il est cependant des heures fugitives où nous le surprenons à agir, « cet autre, cet inconnu qui est nous cependant », ainsi que le désigne M. Fouillée.

C'est d'abord dans la surprise des émotions vives, où le temps de la réflexion ne nous est pas laissé, où la réaction est produite avant que nous n'en soyons informés ; c'est encore, dans certains moments de crise où la stupeur morale succède à des émotions trop fortes, où la volonté est comme anéantie, l'intelligence indifférente, où, n'ayant plus aucun désir, on est étonné de se voir agir encore. Et cet inconnu, non seulement est *encore nous*, mais il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, ce qu'il y a de plus *nous* en nous ! C'est là notre fonds véritablement propre, le *moi* le plus pur. C'est à lui qu'il faut rapporter, sans doute, ces soudaines résolutions, ces mouvements spontanés de l'âme, véritables créations morales déjouant toute prévision. Tout le monde sait, en effet, qu'il est des cas où, des profondeurs de notre être, par une sorte d'inspiration subite dont rien ne rend compte, surgissent des déterminations d'une portée incalculable en bien ou en mal, improvisées en quelque sorte, irréfléchies au point de nous surprendre nous-mêmes, et si bien nôtres, que l'on n'hésite

Digitized by Google

pas à y voir la révélation vraie de ce que nous sommes.

La force d'impulsion de ce naturel est irrésistible. « Qu'on lui ferme la porte, disait le bon La Fontaine, et il rentrera par la fenêtre. » La preuve expérimentale en est dans ce qui se produit lorsque nous avons à faire choix d'une résolution, non pas imminente, mais pour une éventualité plus ou moins éloignée, que nous prévoyons, dont nous sommes vivement préoccupés. Nous réfléchissons sur le parti à prendre et, d'ordinaire, deux voix s'élèvent en nous : celle de la raison, de la réflexion, et celle de l'instinct, du naturel. Tant que nous restons passifs, la raison semble devoir l'emporter, quoique nous devinions déjà quelle résistance lui opposera l'instinct. Jusque-là, froidement, consciencieusement, nous pesons le pour et le contre, et nous faisons les projets les plus sensés, nous prenons les résolutions les plus sages. Or, que se produit-il, le plus souvent, lorsqu'arrive le moment décisif ? C'est que projets sensés et sages résolutions s'effondrent comme par enchantement, sous la poussée irrésistible du naturel dont le parti, pris depuis longtemps, nous était connu, puisque nous l'avions combattu désespérément et si inutilement !

Mais

> Le naturel toujours sort et doit se montrer,
> Vainement on l'arrête, on le force à rentrer.
> Il rompt tout, perce tout et trouve enfin passage.
>
> (Boileau.)

A des degrés divers d'intensité et de précision, il se manifeste dans nos actes, s'imprime dans tous, ainsi qu'un même cachet en mille empreintes. C'est bien ce fonds constitutif et vraiment essentiel du caractère que Kant et, avec lui, Schopenhauer appelaient « caractère intelligible », par opposition au « caractère empirique », superficiel et adventice.

Digitized by Google

III.

C'est dans le naturel que se trouvent virtuellement enveloppées toutes les « possibilités » de l'activité d'un individu, c'est-à-dire le germe de ses facultés et de ses tendances, de ses aptitudes et de ses talents, même de ses vertus et de ses vices.

Chacune des qualités morales que nous possédons se trouve en quelque mesure en nous par innéité. « Ainsi, disait Aristote, nous sommes disposés à devenir équitables et justes et sages, et à développer d'autres vertus dès le moment de notre naissance (1). »

Il ne dépend pas tout à fait de nous d'être bons ou méchants. Οὔκ ἐφ' ἡμῖν γενέσθαι τό σπουδαίους εἶναι ἢ φαύλους, disait Socrate : il n'est pas en notre pouvoir d'être vertueux ou méprisables (2).

Ce fonds primitif, inné, de tendances naturelles reste à peu près invariable. Sous les variations des années, des circonstances, des connaissances, des opinions, des habitudes morales, l'homme reste, suivant la comparaison de Schopenhauer, comme l'écrevisse sous son écaille. Ce n'est que la direction plus ou moins réfléchie et volontaire imprimée à ses tendances qui change, leur nature « en soi » ne se modifie guère.

Si le naturel semble parfois dominé, dompté, vaincu, il suffit souvent d'une circonstance fortuite, d'un fait futile pour qu'il relève la tête, plus énergique que jamais, avec

(1) Aristote. *Éthique à Nicomaque*, VI. 11.

(2) D'après Aristote. *Grande Morale*, t. I, p. 9.

Digitized by Google

toutes ses qualités et tous ses défauts. Tel homme, par exemple, qui avait eu longtemps assez de puissance sur lui-même pour se faire regarder comme un timide et un sensible, révélera inopinément sa vraie nature violente et cruelle.

> Nam et luctata canis, nodum abripit : attamen illi
> Quum fugit a collo trahitur pars longa catenae (1).

Le caractère acquis, le moi adventice et conventionnel n'est qu'une enveloppe plus ou moins dense, plus ou moins opaque, plus ou moins résistante qui recouvre le naturel, le masque, le dissimule parfois entièrement, mais ne le fait pas changer en son essence et n'enlève rien de sa vitalité.

> « Du bist, am Ende... was du bist.
> Setz' dir Perrucken auf von millionen Locken,
> Setz' deinen Fuss auf ellenhohe Socken,
> Du bleibst doch immer was du bist (2). »

IV.

Pas plus que le caractère total dont ces pages ont pour but de dénombrer les éléments et facteurs constitutifs, le naturel ne doit être considéré comme une entité indécomposable. Dire qu'il est inné, ce n'est pas se dérober à l'explication de sa

(1) Perse. Sat. V, v. 159.

(2) Le *Faust* de Goethe. Première partie, *Un cabinet d'études* :

Méphistophélès. — Tu es, en fin de compte... ce que tu es. — Mets-toi sur la tête une perruque à un million de marteaux, — Chausse un cothurne haut d'une aune, — Tu n'en demeures pas moins ce que tu es. (Trad. H. Blaze de Bury, p. 202.)

Digitized by Google

genèse. Car l'innéité, à la bien entendre, n'est pas uniquement le fait simple, mystérieux, inexpliqué d'une création spéciale déterminant, à chaque naissance, l'originalité propre du nouvel individu. C'est, en réalité, le résultat d'une élaboration antérieure d'éléments discernables, le produit de facteurs que l'on peut déterminer, dont le premier reste, incontestablement, l'acte de création spéciale, dont les autres sont l'hérédité psychologique — normale et morbide — ainsi que les influences que l'être peut subir antérieurement à sa naissance et à ce moment même.

On a déjà essayé précédemment de montrer quelle paraît être, en cette œuvre collective de la constitution d'une individualité, la part de l'hérédité et celle des causes actuelles. Tout ce qui a été dit alors, concernant le caractère inné dans son ensemble, se peut appliquer au naturel. Il serait oiseux d'y revenir; on ne pourrait que se répéter. Il suffira de faire remarquer que c'est dans le naturel — élément purement psychologique du caractère inné — plus encore que dans le tempérament, qu'apparaît prépondérant le rôle du facteur personnel au détriment des déterminants héréditaires. Assurément, il n'est pas question de contester l'hérédité psychologique : ce serait contester l'évidence même. Trop d'exemples frappants de la transmission de dispositions et de traits de caractère ont été recueillis de toutes parts pour qu'il soit possible de conserver le moindre doute. Mais il faut se garder aussi de présenter l'hérédité pour l'unique source du caractère inné, du naturel. Il importe de ne point perdre de vue l'action du « principe d'individuation » qui détermine l'originalité de l'être nouveau venu et sera, par la suite, le régulateur de toutes les forces héréditaires. Car il est impossible de méconnaître qu'il existe en chaque individu un fonds de

Digitized by Google

caractère produit, en quelque sorte, par « génération spontanée ».

Ces réserves faites, on peut essayer de déterminer la nature des legs divers dont hérite psychologiquement un individu. Il y a lieu tout d'abord de distinguer deux ordres d'hérédités : les hérédités communes, anonymes, et les hérédités particulières, familiales.

Pour expliquer complètement le caractère, il faut aller bien au delà des individus. Il existe, en effet, certains éléments fondamentaux qui forment comme le canevas sur lequel se brodent les variétés individuelles. Ce sont, sans même parler de la nature spécifique, les hérédités du caractère de la race, du peuple et du sexe.

V.

« L'hérédité du caractère, dit M. Vanderkindere, entraîne des conséquences très importantes ; s'il y a entre les parents et les enfants une communauté morale plus ou moins décidée, si cette grande inconnue qu'on appelle l'esprit et que nous ne pouvons nous empêcher de considérer autrement que comme la matrice de nos idées, crée entre les divers membres de la famille une unité nouvelle, certes on sera autorisé à remonter de la famille à la tribu, de la tribu à la race et on concevra comment cette dernière deviendra pour le psychologue une sorte d'être multiple qui embrasse dans son sein toute la variété des individus aux innombrables nuances, mais qui les fond en son harmonie supérieure [1]. »

De fait, que l'on soit partisan du « polygénisme » ou du

[1] L. Vanderkindere. *De la Race, etc.*, p. 61.

Digitized by Google

« monogénisme » des races humaines, que l'on croie à l'égalité ou bien à l'inégalité de leurs capacités intellectuelles, on ne peut méconnaître que des différences psychologiques les distinguent les unes des autres tout aussi profondément que les différences anatomiques. Il existe un certain nombre de caractères psychiques et moraux propres à chacune des branches de l'humaine famille qui forment ce que l'on appelle « l'âme de la race » (1). Et cette constitution mentale apparaît aussi stable que la constitution anatomique. Il est manifeste que toutes les races ne participent pas aux mêmes aptitudes de l'esprit et n'arrivent pas au même degré de développement intellectuel. Chez les races dites primitives et inférieures, on constate une incapacité plus ou moins grande de raisonner, une dose d'attention et de réflexion minime, un esprit d'imitation très développé, une grande imprévoyance, une extrême mobilité. La race blanche, par exemple, est incontestablement plus « intellectuelle » que les races colorées, chez lesquelles on ne peut rencontrer aucun homme ayant fait des découvertes scientifiques. Au sein même de la race blanche, on remarque une très grande variété d'aptitudes. Il est de ces peuples indo-européens chez lesquels il semble impossible d'éveiller la moindre curiosité scientifique, le goût du travail et de la méthode.

(1) Cf. pour ce qui concerne la race et le peuple :

Les travaux de Lazarus et de Steinthal. *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*, 1er Bd.

L. Vanderkindere. *Op. cit.*

Th. Ribot. *L'Hérédité psychologique*, 1re partie, ch. VII.

Dr G. Le Bon. *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, liv. I, ch. I, II, III.

Maudsley. *Physiologie de l'Esprit*, pp. 342-345.

Digitized by Google

Cette « âme de la race » semble très variable chez les différents individus parce qu'elle se trouve altérée par les traits personnels ; mais l'observation prouve que la majorité des individus, d'une même race possèdent toujours un certain nombre de caractères psychologiques communs.

VI.

Moins général, moins étendu, partant plus accentué et plus visible que l'âme de la race, est le « caractère national ». Derrière les institutions, les arts, les croyances, les bouleversements politiques de chaque peuple, se trouve quelque chose de fixe qui est la base de son unité et de son identité, qui se manifeste dans toute son histoire et à toutes les époques. Cet ensemble de sentiments, de croyances, d'idées stables qui se retrouvent chez tous les individus d'un même pays, forme ce que l'on appelle le « caractère national ». C'est lui qui permet de définir un peuple. Car si mille Français, mille Anglais, mille Chinois pris au hasard diffèrent notablement entre eux, ils possèdent cependant des caractères communs qui permettent de construire le type idéal du Français, de l'Anglais, du Chinois.

Le degré de civilisation auquel est arrivé le peuple dont fait partie l'individu, est un élément qui ne peut être non plus négligé dans la détermination du caractère. Ce n'est pas sans apparence de raison qu'un psychologue a pu dire que dès la conception, l'embryon est influencé par la société qui l'a produit, car les aptitudes psychiques dont il contient le germe ne sont pas les mêmes d'un milieu à un autre. L'être naissant dans une nation civilisée et à une époque de haute civilisation, antérieurement à toutes les influences que cette civilisation pourra exercer sur lui plus tard, possède déjà des

Digitized by Google

aptitudes générales qui le rendent susceptible de pensées, de sentiments qu'il serait impossible d'éveiller dans l'âme d'un sauvage; et si, toutes choses égales d'ailleurs, les deux individus se trouvaient placés dans des conditions externes identiques depuis leur entrée dans le monde, ils manifesteraient, sans aucun doute, de grandes différences. « De même qu'un seul mot renferme et résume une longue évolution de culture intellectuelle, de même un individu renferme et résume des générations entières d'êtres humains dans sa constitution mentale [1]. » L'individu est l'héritier et le dépositaire de plusieurs siècles d'acquisitions et de perfectionnements qui exercent sur lui une influence secrète toute-puissante. Et quoi qu'il fasse, il reste avant tout et toujours le représentant de sa race et de son peuple.

VII.

Le dernier des éléments d'hérédité fondamentale, anonyme qui concourent à constituer le substrat commun des caractères, c'est le *sexe*.

Les âmes n'ont pas de sexe, a-t-on dit. Il serait vraiment étonnant qu'en regard des nombreuses et essentielles différences biologiques, anatomiques et physiologiques, on ne rencontrât point de distinctions psychologiques, sinon corrélatives, au moins correspondantes.

M. Tiberghien, d'une manière toute générale, caractérise la sexualité corporelle par « la prépondérance de la vie animale sur la vie végétative ou de la vie de nutrition sur la vie

[1] Maudsley. *Op. cit.*, p. 344.

Digitized by Google

de relation [1] ». Cette caractérisation, quoiqu'un peu sommaire, reste exacte quant au fond. Les plus récents résultats des recherches biologiques sur l'évolution des sexes, plus précis et plus circonstanciés, ne font que la confirmer. Dès la cellule, l'activité des deux éléments sexuels est différente, celle de l'élément féminin étant caractérisée par la concentration, la cohésion, celle de l'élément masculin, au contraire, par la dispersion, la division [2]. Le même contraste persiste chez les animaux développés. Plus expansive est l'activité des mâles, plus passive, celle des femelles. Ces caractéristiques correspondent bien au rôle qui, dès l'aurore de leur différenciation, a été dévolu à chacun des sexes. Le sexe féminin représente la conservation de l'espèce et de sa structure typique, qu'il a été spécialement chargé de perpétuer, l'autre représentant les forces de changement, d'innovation. Ces divergences sont d'autant plus marquées qu'on s'élève davantage dans l'échelle des êtres. Et chez les individus humains les plus développés, ces contrastes biologiques se manifestent visiblement par des différences anatomiques et physiologiques. Au point de vue de la configuration physique, le corps de l'homme forme un ovale dont le plus large diamètre est aux épaules; le corps de la femme, un ovale dont le plus large diamètre se trouve aux hanches. Dans l'ensemble, les lignes courbes prédominent chez la femme, les angles chez l'homme. Les traits particuliers de l'anatomie féminine sont caractéristiques du tempérament en prédominance « de vie végétative ou de nutrition », destiné lui-même à la nutrition de l'espèce.

---

(1) G. Tiberghien. *La science de l'âme*, 1re édit., 3e partie, ch. II, § 1er.

(2) Cf. A. Sabatier. *Mémoire sur la morphologie des éléments sexuels et sur la nature de la sexualité*. Montpellier, 1886.

Digitized by Google

Tous ces caractères correspondent exactement à ceux de la sexualité spirituelle. Dans la cellule masculine, élément centrifuge, chercheur, mobile, « ne reconnaît-on pas, dit M. Sabatier, l'extériorité du sexe masculin, c'est-à-dire sa tendance générale à la vie active et voyageuse; au contraire, dans cet état d'immobilité relative, de concentration et d'intégration où reste l'élément féminin, ne reconnaît-on pas ce caractère d'intimité, d'intériorité, d'union qui distingue la mère et fait d'elle la créatrice du foyer? L'indépendance est le propre du sexe et de l'élément masculin, la solidarité appartient au sexe et à l'élément féminins. »

C'est à une conclusion identique que s'arrêtaient Krause et M. Tiberghien lorsqu'ils caractérisaient fondamentalement l'homme par la prédominance de la *spontanéité,* la femme par la prédominance de la *réceptivité.* Quelque opinion que l'on ait touchant les revendications du féminisme et quelques conséquences qu'on puisse tirer du fait, on doit reconnaître la prédominance chez la femme des facultés réceptives de sentiment, des facultés d'action, intelligence et volonté, chez l'homme. Il ne semble pas y avoir de réelle différence entre les deux sexes, au point de vue de la capacité intellectuelle, mais le développement de l'intelligence féminine se trouve trop souvent contrarié par le sentiment. S'il n'est pas de sujet qu'une femme ne puisse aborder et comprendre, il en est beaucoup auxquels on ne lui apprendra jamais à *s'intéresser* suffisamment.

Cette opposition de la réceptivité et de la spontanéité, de la sensibilité et de l'action se révèle à travers toutes les manifestations de la vie spirituelle.

Chaque faculté représente, dans son domaine propre, les mêmes contrastes suivant qu'elle s'exerce chez l'homme ou

Digitized by Google

chez la femme. Par exemple, la sensibilité peut être vive et extérieure ou bien plus intense et intérieure. La première sera celle de la femme, la seconde celle de l'homme. De même l'activité peut être ardente et explosive ou bien latente et patiente. La première sera le lot masculin, la seconde le lot féminin. Krause et, après lui, M. Tiberghien ont très minutieusement analysé ces contrastes de l'activité spirituelle des deux sexes se manifestant par l'indépendance et la continuité, la force et la douceur, le développement analytique et le développement synthétique, l'originalité et la régularité, la sagesse et la charité, la raison et la foi [1].

Toutes ces oppositions et tous ces contrastes n'impliquent d'ailleurs pas nécessairement infériorité ou supériorité d'un sexe vis-à-vis de l'autre. Les naturalistes sont aujourd'hui à peu près unanimes à reconnaître l'absolue identité de valeur biologique de chacun des éléments masculin et féminin. Quoi qu'en aient dit Darwin et Spencer, l'homme n'est pas une femme qui a achevé son évolution, ni la femme un homme dont l'évolution a été arrêtée. La nature humaine achève son évolution dans les deux sexes, mais arrive à l'harmonie sous deux formes opposées. De même, au point de vue psychologique, l'un et l'autre possèdent toute la nature humaine considérée dans l'ensemble de ses propriétés, de ses facultés, de ses forces, de ses tendances. Seulement la nature humaine se montre en chacun d'eux d'une manière particulière, sous des faces opposées et parallèles. « Les sexes ont

---

(1) G. Tiberghien. *Op. cit.*, p. 683.

(2) Krause. *Psychische Anthropologie,* I Abtheilung, 6 Lehrst.

(3) Voyez aussi, au sujet du caractère des sexes, Fouillée. *Op. cit.*, t. I, ch. III, l. III.

Digitized by Google

donc chacun leur valeur, leur perfection et leur beauté propres [1]. »

La race, le peuple, le sexe, hérédités collectives et anonymes, effectuant leur œuvre dans les profondeurs les plus intimes, les plus inconscientes de l'être, ne sont, en vérité, discernables que pour la psychologie comparative de groupes ethniques de quelque étendue. Ce sont, avec les caractères, plus généraux encore, de l'espèce, les facteurs du fonds commun des constitutions mentales sur lequel vont venir se greffer les transmissions de l'hérédité particulière, familiale.

VIII.

Quels sont les modes les plus constants suivant lesquels s'opèrent ces transmissions? Darwin a essayé de ramener à un petit nombre de lois les faits si complexes de l'hérédité. M. Ribot, qui a adopté ces lois générales, les formule de la manière suivante, en ce qui concerne l'hérédité psychologique :

1° Les parents ont une tendance à léguer à leurs enfants tous leurs caractères psychiques, généraux ou individuels, anciens ou nouvellement acquis (*loi de l'hérédité directe et immédiate*).

2° L'un des parents peut avoir une influence prépondérante sur la constitution mentale de l'enfant (*loi de prépondérance dans la transmission des caractères*).

3° Les descendants héritent souvent des qualités physiques et mentales propres à leurs *ancêtres* et leur ressemblent sans ressembler à leurs parents (*loi d'hérédité en retour ou médiate — atavisme*).

---

[1] G. Tiberghien. *Op. cit.*, p. 694.

Digitized by Google

4° Certaines dispositions physiques et mentales, d'une nature très nettement déterminée, le plus souvent morbides, se manifestent chez les descendants au même âge que chez les ascendants (*loi d'hérédité aux périodes correspondantes de la vie*) (1).

Quoique la première de ces « lois » affirme la tendance de chacun des parents à transmettre tous ses attributs, en fait cela n'arrive *jamais*, car il est impossible que le nouveau venu reproduise, à la fois, tout son père et toute sa mère. On ne constate pas cet « équilibre absolu des ressemblances du père et de la mère dans la nature physique et mentale de l'enfant » dont parlait le physiologiste P. Lucas comme de la parfaite hérédité. Il apparaît plutôt que l'un des deux parents exerce une influence prépondérante, sinon exclusive. Schopenhauer assurait que les qualités de la volonté sont transmises par le père, celles de l'intelligence par la mère. Il aimait à se citer lui-même comme exemple à l'appui de cette théorie, d'ailleurs sans valeur (2). D'autres ont soutenu que l'influence du père est prépondérante sur les filles, celle de la mère sur les fils. Michelet en trouve des preuves nombreuses dans l'histoire de France. Parlant de Louis XVI, il dit : « Le roi, c'est l'étranger. *Tout fils tient de sa mère.* Le roi est le fils de l'étrangère et en apporte le sang. La succession, presque toujours, a l'effet d'une invasion. Catherine, Marie de Médicis nous donnèrent de purs Italiens. Louis XVI fut un roi saxon et plus Allemand que l'Allemagne (3). »

(1) Th. Ribot. *L'Hérédité psychologique*, 2me partie, ch. II.

(2) Schopenhauer. *Welt als Wille*, ch: 45.

(3) Michelet. *Histoire de France*, t. XVII.

Digitized by Google

Toutes les fois qu'un attribut physique ou moral passe des ancêtres à leur postérité plus ou moins reculée, sans se manifester chez un certain nombre de descendants intermédiaires, il y a *atavisme*. Et cette hérédité en retour ne se rencontre pas seulement dans la ligne directe, elle se produit fréquemment sous la forme indirecte et collatérale, entre oncles et neveux, nièces et tantes, cousins et cousines, et même, à en croire M. Ribot, entre arrière-neveux et arrière-cousins; ces rapports, ces ressemblances d'inclinations, de passions, de caractères entre membres aussi éloignés d'une même famille dérivent, sans doute, de quelque ancêtre commun.

Enfin, il arrive que certaine disposition, qui ne se révèle chez un individu qu'à l'âge adulte, n'apparaît également qu'au même âge, mais sous la même forme, chez quelqu'un des descendants. C'est cette forme de l'hérédité que Darwin appelle « hérédité aux périodes correspondantes de la vie ».

On trouvera chez les divers auteurs qui se sont occupés d'hérédité psychologique, et particulièrement dans l'ouvrage si attachant de M. Ribot, une riche moisson de faits et d'exemples illustrant ces diverses lois. Assurément, il faut se tenir en garde, incessamment, contre les exagérations auxquelles sont entraînés la plupart de ces psychologues par leur désir de tout ramener à l'hérédité, par leur tendance à présenter celle-ci comme la seule et suprême explication. En réalité, beaucoup de particularités que les fanatiques de l'hérédité attribuent à quelque transmission plus ou moins directe, quand elles ne sont pas simplement originales, innovées par l'individu lui-même, trouvent leur explication dans l'imitation soit instinctive, soit volontaire, ou encore dans l'éducation. Néanmoins, sans se faire l'esclave de la science positive, surtout lorsqu'elle en est encore, comme ici, aux

Digitized by Google

hypothèses, il faut lui faire sa part légitimement très large et ne pas obstinément fermer les yeux sur ses théories.

D'ailleurs, en dehors des caractères de race, de peuple et de sexe, ce que nous apportons en naissant, ce ne sont point des hérédités développées et positives, mais de simples propensions, des aptitudes. Il est vrai que ces aptitudes sont d'autant plus marquées et d'autant plus intenses qu'elles proviennent d'adaptations plus anciennes, mieux organisées chez les ascendants. Mais elles ne peuvent se développer en nous que pour autant qu'elles trouvent dans le fonds strictement personnel de notre nature un terrain propice et dans les circonstances de notre vie les conditions nécessaires à leur adaptation et à leur organisation nouvelle. En vertu de cette variabilité, de cette plasticité, qui sont des qualités inhérentes à tout ce qui touche aux êtres vivants, ces hérédités peuvent être diversement appliquées et modifiées.

Il en résulte que les conditions de la vie individuelle dominent et régissent l'hérédité. C'est ce qui explique comment on peut voir se développer beaucoup d'aptitudes peu marquées chez les ascendants, tandis que l'on verra une aptitude plus marquée chez les ancêtres rester à l'état latent dans une ou plusieurs générations pour reparaître plus tard si l'occasion la favorise (atavisme), ou bien disparaître complètement dans le cas contraire.

Ces changements d'équilibre ou de nature des aptitudes héritées sont dus tout d'abord à ce principe, quelque peu mystérieux, d'individuation qui dote l'être naissant de particularités, d'aptitudes nouvelles, qui pétrit et modèle « à son image » toutes les données étrangères et, en dépit de toutes les ressemblances héréditaires, rend le nouveau venu complètement différent de tous ses ascendants. Ainsi se forme

Digitized by Google

le « naturel » vraiment propre et original de chaque individu.

Au-dessus de cette couche profonde du caractère inné dont la composition vient d'être longuement analysée, vont se former maintenant, par l'action des influences extérieures, les strates plus ou moins consistantes du caractère adventice ou *acquis*.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

LES FACTEURS DU CARACTÈRE ACQUIS.

CHAPITRE PREMIER.

LE MILIEU ORGANIQUE ET PHYSIQUE.

Avant la naissance. — Les avantages physiques. — Vicissitudes des âges. — Le régime. — Les maladies. — L'hypnotisme. — Le climat. – Campagnes et villes. — Conditions économiques. — Les saisons.

Loin de représenter le caractère total et définitif, comme d'aucuns l'ont cru, le fonds inné n'est que le point de départ d'une évolution par laquelle se constitue un caractère nouveau, en continuelle voie de formation. Cette évolution incessante dure aussi longtemps que la vie de l'individu et en subit toutes les vicissitudes organiques, sociales et morales.

Des multiples influences qui agissent sur l'esprit d'un homme et peuvent en modifier profondément la manière d'être, celles du milieu social et celles de la volonté personnelle de l'individu sont, assurément, de beaucoup les plus intenses, les plus efficaces et les plus importantes. Toutefois, on ne peut négliger les modifications d'origine organique qui, bien qu'indirectes, pénètrent néanmoins jusqu'au fond de la conscience et réussissent soit à favoriser, soit à contrarier les dispositions natives de l'âme.

Digitized by Google

I.

En effet, par l'intermédiaire du tempérament, l'esprit subit dès la naissance le contre-coup plus ou moins rude de tous les changements spontanés et provoqués de sa constitution corporelle et de toutes les variations du milieu physique.

Dès la naissance seulement ou antérieurement déjà ?

Peut-on admettre que des rudiments d'activité psychique se manifestent dans la période fœtale et que les vicissitudes de la gestation influent sur la constitution de l'esprit infantile ?

C'est là une question bien obscure et condamnée par sa nature même à le rester longtemps encore.

Les physiologistes sont hésitants. D'aucuns pensent, avec Virchow, que le fœtus est un être purement spinal, chez qui l'activité fonctionnelle des centres encéphaliques — condition nécessaire de toute activité spirituelle — n'est pas encore éveillée. D'autres, Cabanis, Bichat, les Drs Luys et Kusmaul, croient, au contraire, que l'enfant peut, avant sa naissance, concevoir certaines expériences et acquérir certaines aptitudes, que déjà à cette époque la mentalité s'éveille.

Quand on se rappelle l'importance des modifications que provoquent dans la constitution physique du fœtus les moindres événements de la gestation, il y a lieu de se demander si ces impressions, quoique élaborées par des organes encore imparfaits, ne peuvent exercer sur ses dispositions mentales une influence correspondante. Il ne paraît nullement invraisemblable de supposer que les émotions dominantes de la mère, ses sentiments vifs de toute sorte, au même titre que toute disposition générale et profonde intéressant son système nerveux, retentissent indirectement, de

Digitized by Google

quelque manière, sur le caractère du nouvel être. Déjà le P. Malebranche, peu suspect de tendances matérialistes, se préoccupait « *de la communication qui est entre le cerveau de la mère et celui de son enfant* (1) ». De nos jours, en dehors des physiologistes déjà cités, maints psychologues ont reconnu que la répercussion sur l'embryon de toutes les excitations auxquelles la mère est soumise, mérite d'être prise en très sérieuse considération par les parents, qui ont ainsi vis-à-vis de lui charge d'âme même avant la naissance (2).

C'est là une première page, encore blanche, du livre de la psychologie humaine qu'il ne faut peut-être pas désespérer de voir écrire un jour. Certes, il en reste bien d'autres et d'intérêt plus immédiat. Mais il suffit que la doctrine ne soit pas absurde, qu'elle puisse tôt ou tard être partiellement confirmée pour que, dès à présent, elle ait droit à quelque attention.

II.

Au nombre des conditions organiques qui se répercutent dans la constitution mentale, on peut compter les dons et avantages corporels, tels que la santé, la vigueur, la beauté. On a déjà eu occasion de signaler les heureux effets d'une vitalité intense et florissante sur les activités intellectuelle et morale. De même, pourrait-on dire, la beauté physique, intimement subordonnée d'ailleurs à l'état de santé, se

(1) Malebranche. *Recherche de la Vérité*, liv. II, ch. VII.

(2) Cf. Bernard Perez. *Les trois premières années de l'enfant*, 1re partie, ch. Ier. — Marion. *La solidarité morale*, 1re partie, ch. II, pp. 91-199. — Ch. Féré. *Revue philosophique*, mars 1886.

Digitized by Google

reflète dans le caractère. Certes, la beauté du corps ne prédispose pas nécessairement à la beauté du caractère, surtout pas à cette primordiale qualité morale qui est « l'oubli de soi » ; elle peut être une cause d'orgueil et d'égoïsme. Mais, plus régulièrement, la laideur et la difformité donnent au caractère une allure particulière et peu agréable. Les parias de la nature veulent le plus souvent combattre par une sorte d'irritabilité orgueilleuse le ridicule auquel ils se sentent exposés. La peur du ridicule constamment les préoccupe, les exaspère, leur fait prendre en aversion l'humanité entière. Par manière de représailles, ils cherchent avidement et signalent chez autrui, avec une joie de revanche, les moindres défauts physiques, les moindres faiblesses morales. La société leur est un tourment, parce qu'elle met en évidence leur infériorité. D'où leur misanthropie, leur ironique et sarcastique médisance.

III.

Les premières vicissitudes, toutes normales, de la vie organique dont on remarque les effets sur l'esprit, sont celles de l'âge. L'enfance, la jeunesse, l'adolescence, l'âge mûr et la vieillesse s'accompagnent, dans une même personne, d'un caractère différent.

La vie tout instinctive et végétative des premiers temps oriente l'activité mentale dans une direction unique, celle des satisfactions organiques. Mais, parallèlement au développement corporel, s'effectue le développement psychique, peu à peu s'éveillent la réflexion et la conscience. Cependant, une mémoire encore vacillante et incohérente fait que l'enfant vit, non seulement au jour le jour, mais pour l'instant présent, heureux ou malheureux des seules impressions éprou-

Digitized by Google

vées et au seul moment où il les éprouve. Ses actions ne sont que des réponses aux impressions externes; ses idées et ses émotions, celles qu'éveillent en lui ces impressions, jusqu'à ce que se manifestent les instincts de la curiosité et de l'imitation. Pendant toute la durée de l'enfance, la vie est toute de sensibilité physique. D'où l'impressionnabilité, la turbulence, l'insouciance.

A l'époque de la puberté, une révolution s'opère. Tout d'abord les caractères des deux sexes, jusqu'alors à peu près semblables, se distinguent nettement. Plus de douceur, de timidité, de délicatesse et de sensibilité échoit aux filles; les garçons deviennent plus actifs, plus impétueux, plus audacieux. Chez les uns et chez les autres, les idées s'élargissent, les sentiments s'élèvent, la sensibilité s'affine. L'afflux de vitalité physique communique l'énergie aux facultés de l'intelligence, l'enthousiasme aux qualités du cœur.

L'homme fait, dont le développement physique est définitivement accompli, est plus posé, plus réfléchi, plus raisonnable. Il a ou peut avoir toutes les formes du caractère, mais le sentiment intime de sa force lui donne particulièrement résolution, sang-froid et courage.

Chez le vieillard, dont toutes les fonctions organiques se ralentissent et s'affaiblissent, les qualités comme les défauts dégénèrent. La bonté devient de la faiblesse, la persévérance de l'entêtement.

Ainsi à chaque étape du développement physique correspond quelque particularité de caractère indépendante du degré de culture de l'esprit et des milieux où vit l'individu.

Digitized by Google

IV.

Les relations étroites qui existent entre la nature du caractère et l'état de l'organisme s'aperçoivent dans la variété des effets produits par des modes différents de nutrition et de régime. L'homme étant omnivore, s'accommode des régimes les plus opposés; les végétariens se portent, apparemment, aussi bien que les autres, mais on constate des différences dans le caractère. Les anachorètes, qui ne vivaient que de racines et ne buvaient que de l'eau, passaient pour des hommes parfaits. Cela dépend du point de vue où l'on se place. Il se peut que pareil régime, rendant plus légères et plus faciles les fonctions organiques, dégage et, en quelque sorte, clarifie les facultés de l'intelligence, de la méditation, mais c'est assurément au détriment des facultés actives. « Un régime à base exclusive de verdure, dit un physiologiste italien, rend l'individu de constitution débile et lente, par contre-coup, de caractère indolent et indifférent, incapable d'initiative ou d'énergiques résolutions [1]. » Au contraire, une nutrition à base de viande rend fort, résistant, alerte, parfois aussi violent et passionné. Tout le monde sait qu'un repas généreux rend plus facile le courage, malaisée la continence. A la campagne, dans les petites villes, à bord, où la vie intellectuelle a peu de ressources, on y supplée par la satisfaction de l'estomac. Bien manger est pour beaucoup un plaisir qui prime tout autre. Mais les effets de ce régime sur le caractère sont déplorables. Ces gens-là sont obstinés et inquiets, vantards et susceptibles, emportés et vaniteux!

---

[1] La Scola. *Osservazioni sulla origine organica del carattere.*

Digitized by Google

« Par l'effet des aliments, disait déjà Galien, les uns peuvent devenir plus modérés, les autres plus incontinents, les autres plus modestes, les autres plus audacieux, les autres plus timides ou plus bienveillants ou plus gais [1]! »

V.

Plus profondes encore sont les modifications du caractère produites par les maladies. Comme tous les cas morbides ne font que grossir et exagérer les faits ordinaires et normaux, on peut juger par ces modifications de l'influence continue et permanente qu'exerce sur l'esprit l'activité fonctionnelle des organes.

Si, en général, la maladie rend triste, colérique, susceptible, soupçonneux, méfiant, injuste, craintif, certaines affections frappent le moral d'une façon toute particulière. On sait que les maladies d'estomac poussent à l'hypocondrie, au misanthropisme, parfois provoquent des amnésies très intenses. Les affections hépatiques rendent irritable, colérique. Les douleurs névralgiques surexcitent jusqu'à la fureur. Il serait oiseux de multiplier les exemples.

Qu'il soit permis cependant de signaler encore, parmi les maladies nerveuses, dont plusieurs, telles que l'épilepsie, l'hystérie et l'hypocondrie, peuvent conduire jusqu'à l'aliénation mentale, cet état morbide général, assez vague, auquel on a donné le nom de « nervosisme » ou « névrose ». Il sévit de nos jours trop communément pour que chacun ne mette immédiatement des noms sous le portrait que voici :

---

[1] Galien. *Quod animi mores temperamenta sequantur.*

Digitized by Google

« L'agacement et une extrême irritabilité traduits par le changement d'humeur, et une disposition morale nouvelle s'observent chez tous les malades. Ces phénomènes d'une mobilité excessive disparaissent un moment sous l'influence d'une diversion imprévue pour revenir et disparaître encore. Les uns sont mécontents de ce qui les environne, ils se plaignent de tout et de tous, s'attristent, voient l'avenir en noir. Les autres, plus violents, s'emportent au moindre prétexte; le bruit, la contradiction ou la contrariété déterminent chez eux de véritables accès de colère. On ne sait comment les satisfaire et tout leur devient occasion de manifester l'irritabilité de leur caractère, et ceux qui ne peuvent se maîtriser quelque peu, deviennent les gens les plus désagréables qu'il soit possible de rencontrer. Cette fâcheuse disposition de l'esprit se manifeste également par une grande sensibilité morale, un grand besoin d'affection et une exaltation particulière du langage [1]. »

VI.

Les phénomènes de l'hypnotisme et de la suggestion fournissent une preuve nouvelle de la dépendance relative où se trouve le caractère vis-à-vis de l'organisme : ce sont spécialement les personnes nerveuses, d'une organisation débile et maladive, incapables de la moindre lutte, de la moindre résistance physique, qui sont les plus aisément hypnotisables et les plus accessibles à la suggestion. Et ce n'est qu'après avoir profondément modifié l'état physique par le somnambulisme ou hypnose, que « l'opérateur »

[1] Bouchut. *De l'état nerveux ou nervosisme*, ch. IV, sect 2.

Digitized by Google

peut inculquer ses suggestions. Dans cette « condition seconde », le caractère de sujet peut être changé du tout au tout. L'hypnotisé était violent, il devient calme; il était méchant, il devient doux ; il précise avec une conviction et un réalisme surprenants les personnages les plus divers. Et, outre les suggestions, les changements d'état qui se réalisent *pendant* le sommeil, il en est qui subsistent au réveil ou peuvent ne se réaliser que longtemps après.

Il est donc indéniable que l'on peut, par la suggestion névropathique, modifier, transformer les tempéraments et les caractères. Mais ces modifications sont-elles durables? Peut-on regarder l'hypnotisme comme un moyen efficace de redressement, de perfectionnement moral ? Sur ce sujet difficile et délicat, l'accord est loin d'être fait, en dépit d'expériences favorables. Le Dr Bérillon assure avoir guéri plusieurs petits garçons et petites filles de tendances au vol et au mensonge et même d'habitudes plus fâcheuses encore. Le Dr Liébault a fait plus : il a rendu travailleur un paresseux avéré. Des résultats non moins heureux ont été obtenus par le Dr Voisin (1). Si bien que, malgré les doutes et les controverses, on ne doit pas désespérer tout à fait de voir un jour l'hypnotisme devenir, suivant l'expression du savant français, M. Félix Hement, un véritable instrument « d'orthopédie morale ».

(1) Cf. *Revue de l'hypnotisme,* juillet et août 1886. — Cf. encore : Azam. *Hypnotisme et double conscience,* Ire partie. — Bourrut et Burot. *La suggestion mentale,* Ire partie. — Félix Thomas. *La suggestion, son rôle dans l'éducation,* Ire partie, ch. V. — Guyau. *Éducation et hérédité,* Ire partie. ch. I, § III.

Digitized by Google

VII.

Après les variations du caractère dérivant des variations spontanées ou provoquées de l'organisme, il reste à envisager l'action que, par l'intermédiaire de ce dernier, exerce le milieu physique. « On se risque beaucoup, dit Taine, quand on essaie de se figurer comment le sol et le climat peuvent façonner l'homme. Ils le façonnent pourtant et les différences des peuples européens, tous sortis d'une même source, le prouvent assez. L'air et les aliments font le corps à la longue; le climat, son degré et ses contrastes produisent les sensations habituelles et, à la fin, la sensibilité définitive. .... Toutes ces émotions sourdes s'assemblent pour faire ce ton habituel de l'âme que nous appelons le caractère [1]. » Assurément, c'est plutôt sur les caractères des races et des nations que le climat exerce son influence, mais comme races et nations ne sont que des agrégats d'individus, ou peut dire que cette influence agit sur chaque homme.

Les remarques que l'on peut faire restent d'ailleurs toutes générales, car il est évident que sous tous les climats on rencontre tous les caractères. En outre, cette influence du climat est bien difficile à analyser. Est-ce le froid ou le chaud qui agissent directement; ou le climat n'est-il que l'origine de mœurs, d'habitudes qui influent sur les caractères?

Le climat excessif des régions polaires impose à leurs habitants des nécessités qui influent sur le caractère. « Mais dans l'état actuel de la science, dit le Dr Azam, il est impossible d'affirmer que cette influence est due à l'action

---

[1] Taine. *La Fontaine et ses Fables*, Ch. Ier : *L'esprit gaulois*, pp. 8-9.

Digitized by Google

directe du froid sur le cerveau[1]. » L'influence du climat est donc plutôt générale et secondaire. La première de ces nécessités est la lutte sans merci contre les éléments. De là découlent la violence, la brutalité, la ruse, l'audace, le sang-froid, etc., sans compter les modifications du caractère qui naissent des habitudes d'intempérance si ordinaires aux habitants de ces terres glaciales. Il est inutile d'insister longuement sur les contrastes entre l'homme du Nord et le méridional : le premier, froid, sérieux, calme, correct ; le second, ardent, bruyant, violent, vindicatif. Dans les climats très chauds, tous les défauts du méridional se retrouvent, exagérés, avec, en plus, une nonchalance, une paresse morale incroyables. Cette action des divers climats devient très visible chez les individus « transplantés », lorsqu'ils résistent au changement. Un individu transplanté d'un climat tempéré dans un climat très froid, verra, par adaptations progressives, son organisme se fortifier, devenir semblable à celui des indigènes, et sa mentalité, par contre-coup, se transformer : il acquerra une énergie plus grande, plus de goût pour l'activité intellectuelle et plus de modération dans les sentiments et la sensibilité générale. Au contraire, le même individu transplanté dans un climat brûlant, s'affaiblira physiquement et, corrélativement, contractera toutes les infirmités intellectuelles ou morales propres aux habitants des contrées torrides.

VIII.

Une autre preuve de l'action du milieu physique sur le caractère se trouve dans les différences de caractères entre

[1] Dr Azam. *Le caractère dans la santé et dans la maladie*, p. 305.

Digitized by Google

les habitants des campagnes et ceux des villes, des grandes ou des petites agglomérations.

« Imaginez le paysan qui vit toute la journée en plein air, qui n'est point, comme nous, séparé de la nature par l'artifice des inventions protectrices et par la préoccupation des idées ou des visites. Le ciel et le paysage lui tiennent lieu de conversation; il n'a point d'autres poèmes; ce ne sont point les lectures qui remplissent son esprit, mais les formes, les couleurs qui l'entourent [1]. »

Il est des différences plus matérielles. L'air vicié des grands centres, des grandes agglomérations engendre toutes les maladies de l'organisme, déprime ou surexcite exagérément les facultés de l'esprit. L'activité fiévreuse, intellectuelle, industrielle et commerciale, y développe toutes les affections mentales, à commencer par ce nervosisme précédemment décrit. Si la vie des champs et des petites villes a ses vices également, elle est cependant, en moyenne, plus équilibrée et plus saine.

IX.

La rareté ou l'abondance des produits du sol et leur nature sont encore des éléments influents du milieu physique. Il est manifeste que la paresse n'est guère le vice dominant sur un sol ingrat et sous un ciel rude. En revanche, les vertus fortes qui demandent une grande et continuelle tension, sont rares dans les régions où la vie est trop facile, où la terre donne ses fruits à profusion et sans culture. De la faune et

(1) Taine. *La Fontaine*, l. c.

Digitized by Google

de la flore d'un pays dépendent le genre de vie, les occupations ordinaires, l'alimentation, toutes choses d'une grande et incontestable influence sur les mœurs. Car les conditions économiques qui en résultent ne laissent pas non plus d'exercer une certaine action, qu'elles viennent favoriser ou contrarier nos dispositions naturelles. Platon disait : « Voilà deux choses auxquelles nos magistrats prendront bien garde de donner entrée dans nos villes : l'opulence et la pauvreté ; l'opulence, parce qu'elle engendre la mollesse et la fainéantise ; la pauvreté, parce qu'elle produit la paresse et l'envie [1]. »

X.

Les caractères se modifient-ils suivant les températures?

De fait, il arrive souvent que tel acte grave, gros de conséquences, soit déterminé par la température. Il ressort des statistiques criminelles que les délits et les crimes sont plus fréquents en été qu'en hiver, et il est certain que la plupart des révolutions ont éclaté en temps chaud, sauf cependant celle de Février ; encore faisait-il à ce moment un temps magnifique et nullement froid.

En agissant d'abord sur l'organisme, toutes ces influences de milieu physique modifient les aptitudes innées et parfois en créent d'autres. Car, tandis que l'action prolongée d'un même milieu tend à fixer les dispositions existantes, celle d'un milieu autre tend à en faire naître de nouvelles.

---

[1] *République*, liv. II.

Digitized by Google

A n'en pas douter, l'influence du milieu physique est un élément de la constitution mentale de l'individu, mais il faut se garder d'en exagérer l'importance et de dire, avec Taine, que « c'est là tout l'homme, en sorte que du ciel et du sol dépend tout l'individu [1] ». Sans compter le fonds d'individualité primitive et indépendante, l'individu dépend encore d'autres conditions externes infiniment importantes : celles de milieu social.

---

[1] TAINE. *La Fontaine*, p. 8.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LE MILIEU SOCIAL.

Potentialités héréditaires. — Curiosité et crédulité de l'enfant. — L'imitation chez l'enfant. — L'imitation chez l'homme. — L'éducation. — Les suggestions sociales.

Par la voie des hérédités générales de la race et du peuple, les influences sociales pénètrent, dès la conception, dans la constitution spirituelle de l'être nouveau, y déposent certaines *potentialités* mentales appropriées aux milieux dans lesquels l'individu va se trouver jeté et qui lui permettront de s'adapter le plus aisément. On peut dire que tout individu, en naissant, apporte la culture de son époque et de son milieu. « Même l'idiot, assure Maudsley, dans son naufrage intellectuel, en montre des épaves et, pour élever le sauvage au niveau de l'Européen, il faudrait entreprendre tout un travail d'*humanisation* et le poursuivre pendant une longue suite de générations [1]. »

Quoi qu'il en soit de cette théorie qui se rattache intimement à l'hypothèse de l'évolution, il reste que, dès sa première heure, dès le berceau, l'enfant s'imprègne profondément des idées, des habitudes, des mœurs du milieu familial et social où il naît, qui auront pour effet de modifier ses tendances natives, exaltant les unes, déprimant les autres.

---

[1] Maudsley. *Physiologie de l'Esprit*, p. 342.

Digitized by Google

C'est à l'imitation, inconsciente d'abord, volontaire ensuite, que l'enfant doit ses premières acquisitions intellectuelles et morales. Mais l'*imitation* elle-même n'est, en quelque sorte, que le succédané de deux autres instincts connexes qui la préparent et la provoquent : la *curiosité* et la *crédulité*.

I.

La curiosité, tendance intellectuelle tout égoïste et sensuelle au début, est graduellement relevée par une sorte de désintéressement scientifique, car, à mesure que la conscience s'éveille, l'instinct se transforme en désir de savoir. « A trois mois, dit M. Perez, le minutieux psychologue de l'enfance, le bébé saisit et agite les objets à sa portée, il en fait autant pour ses mains, pour ses pieds, pour les doigts des autres, il les étudie au point de vue du plaisir immédiat, il s'en étonne, il s'en amuse [1]. » Bientôt c'est une étude continuelle de tous les objets placés à sa portée. Vers l'âge d'un an, la faculté de marcher a élargi progressivement la sphère de ses investigations personnelles et la faculté de parler a fourni à ses indiscrétions et à ses volontés un moyen de se diversifier à l'infini et de s'imposer, de gré ou de force. Cent fois en une heure, pour peu qu'on s'y prête, sa petite voix exprime un doute et pose une question. Un peu plus tard, c'est l'époque des indiscrétions plus nombreuses et plus précises : l'enfant est partout à la fois, voyant et écoutant, sans qu'il y paraisse, tout ce qui se dit sur toutes choses, multipliant les questions souvent embarrassantes, et de tout

[1] Bernard Perez. *L'éducation morale dès le berceau. — Les trois premières années de l'enfant. — L'enfant de trois à sept ans.*

Voyez encore Preyer. *L'âme de l'enfant.*

Digitized by Google

cela, sa mémoire retient les détails les plus caractéristiques. Cette faim de savoir, de s'initier, est une force intellectuelle et affective aussi impérieuse, dans le domaine moral, que, dans le domaine organique, l'appétit de nutrition. Comme ce dernier aussi, il a besoin d'être surveillé et réglé : développé à l'excès, il devient dangereux pour la moralité; mal dirigé, il fait pénétrer une foule d'idées fausses et nuisibles dans l'esprit de l'enfant ignorant et, bien plus, essentiellement confiant et *crédule*.

Il faut cependant s'entendre sur le sens du mot *crédulité*. Comme le fait fort bien observer M. Perez : « La crédulité de l'enfant n'est pas la facilité à *tout* croire et à croire tout le monde [1]. » Non, l'enfant qui est capable d'acquérir par lui-même des connaissances d'observation et d'expérience, exige, pour se confier, au moins une apparence de vérité. Mais pour peu que cette apparence existe, il accorde une foi entière, aveugle. Il accepte pour vrai tout ce qui ne heurte pas trop violemment les notions qu'il a déjà emmagasinées et ce qui emprunte quelque force et quelque clarté à la présence ou aux paroles de ceux qu'il aime, de ceux avec lesquels il sympathise.

Curieux, crédule et confiant, l'enfant est donc un sujet ouvert à toutes les suggestions, bonnes ou mauvaises. De fait, il a de l'hypnotisé complet les deux caractéristiques essentielles signalées par les spécialistes : l'*aïdéisme* ou absence de toute idée originelle, et le *monoïdéisme* ou domination passagère d'une seule idée. Tout ce que l'enfant voit, sent et entend est pour lui une suggestion, au sens neurologique du

(1) B. Perez. *L'éducation morale dès le berceau*, p. 294.

Digitized by Google

mot. La suggestion physiologique et névropathique n'est d'ailleurs que l'exagération de faits qui se passent à l'état normal, et il existe une suggestion psychologique, morale et sociale qui se produit même chez les hommes faits, chez les plus sains, sans acquérir cette sorte de grossissement artificiel que lui donnent les troubles nerveux [1].

Nous sommes tous accessibles à une infinité de petites suggestions, tantôt se contrariant, tantôt s'accumulant et produisant un résultat moyen très sensible. Elles ne viennent pas, comme la suggestion hypnotique, d'un *magnétiseur déterminé,* mais de la société tout entière, de tout le milieu qui nous enveloppe. Si l'enfant, mieux encore que l'homme fait, leur cède si facilement, c'est que sa puissance de réflexion, par conséquent de réaction, est plus faible, qu'il n'a point encore de personnalité marquée, d'habitudes bien profondes, de règle fixe de conduite capable d'orienter sa vie.

Or, qu'est-ce que la suggestion? On l'a définie : « la transformation par laquelle un organisme plus passif tend à se mettre à l'unisson avec un organisme plus actif, celui-ci dominant l'autre et en venant régler les mouvements extérieurs, les volontés, les croyances intérieures [2] », ou encore : « l'inspiration d'une croyance pratique dont les vrais motifs échappent et qui, avec plus ou moins de force, tend d'elle-même à se réaliser [3] ».

---

(1) Cf. Guyau, *Éducation et Hérédité,* ch. I, et F. Thomas, *La suggestion, son rôle dans l'éducation,* ch. II et III.

(2) Guyau. *Op. cit.*, p. 11.

(3) F. Thomas. *Op. cit.*, p. 20.

Digitized by Google

Ne retrouve-t-on pas là toute la prime activité de l'enfant qui, par imitation, tend irrésistiblement à mettre son organisme, ses volontés, ses croyances à l'unisson avec tout ce qui l'entoure, et à réaliser les croyances que les suggestions implantent en son esprit ?

II.

Les naturalistes parlent d'animaux qui se placent d'instinct sur les objets colorés comme eux, de manière à se rendre aussi peu visibles que possible. Il en est même qui, lorsqu'on les pose sur un objet d'une nuance donnée, ont le pouvoir de modifier en quelques minutes leur propre coloration, pour l'assortir à ce nouveau milieu. Ainsi, le caméléon se rendra brun, vert ou olivâtre en distendant plus ou moins ses vésicules colorées et en combinant leur jeu de diverses manières. On prend un carrelet sur un fond vaseux où il se dissimulait complètement et on le place sur un fond de sable : bientôt son corps devient jaunâtre et çà et là se pique de points noirs qui lui donnent un aspect sablonneux. Cette tendance instinctive à s'identifier au milieu, est ce que l'on a appelé le *mimétisme physique*.

Il se produit au moral un phénomène tout à fait analogue. Chez les animaux d'abord : avec quelle souplesse et quelle rapidité certains d'entre eux reproduisent les mouvements qu'ils aperçoivent et les sons qu'ils entendent ! Le perroquet et le singe se sont créé à ce point de vue une célébrité toute particulière.

Mais l'enfant n'imite pas avec moins de facilité. Son imitation, qui se borne d'abord à la répétition toute mécanique de mouvements faciles à observer et à reproduire, progresse avec l'expérience, elle devient de plus en plus complexe,

Digitized by Google

comme l'image qu il voit des choses. Les sons articulés, les gestes, les habitudes, les manières, il copie tout, ce qui est bien comme ce qui est mal. L'intérieur se modèle, chez lui, sur l'extérieur. Il voit une action, qu'il copie, accompagnée d'une certaine expression de physionomie qu'il copie aussi, et bientôt se crée un état nouveau au dedans de lui. Il devient grave par imitation du sérieux, tendre par celle de la sensibilité, et une fois sur la voie de ces impressions, son âme est de plus en plus modifiée. Que de choses appréciées — souvent très mal — et imitées par l'enfant qui exercent sur son esprit et son caractère une influence profonde et parfois durable!

Ainsi, dès les premiers jours, le moral de l'enfant s'imprègne du milieu familial où il vit et la contagion de l'exemple a un retentissement considérable sur toutes les habitudes morales et sociales avant l'époque et indépendamment des leçons proprement dites de la bienséance et de la morale. Car la suggestion de l'exemple est, en cette période, d'autant plus forte, qu'elle n'est combattue par rien, l'enfant n'étant pas encore capable de réfléchir et n'ayant aucune notion du devoir. Pour lui, est beau et permis ce qu'il voit faire à ceux qu'il aime. M. F. Thomas rapporte cette anecdote bien typique : « Je demandais un jour à un petit Breton qui habite au fond du Finistère : Que feras-tu, mon petit ami, quand tu seras grand? Je me... griserai comme mon père! me répondit-il fièrement et d'un ton résolu [1]. »

Lorsque l'enfant quitte la famille pour entrer à l'école, il transporte dans ce nouveau milieu ces mêmes dispositions à la suggestibilité et les mêmes tendances instinctives à l'imitation. Là, celui qu'il imite le plus volontiers, c'est le

[1] F. Thomas. *Op. cit.*, p. 38.

Digitized by Google

maître, surtout lorsque ce maître a su se concilier le respect et l'affection, car alors ses leçons, sa tenue, son langage sont une continuelle suggestion.

En même temps qu'ils sont portés à imiter leur maître, les enfants sont portés à s'imiter les uns les autres. Dans une classe, tout acte un peu saillant en provoque d'autres semblables. Le rire d'un seul élève met toute une classe en joie; un seul acte d'insubordination peut occasionner très vite une petite révolte, comme un seul exemple de soumission ou de charité peut corriger les plus égoïstes et les plus mutins.

Dans les relations plus suivies entre condisciples, dans les liaisons d'amitié, ne voit-on pas toujours, comme dans la suggestion hypnotique, l'organisme le plus passif tendant à se mettre à l'unisson avec le plus actif, celui-ci dominer l'autre et en régler, dans une certaine mesure, les mouvements extérieurs, les volontés, les croyances intérieures? « L'enfant, dit M. Tarde, est un véritable somnambule dont le rêve se complique avec l'âge, jusqu'à ce qu'il croie se réveiller à force de complications [1]. » Mais c'est une erreur. Quand un écolier de dix à douze ans passe de la famille au collège, il lui semble d'abord qu'il s'est démagnétisé, réveillé du songe respectueux où il avait vécu jusque-là, dans l'admiration de ses parents. Nullement. Il devient plus admiratif, plus imitatif que jamais, soumis à l'ascendant ou de l'un de ses maîtres ou plutôt de quelque camarade prestigieux, et ce réveil prétendu n'est qu'un changement ou une superposition de sommeils.

Et il n'y a pas seulement des *actes* imités, mais aussi des conceptions, des pensées par imitation. « Une enfant de ma

---

[1] G. Tarde. *Les lois de l'imitation*, p. 92.

Digitized by Google

connaissance, raconte Guyau, avait lu, à l'âge de 13 ans, dans un roman de Jules Verne, *Martin Paz*, la description d'une héroïne très gracieuse qui marchait à tous petits pas; l'enfant s'étudie désormais à ne faire que des pas extrêmement petits. Cette habitude est maintenant chez elle si invétérée qu'elle ne s'en défera vraisemblablement jamais. » « Si l'on tient compte, ajoutait Guyau, de la solidarité de tous les mouvements du corps, on comprendra quelle importante modification cette impression artistique a apporté dans la manière d'être de la jeune fille : petitesse des pas, petitesse des gestes, de la voix, peut-être expression enfantine de la physionomie (1). » Est-il téméraire d'ajouter : peut-être mièvrerie des idées et des sentiments? Il est d'ailleurs fréquent de voir les enfants, après un récit, une lecture qui les a vivement intéressés, revivre, en quelque sorte, la vie des héros qui leur ont le mieux plu, créant des jeux qui rappellent leurs aventures, s'ingéniant de mille manières à leur ressembler. On raconte que Bernardin de Saint-Pierre, âgé de dix ans, après avoir lu la *Vie des Saints*, recherche la solitude, passe des heures en prières et veut se faire ermite. A douze ans, il lit *Robinson Crusoé*, et aussitôt ses projets se modifient, il ne rêve plus que voyages dans les pays inconnus. Plus tard, c'est la lecture du *Contrat social* qui le séduit et change de nouveau ses réflexions et ses goûts.

III.

Cette *imitativité* (le néologisme est de M. Tarde) se retrouve aussi intense, aussi incessante chez l'homme en possession de sa personnalité. Car, on l'a dit déjà, la suggestibilité mentale qui existe à un degré exceptionnel chez quelques sujets d'une

(1) Guyau. *Op. cit.*, p. 11.

Digitized by Google

constitution physique particulière, en vertu de l'analogie de constitution dans la race humaine, existe à un degré imperceptible chez tout le monde. Rien ne se passe dans le sommeil provoqué qui ne puisse se produire à un degré plus ou moins rudimentaire à l'état de veille chez chacun de nous.

Observons-nous quelque peu et nous saisirons au passage mille suggestions qui s'imposent à nous à notre insu, nous nous surprendrons à imiter plus que nous ne le pensons, plus que nous ne le voudrions.

Nous prenons peu à peu le ton, les allures, les façons de parler, de sentir des personnes qui nous entourent, de celles, principalement, pour lesquelles nous avons de l'affection, du respect ou de l'admiration. Si nous nous trouvons transportés dans un milieu différent, nous nous sentirons mal à notre aise, notre manière d'être nous choquera nous-mêmes comme une singularité et, insensiblement, sans en avoir conscience, nous les modifierons jusqu'à ce que nous ayons repris l'unisson. C'est ainsi que peut s'expliquer cette ressemblance, cette uniformité d'esprit et de mœurs que l'on remarque dans certains groupes sociaux et qui constituent le *caractère professionnel* dont il sera reparlé plus loin. Cette tendance imitatrice est plus impérieuse encore chez la femme que chez l'homme. Il est rare que deux dames se rencontrent sans s'étudier et se scruter mutuellement. La femme ne subit-elle pas, par exemple, les caprices absurdes de la mode avec plus de servilité que l'homme ? L'homme non contaminé par le *snobisme* montre en général plus d'indépendance, se préoccupant de la commodité et de l'utilité du costume plus que de son *actualité*.

Néanmoins, l'homme, l'être social par excellence, est imitateur par essence, car l'imitation, ainsi que l'a prouvé

Digitized by Google

amplement M. Tarde, joue dans les sociétés un rôle analogue à celui de l'hérédité dans les organismes et à l'ondulation dans les corps bruts. Toutes les similitudes sociales sont le fruit direct ou indirect de l'imitation sous toutes ses formes : coutumes, mode, sympathie, obéissance, instruction, éducation réceptive ou spontanée. Et l'on a pu dire que l'état social n'est qu'une forme de rêve, un rêve de commande, un rêve en action. N'avoir que des idées suggérées et les croire spontanées, telle est l'illusion propre au somnambule et, aussi bien, à l'homme social. Dans les sociétés primitives, le peuple n'était guère composé que d'*automates* dont le chef politique, les ancêtres pressaient les ressorts. Dans nos sociétés civilisées, la *magnétisation* est universelle et mutuelle. Les rapports de modèle à copie, de maître à sujet, d'apôtre à néophyte sont devenus réciproques et alternatifs. Et toute l'activité humaine n'est, en somme, qu'une balance de suggestions et d'imitations réciproques. On en peut retrouver la preuve dans un domaine où l'on a toutes présomptions de rencontrer les esprits les mieux trempés, les personnalités les mieux affirmées : celui de la Science.

Les recherches scientifiques, les découvertes même les plus glorieuses ne sont, à tout prendre, que des résultats de suggestions et d'imitations. Suggestion, la chute d'une pomme pour Newton ; suggestion, la lampe qui oscille pour Galilée. C'est la lecture du livre de Malthus qui suggère à Darwin la conception du « struggle for life ».

L'histoire de la théorie darwinienne, mieux que toute autre, montre comment une hypothèse scientifique se développe, se fortifie et s'affirme par suggestions successives et réciproques. Érasme Darwin, Lamarck, Gœthe et quelques autres eurent la conception de l'évolutionnisme. Ce n'était

Digitized by Google

qu'une intuition imprécise et incertaine; elle devint suggestion pour Charles Darwin, qui, on peut le dire, n'aurait pas élaboré une théorie aussi complète s'il n'avait pas connu les idées de ses prédécesseurs. A son tour, l'hypothèse de Charles Darwin, limitée à l'histoire naturelle, devint suggestion pour d'autres penseurs qui en étendirent la notion à la Biologie tout entière, puis à la Littérature, à l'Art, à la Société, à tous les domaines de l'activité humaine.

Par la suggestion et l'imitation sociales s'expliquent ces phénomènes de contagion morale, véritables « épidémies psychiques » qui, à des degrés d'intensité et de gravité divers, s'emparent des esprits. L'histoire en mentionne quelques-unes au même titre que les épidémies physiques. L'explosion de la première Guerre servile en est un exemple. Les terreurs de l'An 1000, les Croisades, les Révolutions en sont d'autres. Les engouements irrésistibles de nos foules contemporaines pour certains hommes ou certaines idées, pour un genre de littérature ou d'art, ne sont pas autre chose, en petit, que des épidémies psychiques.

On conçoit donc aisément comment, depuis le berceau, l'imitation soit inconsciente, soit volontaire constitue un facteur puissant de la formation du caractère.

D'ailleurs, l'imitation n'exclut et n'annihile pas la personnalité propre de l'individu. Elle reste toujours proportionnée à sa force de résistance. De même que la suggestion névropathique ne s'impose complètement qu'aux sujets débiles, offrant la moindre résistance organique, ainsi aussi la suggestion sociale varie suivant la vigueur de la personnalité. Il est des hommes presque incapables de résister, dont la personnalité ne compte, en quelque sorte, pour rien dans la somme des motifs qui déterminent l'action. Mais, en

Digitized by Google

général, chacun imite selon ses moyens, d'après ses aptitudes originelles, ses acquisitions antérieures, sa faculté de discernement. Ainsi s'opère une sorte de sélection inconsciente. Et plus les suggestions de l'exemple se multiplient, se diversifient autour de l'individu, plus l'intensité de chacune d'elles est faible et plus il se détermine dans le choix à faire entre elles par les préférences tirées de son caractère naturel. On ne fait pas tout ce qu'on fait par routine ou par mode, on ne croit pas tout ce qu'on croit par préjugé ou sur parole. Un des effets du progrès et de la civilisation est de rendre l'imitation sociale plus personnelle, plus rationnelle et le choix de plus en plus logique, plus harmonieusement adapté aux fins de chaque nature individuelle.

C'est précisément à créer les *suggestions* les plus pures et les plus profitables, à diriger ce penchant irrésistible à l'imitation, que doit servir cet autre facteur du caractère acquis : l'éducation.

IV.

Est-ce, en effet, ravaler l'éducation intellectuelle et morale, que de la comparer à une lente, continue et pénétrante *suggestion* du vrai, du beau, du bien et du juste tendant à en provoquer l'imitation, la réalisation, à en faire naître la pratique habituelle? De même que la vie sociale n'est qu'une balance de suggestions réciproques, ainsi également, selon la formule de Guyau : « L'éducation n'est qu'un ensemble de suggestions coordonnées et raisonnées. » Communiquer la science, former l'esprit des enfants pour en faire, comme on dit, « des hommes », c'est, pour l'éducateur et le maître, une tâche qui se ramène à l'art de *suggérer* les connaissances

Digitized by Google

vraies et certaines et à éveiller les notions latentes de la moralité. Et cette suggestion naturelle offre avec la suggestion hypnotique ce trait de ressemblance, que l'une comme l'autre a pour effet d'introduire dans l'esprit « une tendance pratique qui tend à se réaliser [1] ». La suggestion de connaissances scientifiques ne tend-elle pas à la réalisation, soit par l'utilisation pratique qu'on en fait, soit par l'incitation à des recherches nouvelles? Comme la suggestion hypnotique persuade au sujet qu'il est, non plus lui-même, mais tel ou tel personnage, ainsi l'éducation doit tendre à persuader à l'enfant qu'il est ou qu'il peut être autre chose qu'il ne se montre; elle doit lui faire sentir qu'il a une volonté, afin de lui suggérer la force de la volonté; lui suggérer qu'il est moralement libre, maître de soi, afin que l'*idée* de liberté morale (qui est le fondement même du libre arbitre, ainsi que l'a montré M. Fouillée) tende à se réaliser progressivement.

Qui n'a remarqué maintes fois qu'il suffit de persuader à un enfant, même à un jeune homme, qu'il a telle ou telle qualité, pour qu'il s'efforce de justifier cette opinion? Au contraire, lui répéter qu'il a de mauvais sentiments, lui faire trop de reproches ou des reproches immérités, c'est souvent le pousser sur la pente des défauts et des vices.

A ce propos, Guyau recourt à une comparaison peut-être un peu excessive, mais qui donne l'idée exacte du fait : « On » persuade à un sujet hypnotisé qu'il est un porc; aussitôt

[1] On a déjà eu occasion de signaler précédemment la possibilité de l'emploi de la suggestion hypnotique comme moyen d'orthopédie mentale. Mais, bien que tout fasse prévoir qu'elle sera appelée à jouer quelque jour un rôle important, il faut se montrer circonspect à son égard, car elle n'a pas encore conquis droit de cité dans la Pédagogie.

Digitized by Google

» il se met à grogner comme un porc [1]! » Que de vices se sont ainsi développés, non par une fatalité héréditaire, mais par une éducation maladroite! Ce qui est vrai de l'enfant ne l'est-il pas également de l'homme fait? N'est-ce pas souvent pousser au crime que de traiter un grand criminel en demi-criminel ?

L'éducation morale doit donc s'ingénier à éveiller chez l'enfant des sentiments bons, insuffisamment développés, plutôt qu'à lui faire constamment un grief de n'en point manifester.

Le même principe est applicable à l'instruction proprement dite. Les professeurs ont tort quand ils se complaisent à faire trop sentir à ceux qui ne sont « pas forts » leur incapacité. Ils feraient œuvre plus humaine, à la fois, et plus utile en s'efforçant de leur suggérer qu'ils sont, en réalité, capables de comprendre et de faire tout comme les autres.

Il y a cependant à signaler une différence entre la suggestion hypnotique, artificielle, et la suggestion normale, naturelle. Tandis que la première change complètement la personnalité, crée un personnage tout nouveau, la seconde ne fait que révéler au sujet qu'il est en réalité tout autre qu'il ne paraît, elle lui fait prendre conscience des aptitudes, des pouvoirs qu'il possède latents, sans le savoir. En fait, elle ne substitue pas un être moral nouveau à celui qui existe, mais dégage les potentialités virtuellement enveloppées dans l'âme. Elle élève, étend, mûrit toutes les facultés, toutes les forces innées, toutes les tendances naturelles de l'esprit.

Depuis qu'il y a des hommes et qu'ils pensent, on

---

[1] Guyau. *Op. cit.*, p. 18.

Digitized by Google

dispute sur la puissance effective de l'éducation. Les antiques philosophes agitaient ce problème sous cette forme : « La vertu et le talent se peuvent-ils enseigner? » Les modernes se demandent si l'éducation est capable de *créer* des aptitudes nouvelles. Helvétius croyait naivement que toutes les différences entre les hommes ne proviennent pas de la seule différence de l'éducation et de l'instruction.

Il ne semble pas que ce soit méconnaître son efficacité que de restreindre le pouvoir de l'éducation au simple développement, dans la direction la meilleure, des aptitudes et tendances propres à chaque homme. Elle ne peut prétendre à plus qu'à discipliner, pour le plus grand bien de l'individu et de la société, les forces innées qui portent l'homme à l'action en favorisant les tendances reconnues utiles, en réduisant à leur minimum d'énergie les tendances contraires. Quant à faire apparaître des aptitudes nouvelles, à transformer ou à altérer essentiellement la nature primitive de l'enfant, elle en peut être déclarée incapable.

Il ne faut pas non plus cependant exagérer cette conception. Car il est tout aussi arbitraire de déclarer l'éducation totalement impuissante et de dire, comme les fanatiques de l'hérédité, que toute la destinée de l'enfant est contenue dans le sein maternel, puis se déroule implacablement dans la vie. Déjà Spinoza réduisait le caractère à un théorème dont le milieu extérieur fait sortir les conséquences avec une nécessité mathématique. Voltaire, lui aussi, se demandait : « Peut-on changer de caractère? Oui, si on change de corps. Il se peut qu'un homme né brouillon, inflexible et violent, étant tombé dans sa vieillesse en apoplexie, devienne un sot enfant, pleureur, timide et paisible. Son corps ne sera plus le même.

Digitized by Google

Mais tant que ses nerfs, son sang et sa moelle allongée seront dans le même état, son naturel ne changera pas plus que l'instinct d'un loup ou d'une fouine. Voulez-vous changer absolument le caractère d'un homme, purgez-le tous les jours avec des délayants jusqu'à ce que vous l'ayez tué. Charles XII, dans sa fièvre de suppuration sur le chemin de Bender, n'était plus le même homme. On disposait de lui comme d'un enfant... Si on pouvait changer son caractère, on s'en donnerait un, on serait le maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose? Essayez d'animer l'indolent d'une activité suivie, de glacer par l'apathie l'âme bouillante de l'impétueux. Vous n'y parviendrez pas plus que si vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle-né [1]. »

Cette manière de voir est encore celle de Taine, de Spencer, de M. Ribot. Une telle conception ne tend à rien moins qu'à proclamer l'impuissance et, par suite, l'inutilité de la morale. Mais l'expérience, heureusement, s'insurge contre elle et la réduit à néant. Car dans leur ensemble, nos tendances sont loin d'être immodifiables. On peut renforcer les unes par l'exercice, réprimer les autres en ne les satisfaisant point. Voltaire lui-même est obligé de le reconnaître lorsque, aux paroles citées plus haut, il ajoute : « Nous *perfectionnons*, nous adoucissons, nous cachons ce que la nature a mis en nous. » C'est bien là le rôle de l'éducation; il est d'ailleurs assez beau et assez grand. Car l'éducation se bornât-elle à faire obstacle pour toute la vie ou pour une grande partie de la vie au développement d'un certain nombre de tendances nuisibles, ce résultat ne serait pas mince.

---

[1] *Dictionnaire philosophique*. Art. « Caractère ».

Digitized by Google

C'est la seule ambition que puisse avoir l'éducateur. Mais cette ambition, il la peut revendiquer hautement. Tout comme l'hygiène physique, avec laquelle elle a des rapports si intimes, l'hygiène morale a pour essentiel effet d'enrayer toutes les causes qui auraient fatalement amené l'explosion du vice, de la folie ou du crime.

Si l'on arrive à prouver un jour que, durant la gestation, le fœtus manifeste quelque rudiment d'activité mentale et subit le contre-coup psychique des sentiments, des émotions, des habitudes morales de la mère, il faudra reconnaître que l'éducation commence, non seulement au berceau, mais déjà avant la naissance. Cette théorie a été longuement développée dans un ouvrage qui fut en son temps accueilli par des sourires (1). Reprise depuis, elle a été appuyée d'observations curieuses, à première vue même probantes. Et les physiologistes se demandent très sérieusement si les troubles mentaux de la mère pendant la gestation n'impliqueraient pas des cas de dégénérescence dont aucune trace de vices héréditaires n'explique l'origine. Certes cette conception a besoin d'être établie plus rigoureusement qu'elle ne l'est encore. Il faut reconnaître néanmoins que M. Marion a bien fait de dire que « toute femme devrait s'en pénétrer, et du jour où elle a l'espoir d'être mère, redoubler de vigilance morale, comme si le fruit qu'elle porte devait bénéficier des mérites qu'elle se donne ou, au contraire, porter la marque et subir la peine des désordres qu'elle se permet. Cette croyance salutaire fût-elle fausse, servirait au perfectionnement de la mère en lui faisant sentir plus tôt et plus vivement la gravité de son rôle (2). »

(1) De Fraarières. *L'éducation antérieure.*

(2) Marion. *La solidarité morale*, p. 93.

Digitized by Google

En tout cas, l'éducation commence dès le berceau. Et cela même a été trop souvent méconnu. Montaigne disait avec raison que « nos plus grands vices prennent leur ply dès nostre plus tendre enfance et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices ». En fait, celles-ci contribuent plus qu'on ne le pense à déterminer le caractère de l'enfant, en tant qu'elles forment ses premières associations d'idées, lui donnent ou lui laissent prendre ses profondes habitudes. N'est-ce pas elles qui favorisent certaines tendances, en répriment d'autres, accoutument enfin l'enfant à sentir, à juger, à se comporter de telle manière, non de telle autre? La moralité de tout homme fait est pour une grande part l'œuvre des personnes qui l'ont bercé, et plus tard se retrouvent toujours ces lointaines influences. Il n'est pas de famille où l'on n'ait occasion d'en constater les effets. Au sortir de cette prime éducation, dont on a trop souvent négligé l'importance au point de vue de la formation du caractère, commence l'œuvre du modelage de l'esprit de l'enfant par l'éducation familiale d'abord, scolaire ensuite. Il serait oiseux d'insister, tout ceci relevant de la Pédagogie plus encore que de l'Éthologie.

Si l'on voit bien où commence l'éducation, il est plus malaisé de dire où elle s'arrête réellement. Le caractère passe pour formé quand nous arrivons à l'âge adulte; il ne cesse pourtant pas alors d'être modifiable, pas plus que notre esprit d'être susceptible d'acquérir. En réalité, pour l'homme sain d'esprit, l'éducation semble n'être jamais achevée, car son développement n'est jamais clos. A la bien entendre, elle ne se réduit pas aux seuls enseignements directs de la Pédagogie. Elle comprend tout ce que les autres font pour nous et aussi tout ce que nous faisons

Digitized by Google

nous-mêmes pour nous élever plus près de la perfection morale, plus près de la perfection de notre nature. Elle comprend même les effets indirects produits sur notre caractère et sur nos facultés par des choses qui ne tendent pas directement à cette fin. A ce point de vue, le milieu physique et surtout le milieu social doivent être regardés comme des agents d'éducation.

V.

Hors de la famille et de l'école, ces centres de suggestions voulues et préméditées, l'homme arrivé à l'âge de raison, quoique conscient et maître de soi, en apparence livré à lui-même, n'en reste pas moins le sujet d'incessantes et pénétrantes suggestions d'origine sociale. Anonymes, de plus en plus atténuées à mesure qu'elles se diversifient par l'extension des connaissances et de l'activité individuelles, émoussées par la résistance croissante de l'esprit réfléchi et mûri, ces suggestions de la vie sont assurément moins discernables que celles de l'éducation. On ne peut cependant n'en point tenir compte dans le processus de formation du caractère. Pas plus que tout autre être vivant, l'individu humain ne peut être isolé du tout organique dont il n'est qu'une parcelle vivant et agissant *dans*, *par* et *comme* le tout.

Il en va de la biologie humaine comme de la biologie de tout le règne organique : la vie de l'individu reste inexplicable sans la vie du groupe auquel il appartient. De la société dans laquelle il vit, partent une multitude d'influences qui vont agir sur l'individu, soit comme excitations à l'action, soit comme moyens d'adaptation au milieu ambiant. Or, l'homme n'est-il pas l'*animal social* par excellence? L'adaptation au milieu social est chez lui naturelle et nécessaire. Tout

Digitized by Google

homme qui vit en opposition à la forme sociale qui l'enveloppe est un excentrique, et s'il n'est pas nuisible, son existence propre se trouve compromise.

Dans cet ensemble organique d'individus ayant commerce entre eux, qui constitue une société, circule comme un courant ininterrompu d'actions et de réactions réciproques de la société sur l'individu et de l'individu sur la société. Unis par la vie commune, les « sociétaires » agissent les uns sur les autres et l'ensemble réagit sur chacun d'eux, comme aussi chacun d'eux réagit sur l'ensemble. Chaque esprit individuel trouve des limites à son activité dans l'activité de ses semblables, comme dans la vie de la nature. Les hommes ne peuvent être réunis dans un même tout, dans l'État, sans qu'ils se croisent, s'affectent, s'influencent mutuellement quand ils pénètrent dans la sphère d'action les uns des autres.

C'est une infiltration lente et inconsciente d'éléments adventices, qui, pareils à des alluvions, finissent par former une couche nouvelle dans le caractère individuel.

Et de même que la « crédulité » propre de l'enfant facilite les suggestions du premier âge, ainsi également trouve-t-on dans l'âme de tout homme une sorte de prédisposition spécifique à recevoir les suggestions sociales : la *Sympathie*. Au sens très large du mot, la sympathie est cet instinct primitif et irréductible qui porte tout homme à se rapprocher de ses semblables et à en partager les émotions. Elle est le « primum movens » de toute sociabilité, la force mystérieuse de cohésion qui tient les hommes groupés, la cause secrète de l'action psychologique et morale qu'ils exercent les uns sur les autres [1].

---

[1] On peut lui comparer l'instinct d'ordre inférieur qui détermine la vie *grégaire* chez les animaux.

Digitized by Google

Imprécise et diffuse, elle se manifeste, dans la masse sociale, par l'*imitation* et les phénomènes de *contagion morale*. Individuelle et épurée, elle devient *amour*, *amitié* ou *admiration* et tend alors à nous faire penser, sentir et agir comme la personne qui nous l'inspire. L'action réciproque de deux êtres animés de l'un de ces sentiments énergiques a été trop souvent analysée et décrite par les romanciers et les moralistes, pour qu'il soit nécessaire d'insister.

C'est donc l'effet général de la sympathie de pousser irrésistiblement les individus qu'elle rapproche à sentir et agir avec une commune uniformité. Car il n'y a pas seulement communication sympathique des sentiments, mais aussi des actes, des habitudes, des règles de conduite. L'activité provoque l'activité, l'énergie inspire l'énergie. C'est ainsi que la sympathie, à tous ses degrés, devient le véhicule par excellence de toutes les influences morales, bonnes ou mauvaises, le grand agent de perfectionnement ou de corruption.

Il est certain qu'on a beaucoup exagéré l'importance des influences externes sur la constitution des esprits; mais il semble cependant impossible de concevoir que l'un de nous, quel qu'il soit, eût été ce qu'il est, s'il était né au XVIe siècle au lieu de naître au XIXe, et Chinois au lieu de Français. Que si la part de ces influences sociales n'est pas toujours aisément discernable, c'est qu'elles agissent lentement et que, par conséquent, lente et progressive est la transformation du caractère. De plus, infiniment variées sont les causes capables d'influer : les fréquentations, la lecture, les exemples proposés et les exemples donnés sans recommandation (qui sont souvent les plus efficaces) ; la diffusion toujours croissante des notions politiques, religieuses, scientifiques, philosophiques, artistiques, toutes les circonstances

Digitized by Google

de la vie sociale, dont la complexité est en proportion du degré de civilisation de la société et de l'activité qui règne dans le milieu où se trouve l'individu.

Dans cette multitude d'influences, il en est qui apparaissent particulièrement pressantes et pénétrantes, parce qu'elles sont plus constantes et plus proches.

On peut noter d'abord l'*opinion*, c'est-à-dire cet ensemble de jugements sur le bien et sur le mal ayant cours, d'une manière stable, dans une société déterminée, la façon généralement reçue de concevoir les droits, les devoirs et les convenances. On sait combien, une fois formée et établie, elle est difficilement modifiable, et combien irrésistiblement elle s'impose aux volontés les plus soucieuses d'indépendance. Rationnelle ou fausse, elle est un facteur de la moralité, du caractère. Il en est de même de la *coutume*, qui n'est que l'opinion en action, devenue héréditaire.

A elles deux, elles forment le fond des mœurs *professionnelles*. Il existe, en effet, une véritable suggestion de la *profession*, suggestion qui pousse chaque membre d'une confrérie à agir conformément à une ligne de conduite conventionnelle, à se modeler sur un type idéal. On a ingénieusement comparé cette espèce de suggestion à ce que les neurologistes appellent « l'objectivation du type », dans le somnambulisme provoqué. Si un hypnotisé se croit devenu *général*, il agira en général, prendra un ton d'autorité, ne voudra plus reculer devant le danger ; il fera mine de tirer son épée si on le traite de lâche. Transformé en *bourgeois*, il prendra les allures d'un bonhomme pacifique. Étant donné un type quelconque qu'il s'agit de réaliser, toutes les caractéristiques, même les plus infimes, seront reproduites par l'hypnotisé : son ton de voix, ses gestes, son attitude se modifieront étrangement.

Digitized by Google

Il en va ainsi dans la vie normale, où chaque état social, professionnel, suggère pour toutes les circonstances une conduite appropriée à cet état : le professeur, le militaire, l'ecclésiastique, question de costume à part, tendent à se modeler tous sur une sorte d'archétype professionnel, au physique comme au moral.

Il y a, outre ces suggestions plus ou moins étendues, les suggestions secondaires émanant des petits groupes où chacun se trouve engagé : Église, sociétés savantes, sociétés coopératives, sociétés d'agrément.

Le résultat de toutes ces suggestions est la dépression de certaines tendances, le développement, parfois excessif, de certaines autres, de manière à former un composé plus ou moins harmonisé, mais capable — à moins que la nature de l'individu n'y soit irrémédiablement réfractaire — de s'adapter aux variétés des conditions et des circonstances sociales. Nous ne nous rendons pas toujours un compte exact de l'origine sociale ou du but social de nos actions, nous complaisant à nous regarder comme la seule force créatrice des phénomènes de notre esprit. Or, ils ne sont bien souvent que des *réflexes* sociologiques, même ceux que nous croyons avoir exécutés avec le plus de spontanéité et d'indépendance. Nos pensées, nos sentiments portent, quoique nous en ayons, la marque indélébile de la société dans laquelle nous vivons.

Si le milieu social était pour tous les individus d'une même race, d'un même peuple, identique et constant; s'il n'existait pas de différences de classes; si le domaine de l'activité humaine ne se trouvait morcelé, le travail divisé à l'infini; s'il n'y avait, en d'autres termes, une multitude de petits milieux strictement délimités dans le milieu général, on

Digitized by Google

trouverait encore, il est vrai, des divergences de caractères, provenant de la variété des constitutions naturelles et innées, mais elles se noieraient dans l'uniformité de l'existence commune.

Toutefois, il faut se hâter d'affirmer que l'homme n'est pas seulement sujet passif des suggestions, mais qu'il reste capable de réaction et qu'il peut à son tour devenir un facteur de la constitution de l'esprit social. Chaque homme est appelé à jouer un rôle dans la société. Si ce rôle se trouve en partie déterminé par des causes purement fortuites (hasard de la naissance, choix souvent irraisonné et arbitraire de la profession), il l'est aussi dans une mesure très large par la nature propre de l'individu. La sympathie circule dans l'humanité et dans la société sous forme de courant alternatif. A côté des grandes forces de cohésion sociale et d'uniformité croissante, il y a des forces de réaction, de dispersion et d'individualisation. L'action des influences sociales sur l'esprit est comparable à celles d'un organisme sur certaines combinaisons chimiques. Il est, en effet, de ces combinaisons chimiques qui ne paraissent se former normalement que dans les organismes (car, alors même que la chimie reproduirait toutes les substances de l'être vivant, il n'en reste pas moins que c'est bien l'être vivant qui les fabrique). Les plantes, par exemple, sont des appareils de synthèse qui opèrent des combinaisons inconnues, en dehors des êtres vivants, entre l'oxygène, l'hydrogène et le carbone. De même, chaque esprit combine, conformément à sa nature propre, les éléments qui s'infiltrent en lui par voie de suggestion.

Il peut être exact, jusqu'à un certain point, de considérer les *grands hommes* comme de simples *produits* du milieu et des circonstances, et de dire que leur supériorité consiste surtout

Digitized by Google

à avoir su centraliser les idées et résumer les aspirations de leurs contemporains. Mais il ne faut pas méconnaître non plus que le secret véritable de leur grandeur, de leur gloire et de leur influence puissante, se trouve dans leur capacité toute personnelle à concevoir des idées et des sentiments jusqu'alors ignorés, à découvrir des faits nouveaux, à imaginer de nouvelles interprétations, de nouvelles formes esthétiques, scientifiques, politiques, industrielles qui, par le canal de la sympathie générale (admiration, imitation et contagion), agissent sur l'état social pour le modifier, parfois le bouleverser. Et l'on peut dire, ici encore, que si le milieu contribue à *faire* les grands hommes, ceux-ci lui restituent amplement ce qu'ils ont pu lui emprunter.

Dans des proportions infiniment plus modestes, dans les limites de ses capacités, de son activité, tout individu réagit sur l'état social dont les multiples suggestions ont contribué à modeler son caractère.

Grâce à cette pénétration réciproque de l'individu par la société ambiante et de la société par l'individu, se réalise l'adaptation plus ou moins complète de chaque homme à son milieu, l'accommodation de sa nature innée aux conditions particulières de son existence, et aussi la formation d'une toute nouvelle individualité morale, factice, d'une sorte de *moi social* qui se superpose au moi primitif et naturel. En effet, la « combinaison » des éléments étrangers qui s'infiltrent dans l'esprit produit le plus souvent une synthèse superficielle de tendances, d'idées, de sentiments qui se traduit en actes.

Ce moi social, tout adventice, est bien souvent l'opposite du moi naturel. Une dualité de ce genre s'observe chez le savant intimement imbu d'idées religieuses, mais qui se fait

Digitized by Google

scrupule de laisser l'homme religieux à la porte de son laboratoire. Des aspirations naturelles, les besoins du cœur, le désir d'expliquer l'inconnu, certaines influences externes (éducation, relations, imitation) ont fait de cet homme un croyant sincère et soumis, tandis que d'autres circonstances sociales (les études scientifiques, le milieu intellectuel) façonnent, à côté des tendances spontanées, un esprit tout autre, avide de libre examen, profondément sceptique à l'égard de ce qui n'est pas méthodiquement démontré. Et ces deux personnalités si distinctes se développent parallèlement sans se porter préjudice. Au contraire, elles vont se fortifiant et s'enrichissant, l'une par la continuation des habitudes de piété, par tout ce qui peut contribuer à rendre la foi solide et agréable, par les controverses bénignes qui la rendent plus cohérente et plus capable de résister, l'autre par de nouvelles découvertes, par les constatations des erreurs commises faute d'une méthode rigoureuse, par le perfectionnement de cet instrument de la science, par l'exercice continuel de l'intelligence qui acquiert plus de précision et de vigueur. L'illustre Pasteur, à en croire ses biographes, réalisa dans toute sa perfection ce dédoublement intellectuel. Dans tous les domaines de l'activité humaine se rencontrent de ces Janus moraux. Ne voit-on pas maintes fois des hommes calmes, doux, pacifiques dans la vie privée se montrer en politique subversifs et révolutionnaires? L'unité idéale du moi exigerait que de ces deux synthèses de tendances, l'une fût subordonnée à l'autre, que la philosophie, par exemple, devînt l'*ancilla* de la théologie, ou l'inverse. Dans la réalité, il n'en est rien. Il semble qu'il y ait en nous tous quelque chose de l'axolotl, que nous possédions un « moi » que nous ignorons, mais que les circonstances

Digitized by Google

peuvent faire surgir inopinément. Un incroyant peut se trouver subitement saisi par la pompe, la majesté d'une cérémonie religieuse et sentir se lever en lui un moi qu'il a perdu ou qu'il n'a jamais connu. D'ailleurs, grâce à la *plasticité* propre à tout organisme, l'esprit peut se manifester sous les aspects les plus variés, parfois les plus contradictoires, suivant les circonstances où il se trouve placé momentanément. On peut être timide comme homme du monde, et montrer beaucoup de sang-froid, d'énergie comme chirurgien dans une opération sur une personne que l'on eût à peine osé aborder ailleurs. Il y a des gens insupportables dans leur famille et charmants hors de chez eux. Ils passent pour hypocrites et dissimulés, souvent bien à tort, car leurs deux individualités sont aussi inconscientes et, partant, aussi sincères l'une que l'autre. A cette multiplicité des aspects du moi se rattache la théorie déjà signalée de « l'hétérogénéité de la personne morale » qui scinde le « moi » en son essence, alors que cette hétérogénéité n'est qu'en superficie, l'âme restant, fondamentalement, *une* et *indivise*. Mais cette réserve formulée, on doit reconnaître la facilité avec laquelle le même « moi » peut changer d'aspect suivant qu'il se trouve transplanté dans des milieux différents. Rien que pour avoir endossé un costume cérémonieux, l'homme le plus simple peut, subitement, devenir guindé et solennel !

Ce *moi social* qui se constitue au cours de la vie individuelle reste bien souvent d'ailleurs un moi tout verbal, surtout chez ceux qui, soit par incapacité, soit par paresse d'esprit, préfèrent adopter des opinions toutes faites, se soumettre docilement à la coutume plutôt que de penser par eux-mêmes et faire acte de spontanéité et d'originalité.

Digitized by Google

Ils entendent exprimer des idées, raconter et apprécier des actes, ils entendent parler de vice, de vertu, de lâcheté, d'héroïsme, de bassesse, de force d'âme. Ils apprennent à associer à certaines classes de ces termes des idées de louange, d'estime, d'admiration, à certaines autres des idées de blâme, de mépris et d'abjection. Ils finissent ainsi par posséder un répertoire de notions abstraites qu'ils ne comprennent pas toutes très bien, mais où ils puisent chaque fois qu'ils ont à apprécier les actions des autres ou à expliquer les leurs. Les paroles de ce moi sont généralement le contrepied des actes du moi profond. Un homme corrompu qui fait l'éloge de la vertu ne parle pas toujours contre sa pensée. Il débite une série de formules qui s'enchaînent, qu'il ne saurait rompre, mais qu'il pense véritablement au moment où il les prononce. Il parle comme un livre et souvent avec une conviction égale. C'est ce personnage qui a toujours à son service les phrases de convention, les banalités prudhommesques, ces insipides formules de sagesse verbale avec lesquelles on achève des malheureux qui ne sont pas toujours des coupables et des coupables qui sont toujours des malheureux. Il n'est qu'un reflet des jugements vulgaires, sa parole exprime les idées diverses, souvent illogiques et contradictoires, qui constituent l'opinion de son milieu et ce qu'on appelle l'esprit de son temps. Il est le reflet de la moralité couramment professée, sinon pratiquée à son époque. Plein d'honneur sous Louis XIII, janséniste sous Louis XIV, sensible sous Louis XV, amoureux des grands principes jusqu'à la mort... des autres sous la Révolution, ami de la gloire sous Napoléon, libéral sous la Restauration et sous Louis-Philippe, il est aujourd'hui tout féru de l'autonomie de la volonté. Il aime la Révolution et

Digitized by Google

la science à la fois, il est plein jusqu'au bord du sentiment de sa dignité et fait tout découler du respect qu'on lui doit et qu'il se doit. Il s'étend sur la valeur absolue de la personne humaine, ce qui ne l'empêche pas de parler de races *inférieures* qui peuvent être légitimement asservies par les races dites supérieures [1] !

Ce personnage verbal, bon ou mauvais, finit à la longue par pénétrer le « moi » essentiel, le caractère naturel de l'individu, et il n'est pas rare de voir se produire une véritable transposition de deux individualités, la croûte superficielle devenant le fond même de l'esprit.

Toutefois, cette dualité n'est jamais qu'une anomalie, une sorte d'infirmité morale. Le but constant de chaque homme doit être de la supprimer, de forcer l'hétérogénéité, même apparente, à céder la place à une homogénéité profonde. Si l'homme, comme on l'a dit, est un être raisonnable et que la logique est la partie constitutive de sa raison, il ne sera heureux que lorsque ses actes cesseront de se démentir les uns les autres. Si l'homme, d'autre part, est un être social, il ne sera heureux que lorsque ses actes ne s'opposeront pas à ceux des autres hommes. « Le bonheur, dit très bien M. Fonsegrise, a pour condition une double homogénéité, celle de la vie individuelle avec elle-même, celle de la vie individuelle avec toutes les autres. »

D'ailleurs, indépendamment des considérations étroites et

---

[1] Voyez, à ce sujet, PAULHAN, ouvrage cité, et REV. PHIL., juin 1882. *Les variations de la personnalité à l'état normal.* — BERGSON. *Les données immédiates de la conscience,* p. 95 sqq. — FONSEGRISE. *L'homogénéité morale,* REV. PHIL., juin 1890.

Digitized by Google

égoïstes du bonheur, la destinée idéale de l'homme n'est-elle pas d'arriver à l'équilibre parfait de toutes ses facultés, d'accomplir toutes les combinaisons possibles entre les diverses puissances de l'âme qui se manifestent dans le sens intime, de perfectionner son tempérament et son caractère dans le sens d'une harmonie supérieure ?

Digitized by Google

CHAPITRE III.

LES FACTEURS PERSONNELS DU CARACTÈRE.

Part active que l'esprit prend à la constitution du caractère. — Elle se manifeste de deux façons : 1° *Par l'habitude.* — Sa puissance. — Son mécanisme. — Son rôle dans la formation du caractère — Pouvoirs respectifs des habitudes de l'intelligence, du sentiment, de la volonté — But de l'éducation du caractère. — 2° *Par l'éducation de soi-même.* — De la perfectibilité du caractère. — Difficultés de la maîtrise de soi. — L'éducation des diverses facultés. — Nécessité d'un idéal.

Ni les dons de la nature, ni les transmissions de l'hérédité, ni les modifications organiques, ni les suggestions sociales ne suffisent, même par leur unanime concours, à parachever la constitution du caractère. L'esprit lui-même en reste toujours le facteur suprême. Tous ces éléments, jusqu'à présent dénombrés, d'origine extérieure à l'individu, représentent en nous la part d'autrui, considérable assurément, mais qui ne diminue en rien l'importance de la nôtre propre.

Il y a donc lieu d'envisager maintenant le rôle que joue l'esprit lui-même dans cette élaboration du caractère et de reconnaître les éléments qu'il y ajoute. La phase de réceptivité se complète par la phase de spontanéité. Car il ne faut pas oublier que s'il *reçoit,* l'esprit *donne* plus encore.

D'ailleurs, on l'a dit, réceptivité n'implique pas nécessairement inertie. Au milieu des *déterminants* de toute sorte qui l'assaillent, l'esprit manifeste déjà son activité et son énergie par sa résistance aux fatalités, par ses réactions qui émoussent

Digitized by Google

et transforment les dons, transmissions et acquisitions de sources diverses. Mais ce n'était encore là, pour ainsi dire, qu'une activité *réflexe*. La personne humaine est capable de témoigner autrement de son autonomie. Celle-ci se manifeste d'abord dans les *habitudes* que l'esprit contracte, sans lesquelles, d'une part, les aptitudes natives, les transmissions héréditaires demeurent de pures virtualités, et d'autre part, les modifications organiques, les suggestions sociales n'exercent qu'une influence superficielle et transitoire. L'autonomie de l'esprit se manifeste encore et surtout par l'action consciente, réfléchie de l'intelligence et de la volonté sur la formation de ces habitudes morales, par ce qu'on est convenu d'appeler « l'éducation de soi-même ». Le caractère a été bien défini : « le moi en tant qu'il réagit », si l'on entend par là, le « moi » qui se connaît et connaît son action. Le vrai caractère est donc la prise de conscience et de direction de nos tendances naturelles et de nos acquisitions ultérieures.

I.

Montaigne, qui appelle l'habitude « la royne et impérière du monde [1] », a décrit avec verve l'empire qu'elle exerce : « C'est, à la verité, une violente et traitresse maistresse d'eschole. Elle establit en nous peu à peu, à la dérobée, le pied de son auctorité : mais par ce doux et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'aide du temps, elle nous descouvre tantôt un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de haulser seule-

[1] MONTAIGNE. *Essais*, liv. I, ch. XXII.

Digitized by Google

ment les yeux. Nous lui voyons forcer à tous les coups les règles de la nature... Le principal effect de sa puissance c'est de nous saisir et empiéter de telle sorte, qu'à peine soit-il en nous de nous ravoir de sa prinse et de rentrer en nous pour discourir et raisonner des ordonnances (1). » De là, quand l'habitude prise est mauvaise, une perversion d'autant plus irrémédiable qu'elle cesse bientôt d'être consciente et sentie. Aussi, « quand ceux de Crète voulaient au temps passé maudire quelqu'un, ils priaient les dieux de l'engager en quelque mauvaise coustume (2) ». Mais le pénétrant moraliste n'a pas vu moins clairement les bienfaits de l'habitude : « Celui me semble avoir très bien conceu la force de la coustume qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village ayant apprins de caresser et porter entre ses bras un veau dez l'heure de sa naissance et continuant toujours à ce faire, gaigna cela par l'accoustumance que, tout grand bœuf qu'il estoit, elle le portait encores (3). » Et ailleurs, il nous montre l'habitude venant au secours de l'effort volontaire, la bonne volonté engendrant peu à peu la bonne habitude et y trouvant sa récompense. « A quoi on a été une fois capable, on n'est plus incapable. »

En quoi consiste donc cette « coustume » et quel est son rôle dans la constitution du caractère ?

Tout être vivant, doué d'activité spontanée, contracte en agissant une tendance plus ou moins irrésistible à répéter son acte. Plus l'acte a été souvent répété, plus vive est la tendance à le renouveler ; c'est cette tendance qui constitue

(1) Montaigne, *Essais*, liv. I, ch. XXII.

(2) Ibid.

(3) Ibid.

Digitized by Google

l'habitude. A l'origine, chez l'être le plus rudimentaire, toute action est déterminée directement par un stimulus ou choc extérieur. Le ressort de l'action est placé en dehors de l'être, comme ces jouets d'enfants qui ne meuvent bras et jambes que si l'on tire une ficelle pendante. Mais toute action accomplie ouvre dans les organes une voie pour l'accomplissement d'une autre action semblable, l'action devient elle-même féconde et tend à se reproduire ; elle crée de véritables *pouvoirs* et devient un principe d'activité nouvelle. Ce principe interne d'activité engendre des actions qui ne sont plus la simple réponse à un choc immédiat. Ainsi, une manière d'être qui n'a été d'abord qu'un accident dans notre existence vient-elle à se prolonger ou à se répéter souvent, nous sentons alors se développer en nous une disposition particulière, c'est-à-dire tout à la fois un penchant et une aptitude à le produire. D'où cette loi formulée par Malebranche : « Les actes produisent des habitudes, et les habitudes des actes. »

La répétition engendrée par l'habitude a pour première conséquence de rendre l'action plus facile. *Fit fabricando faber,* dit le proverbe, c'est en forgeant que l'on devient forgeron. L'aptitude s'accroissant, finit par substituer la rapidité et la sûreté de l'instinct aux plus pénibles efforts de la réflexion et de la volonté. On a d'abord, pour tel ou tel acte d'ensemble, beaucoup de peine à exécuter les divers mouvements très compliqués qui le composent ; on commence à les accomplir séparément, en prêtant grande attention à chacun d'eux ou tout au moins en ne s'avançant qu'avec précaution. Puis, peu à peu, chacun de ces mouvements se lie avec les autres, se coordonne avec eux et enfin, tous ne formant qu'une seule chaîne, finissent par se reproduire toujours dans le même ordre avec une telle facilité qu'il semble que

Digitized by Google

nous n'ayons jamais fait autre chose. Et ceci ne s'applique pas seulement aux mouvements corporels : il en est de même des actes de l'esprit; les plus pénibles deviennent faciles et agréables par la répétition.

La seconde conséquence de la répétition est de rendre de moins en moins conscientes les opérations dont elle a facilité l'accomplissement. Elle tend ainsi à les faire descendre du domaine de l'esprit dans le domaine de la nature et du mécanisme.

La sensation la plus forte, si elle se prolonge au delà d'un certain terme ou se reproduit à des intervalles très rapprochés, s'émousse graduellement et finit même par disparaître : « Mon sachet d'odeurs, disait spirituellement Montaigne, sert d'abord à mon nez; après que je m'en suis servi huit jours, il ne sert plus qu'au nez des assistants! »

Au moral, l'émotion du plaisir ou de la peine qui accompagne d'abord telle perception ou telle action, est de moins en moins sentie par l'effet de l'habitude. Dans les temps de contagion et de terreur, on s'habitue à voir mourir et l'on perd la crainte de la mort. On s'habitue à la torture, on s'habitue à la cruauté.

Mais si la répétition affaiblit la sensibilité, elle augmente et perfectionne l'activité; elle transforme la simple tendance en véritable *besoin*. L'effet général de la continuité du changement que l'être vivant reçoit d'ailleurs que de lui-même, c'est que si ce changement ne va pas jusqu'à le détruire, l'être en est toujours de moins en moins altéré. Au contraire, plus l'être vivant répète ou prolonge un changement qui a son origine en lui-même, plus il le reproduit et semble tendre à le reproduire. Le changement qui lui est venu du dehors lui devient donc de plus en plus étranger, le

Digitized by Google

changement qui lui est venu de lui-même lui devient de plus en plus propre. La réceptivité diminue, la spontanéité augmente, le désir naît, suivi bientôt du besoin [1].

L'habitude, en somme, se ramène à l'*adaptation* de l'être à son milieu, puisqu'elle donne naissance à des aptitudes constitutionnelles toujours en éveil, qui permettront de s'accommoder avec une facilité toujours croissante à certaines circonstances.

Dans l'esprit, toute aptitude, toute propension, toute faculté qui s'est une fois manifestée, tend, avec plus ou moins de vigueur, si rien ne vient la contrarier ou la réprimer, à entrer de nouveau en activité. Si donc les circonstances qui en ont déterminé l'éveil et favorisé l'exercice se renouvellent ou perdurent, — car la continuation de l'impression contribue aussi bien que la répétition de cette impression à faire naître l'habitude, — cette disposition à reproduire les mêmes actes s'implantera dans l'esprit. Or, toute fonction fortifie l'organe. Il en résulte que l'habitude augmentera la puissance de l'aptitude, de la propension ou de la faculté, et cela dans la forme et dans la direction où elle s'est exercée [2].

De simples tendances se transforment en besoins impérieux dont la puissance ne se révéle parfois que par la privation. Ainsi s'explique la difficulté que l'on éprouve à rompre avec les habitudes même les plus contraires à notre nature. C'est alors qu'il est exact de dire que l'habitude devient une seconde nature. L'esclave ne sent pas le prix de la liberté.

---

(1) Cf. Ravaisson. *L'habitude*, ch. I, p. 9.

(2) Maine de Biran. *Les habitudes et l'intelligence.*

Digitized by Google

Subit quippe ipsius inertiæ dulcetudo et invita prima desidia postremo amator (1).

Ainsi également se fortifient les facultés intellectuelles ; toutes sont augmentées dans leur puissance, développées dans la direction qu'elles ont prise. La perception, par exemple, se perfectionne par l'habitude, puisque l'œil apprend à voir et l'oreille à entendre. Et elle se perfectionne dans un sens donné : l'artiste apprend à voir les formes et les couleurs, le musicien apprend à saisir les modulations, l'orateur les intonations. Qui ne sait tout ce qu'une bonne mémoire doit à l'exercice, à l'habitude ? On pourrait montrer que, de même, l'habitude n'émousse qu'en apparence l'imagination, que la persistance des images fortifie, au contraire, cette aptitude représentative. Ainsi encore la faculté de juger et de raisonner s'affaiblit par l'inaction, tandis qu'elle acquiert, pénétration et force par l'exercice bien dirigé. Enfin, le sentiment dans toutes ses manifestations : sentiment affectif ou moral ou esthétique, se consolide et s'affine. La volonté, à son tour, croît par l'habitude en vigueur et en puissance. On s'accoutume à vouloir, à se commander à soi-même et à commander aux autres. La réflexion, la méditation, les vertus qui ont coûté les plus durs sacrifices deviennent aisées : ce n'est même qu'à ce titre qu'on les appelle des vertus. L'effort diminue, la répugnance s'atténue jusqu'au véritable automatisme.

Puis donc que les habitudes ont pour effet de développer les facultés et de les maintenir dans telle ou telle direc-

(1) Tacite. *Vie d'Agricola.*

Digitized by Google

tion, c'est elles qui contribuent principalement à donner à l'esprit sa tournure, son allure particulière, à établir sa manière d'être, à composer son caractère. Car toutes nos habitudes, de quelque manière que nous les ayons contractées (volontairement ou non, spontanément ou sous l'action d'influences étrangères), tendent à déterminer, en fait, comme mobiles actuels, toute notre conduite et même à se changer en motifs pour la volonté réfléchie.

On a prétendu que l'habitude n'influençait jamais que l'activité irréfléchie et d'une manière inconsciente. Mais nos facultés sont trop étroitement liées entre elles, c'est pour nous un besoin trop irrésistible de mettre d'accord nos pensées, nos sentiments et nos actes, pour que nous ne soyons pas conduits à justifier à nos propres yeux nos habitudes même involontairement acquises. De là, ce que l'on a appelé les *sophismes de justification* par lesquels on s'efforce de trouver bonnes, ou du moins innocentes, ses actions les plus inavouables. Et suivant la formule du romancier-philosophe Georges Eliot, « nos actes nous déterminent autant que nous déterminons nos actes ». De fait, quand notre raison ne parvient pas à s'imposer à nos actes, ce sont nos actes qui s'imposent à elle. Il faut se plaire à penser cependant que c'est l'exception, que le jugement précède l'acte et que ce sont les habitudes de l'esprit qui déterminent les habitudes de l'activité.

Mais, demande-t-on encore, quel est, dans l'acte de contracter des habitudes, le rôle du pouvoir volontaire? L'habitude n'est-elle pas un principe purement mécanique, indépendant de la volonté, opposé à la liberté? Il faut répondre tout d'abord que l'habitude, non pas toujours évidemment, mais le plus souvent, naît de la volonté même, les plus importantes, comme aussi les plus durables, étant celles que

Digitized by Google

nous contractons volontairement. Les « mœurs », qui ont donné leur nom à la morale, l'ont elles-mêmes reçu de l'habitude; or les mœurs supérieures qui méritent véritablement ce nom, celles de l'homme, sont les coutumes individuelles ou nationales établies par la libre volonté. Et même dans les cas où le premier acte qui porte en lui le germe de l'habitude est le produit de l'instinct ou du hasard, la volonté consciente et libre se manifeste dès le second acte semblable, soit qu'elle l'ait elle-même provoqué, soit, au contraire, qu'elle s'oppose à sa répétition. Enfin, la volonté peut toujours résister à une habitude, si ancienne et si exigeante qu'on la suppose. Nous ne cessons pas d'être libres parce que l'effort a disparu de nos mouvements, parce que notre pensée est plus rapide, notre volonté plus ferme. « L'habitude du bien, de tout ce que la morale approuve, dit Hegel, est la Liberté même [1]. »

Quoique les diverses facultés de l'esprit concourent toutes, par les habitudes qu'elles contractent, à fixer le caractère, elles n'y contribuent pas pour une part égale.

Les habitudes intellectuelles se ramènent à ce qu'on appelle les « associations d'idées ». La loi d'association régit toutes nos pensées. Quand deux idées ont été perçues ou deux impressions éprouvées en connexion étroite (c'est-à-dire simultanément ou en succession immédiate), l'une, en se reproduisant dans l'esprit, tend toujours à y ramener l'autre. Et cette tendance à s'évoquer mutuellement est — comme l'habitude dont elle n'est qu'une manifestation — en raison du nombre de fois qu'elles se sont trouvées unies (répétition des mêmes circonstances) et de l'intensité avec laquelle elles se

[1] Hegel. *Encyclopédie des sciences philosophiques*, § 410.

Digitized by Google

sont offertes ensemble à l'esprit. Il y a lieu de tenir compte, en outre, du rapport logique qui existe entre elles. Or, toute idée par voie directe ou indirecte, peu importe pour le moment, sollicite la volonté. Toute association d'idées qui s'ancre dans l'esprit devient donc un élément du caractère. De ces habituelles associations d'idées qui forment le fond de tous nos jugements et raisonnements, c'est-à-dire le mode, variable d'un individu à l'autre, de l'activité intellectuelle, jaillissent les maximes morales à la lumière desquelles chacun règle sa conduite.

Mais, il faut le reconnaître, chez la plupart des hommes, l'action des idées pures sur l'activité générale est tout indirecte. Ce n'est que par l'intermédiaire des sentiments que la pensée influe sur la conduite.

Les habitudes du cœur, bien plus que les habitudes de l'intelligence, donnent au caractère son originalité individuelle. Les sentiments sont, en effet, les véritables mobiles de l'activité. L'idée éveille le sentiment, mais c'est ce dernier qui reste le déterminant immédiat et efficace de l'action. Et l'on pourrait dire que, dans le caractère, les idées représentent la *statique,* et les sentiments la *dynamique.* En tout cas, l'expérience prouve que la sensibilité générale contribue puissamment à déterminer l'orientation de l'esprit. On sait combien le bonheur ou le malheur, la joie ou la tristesse, la jalousie et la colère, la pitié et la compassion, tous les sentiments égoïstes ou altruistes modifient profondément la manière de penser et d'agir, le caractère d'une personne. Et si de simples émotions passagères peuvent amener ce résultat, quels effets ne doivent pas produire les sentiments violents et exaltés, les *passions,* ces mauvaises habitudes du cœur, de tous degrés et de toute nature ! Les habitudes du senti-

Digitized by Google

ment peuvent donc devenir une cause de corruption aussi bien que de perfectionnement moral. Elles sont dangereuses parce qu'elles rendent inconscientes et insensibles les actions mauvaises, mais elles sont aussi des agents de moralité parce qu'elles fortifient les qualités acquises et permettent l'acquisition de nouvelles. On n'a pas à entamer ici de sermon montrant comment les sentiments généreux élèvent et ennoblissent l'esprit, comment les passions le dépriment et l'avilissent. Il suffit d'avoir rappelé que le sentiment est, au moins pour la moyenne de l'humanité, le maître-ressort de l'activité et l'élément prédominant des caractères individuels.

Les habitudes intellectuelles unies aux habitudes de la sensibilité provoquent les habitudes de la volonté par lesquelles se manifeste extérieurement le caractère. Si, en effet, la volonté est capable de contracter spontanément des habitudes pour elle-même et d'en imposer aux autres facultés, elle est elle-même influencée par les habitudes de ces facultés voisines. Plus enracinées seront les habitudes de la volonté, plus stable et plus constant sera le caractère, le plus grand ennemi de l'habitude étant l'habitude même. En effet, les habitudes établies résistent à l'introduction d'habitudes nouvelles., celles-ci étant continuellement menacées, attaquées par le retour de leurs adversaires, et si elles ne trouvent de secours, elles résistent de moins en moins. C'est précisément la mission de l'éducation morale de soutenir les bonnes habitudes pour les aider à s'implanter dans les esprits et à triompher des mauvaises qui tentent de s'opposer à leur entrée. Car les bonnes habitudes sont les conditions de tout développement, de tout progrès. Elles donnent aux facultés de l'esprit une merveilleuse adresse qui se déploie dans tous les domaines de l'activité, elles augmentent

Digitized by Google

l'énergie de la volonté, la durée et la force des sentiments et assurent à l'homme, en même temps qu'elles le poussent en avant, les résultats déjà obtenus, les conquêtes déjà faites du côté du bien et du vrai, elles lui ouvrent une carrière de perfectionnement indéfini. Par elles donc s'améliore le caractère, qui n'est, en somme, que la synthèse de toutes les habitudes. Et cette éducation du caractère, confiée pour l'enfance aux pédagogues de la famille et de l'école, incombe, dès l'âge de raison, à l'homme lui-même qui, par son intelligence, sa volonté, son pouvoir personnel, devient le suprême artisan de son individualité psychologique et morale, de sa personnalité.

II.

Les fatalistes de toutes sortes, qu'ils soient métaphysiciens, psychologues ou physiologistes, se sont toujours complus à regarder le caractère comme immuable et imperfectible. Les uns le considèrent comme quelque chose d'inné qui n'aurait plus qu'à se développer, les autres se représentent l'esprit comme un alambic où les idées, les images, les souvenirs, les déterminations et les actes se distillent sous l'exclusive influence des excitations extérieures.

D'après Kant, nous avons choisi notre caractère dans le monde nouménal et ce choix est désormais irrévocable. Une fois « descendu » dans le monde de l'espace et du temps, notre caractère demeure ce qu'il est sans que nous puissions le modifier si peu que ce soit [1]. Schopenhauer, qui a adopté

[1] Kant. *Critique de la Raison pure*, liv. II.

Digitized by Google

cette théorie kantienne du caractère purement « intelligible », a voulu prouver, à maintes reprises, qu'aucune leçon de la morale ni de l'expérience ne peut changer l'*espèce* des motifs auxquels obéit la volonté de chaque individu. On peut, dit-il, par l'éducation, *tromper* un homme, ou mieux, changer ses idées ; mais transformer son âme est certainement beaucoup plus impossible que de changer du plomb en or (1). Pour M. Ribot, tout vrai caractère étant inné, les Vincent de Paule comme les Bonaparte ne font que développer dans la vie l'espèce de prédestination physiologique apportée en naissant. « Les caractères vrais ne changent pas » (2). On se rappelle que pour Spinoza, le caractère est un théorème dont le milieu extérieur fait sortir les conséquences avec une nécessité mathématique. Taine, avec une étroitesse de vues inconcevable chez un aussi grand esprit, par réaction outrancière contre le spiritualisme de Victor Cousin, s'est plu à présenter la vie comme complètement indépendante de la volonté et a donné la vertu comme un simple *produit*, tout comme le sucre! Herbert Spencer admet, avec toute l'École anglaise, que le caractère humain peut être transformé, mais à la longue seulement, et cette œuvre demande des siècles ! Celui qui voudrait s'atteler à l'œuvre de son amélioration morale, aurait à lutter contre l'héritage des ancêtres représentant des millions d'années d'expériences organiquement enregistrées dans le cerveau. Que peut-il contre cette formidable coalition d'ancêtres ligués contre sa volonté personnelle? Il ne serait même pas raisonnable de tenter

(1) Schopenhauer. *Essai sur le libre arbitre et fondement de la morale.*

(2) Ribot. *Rev. phil.*, nov. 1892.

Digitized by Google

l'insurrection : la défaite est certaine d'avance. « Il pourra toutefois se consoler, fait observer malicieusement l'auteur d'un livre estimé sur l'*Éducation de la Volonté*, il pourra se consoler en songeant que cinquante mille ans après, ses descendants, par le jeu régulier du milieu et de l'hérédité, deviendront semblables à des machines perfectionnées, remontées pendant des siècles et donnant, comme mouture, le dévouement, l'esprit d'initiative [1]. »

Les arguments essentiels de ces théories, diverses en leur expression, mais semblables au fond, ont été formulés par Schopenhauer. Ce qui, à ses yeux, prouve péremptoirement que le caractère *ne peut* être modifié, c'est d'abord que s'il était perfectible on devrait trouver notablement plus de vertu dans la moitié la plus âgée de l'humanité que dans la plus jeune, ce qui n'est pas, et ensuite que quiconque s'est une fois montré un méchant homme a perdu à jamais notre confiance, ce qui démontre que nous croyons tous le caractère immuable. Fussent-ils incontestables — et ils sont loin de l'être — que prouveraient ces arguments? Prouvent-ils que nul ne peut modifier son caractère, ou ne prouvent-ils pas plutôt que la grande majorité des gens n'en entreprend guère la réforme? Il est très vrai que la plupart des hommes sont gouvernés par les influences étrangères, qu'ils sont les sujets dociles et passifs des mille suggestions organiques et sociales. Bien peu sont capables de sortir d'eux-mêmes et de se regarder du dehors; le scrupule, le remords, le tâtonnement paraissent trop pénibles aux uns, font perdre aux autres trop de temps. Les oisifs, les mondains vivent, selon l'expression

[1] Jules Payot. *Op. cit.*, p. 23.

Digitized by Google

de Port-Royal, comme des « marionnettes » plus ou moins conscientes et compliquées. Les laborieux, absorbés par les nécessités du *struggle for life*, n'ont guère le loisir de songer à l'amélioration de leur caractère.

Le seul argument irrésistible serait de prouver que toute lutte est inutile. Si difficile que soit cette conquête de soi-même, elle n'est pas impossible. « Les confessions de belles âmes », comme dit Gœthe, en fournissent des preuves nombreuses : « Rachel de Varnhagen, par exemple, le Dr Johnson, Henriette Martineau, étaient nés avec un tempérament mélancolique; ils étaient de ces attristés qui voudraient fuir les battements incessants de la vie et dire à leur cœur : Endors-toi ! Mais par leur intelligence et leur volonté, ils firent une noble tentative pour triompher de leur tendance organique au découragement, et ils arrivèrent à vaincre cet ennemi caché (1). » Ce que peuvent, en grand, les saints et les « belles âmes » pourquoi tout un chacun ne le pourrait-il dans des proportions plus modestes?

Tout homme, quoique à des degrés divers, possède le sens intime complet qui se manifeste par la conscience complète et le sentiment complet de soi et de ses actes (2), d'où découlent précisément ses attributs distinctifs, parmi lesquels sont la personnalité, le sentiment moral, la liberté, la perfectibilité (3). Ce qui distingue une chose d'une autre, disait Jouffroy, c'est qu'elle a des propriétés et des capacités naturelles, mais ce qui différencie l'homme de toutes les

(1) Fouillée. *Le tempérament et le caractère*, p. 103.

(2) G. Tiberghien. *La science de l'âme*, 1re partie, ch. I, *Le sens intime*.

(3) Ibid.

Digitized by Google

autres créatures, c'est qu'il a le privilège unique de pouvoir disposer de ses capacités. C'est précisément ce qui fait la « personnalité » de l'individu. En outre, de toutes les propriétés de l'individu, la « personne » a celle de vivre *pour soi*, se connaissant, se sentant, sachant ce qu'elle est et ce qu'elle fait. Grâce à ce pouvoir de se concentrer en soi, l'âme est capable de gouverner ses aptitudes et de se soustraire aux excitations du dehors, de se déterminer elle-même après délibération ou d'agir en connaissance de cause, avec discernement. Aidé de la mémoire qui conserve les connaissances et permet d'utiliser les résultats acquis par un développement antérieur, de la raison qui montre le but suprême des efforts, le sens intime, en donnant connaissance de soi-même et en nous montrant la situation présente de l'âme, permet le perfectionnement ou tout au moins le développement libre, sûr et régulier de tout homme. Shakspeare avait donc raison de définir l'homme : « un être qui regarde en avant et en arrière ». Certes, le caractère, on l'a montré assez longuement, est tout d'abord la manière d'être fondamentale et durable qui résulte des forces, aptitudes et tendances naturelles. Mais en tant qu'il exprime la qualité du développement acquis, le caractère reste subordonné à l'esprit, « comme la partie au tout, comme la pensée, le sentiment et la volonté isolés ou réunis à l'essence une et entière de l'âme [1] ». Le caractère est, en partie, une détermination, une libre création du moi, et, dans son ensemble, le « moi » lui-même, dans l'état actuel de sa culture, c'est le résultat de notre activité précédente et la source principale de notre activité future. Il importe que le

[1] G. Tiberghien. *La science de l'âme*, 1re édit., p. 712.

Digitized by Google

caractère reste une œuvre de la volonté; les intérêts de la liberté et de la vie morale en dépendent. La liberté exige que l'esprit sache se soustraire aux influences internes et externes, qu'il agisse de lui-même et qu'il soit lui-même la cause immédiate de ses actes.

Mais de ce que le perfectionnement de soi-même est possible, il ne faut pas se hâter de conclure qu'il est chose facile et le considérer comme un simple jeu pour la volonté. C'est une œuvre longue, pénible, toute de persévérance que celle de la conquête de soi-même. Le combat est long et difficile. Il y a toute une tactique qu'il faut connaître, un labeur qu'il faut accepter. La maîtrise de soi ne s'obtient pas par un simple *fiat,* comme se complaisent à le proclamer les adeptes d'un libre arbitre excessif et dangereux.

C'est bien à cause des difficultés qu'il présente, que la plupart des hommes n'osent entreprendre ce labeur et n'y peuvent persévérer. Il n'est pas toujours aisé de ne pas suivre toutes ses impulsions, de ne pas se laisser entraîner de-ci, de-là, par chacun des désirs qui tour à tour nous dominent, mais, au contraire, de savoir se maintenir dans une juste balance, de ne se laisser gouverner que par les idées et les sentiments réunis en conseil, devant lequel chaque action sera débattue et décidée de sang-froid.

S'il est vrai que le caractère est la synthèse de toutes les habitudes de l'âme et que la vertu elle-même n'est, comme le dit Aristote, qu'une habitude, le problème, pour qui veut corriger, améliorer, perfectionner son caractère et remplacer les défauts par les qualités, les vices par les vertus, est de savoir comment on peut substituer une habitude à une autre, même une habitude pénible à une habitude agréable, quelquefois à une habitude qui a perdu son charme, mais qui n'a pas

Digitized by Google

perdu son empire. Ce problème est analysé et décrit en termes pathétiques dans les *Confessions* de saint Augustin.

« J'étais semblable, dit-il, à ceux qui veulent se réveiller, mais qui, vaincus par la force du sommeil, retombent dans l'assoupissement. Il n'est sans doute personne qui voudrait toujours dormir et qui ne préfère, s'il est sain d'esprit, la veille au sommeil; et cependant, rien n'est plus difficile que de secouer la langueur qui appesantit nos membres, et souvent, malgré nous, nous sommes captivés par la douceur du sommeil qui appesantit nos membres quoique l'heure du réveil soit arrivée. — J'étais retenu par les frivoles plaisirs et les folles vanités de mes anciennes amies qui secouaient en quelque sorte les vêtements de ma chair et murmuraient : Nous abandonnes-tu? Si d'un côté j'étais attiré et convaincu, de l'autre j'étais séduit et enchaîné. Je n'avais rien à répondre que ces paroles lentes et languissantes : Tout à l'heure, tout à l'heure, attendez un peu. Mais ces tout à l'heure n'avaient pas de fin, et ce peu se prolongeait indéfiniment. Malheureux, qui me délivrera de ce corps de mort [1]! »

Dans ces crises douloureuses, la religion chrétienne offre à ses enfants un moyen tout-puissant, dit-elle, et qu'elle appelle la *grâce*. Ce moyen n'est pas à la portée de tout le monde. Mais il y a dans la nature humaine des moyens exclusivement naturels pour se perfectionner et s'élever à la vertu. Et ces moyens, si limités qu'ils soient, ne doivent pas être considérés comme impuissants, puisqu'ils ont suffi pendant tant de siècles aux plus grands hommes et aux plus grands sages de l'antiquité.

---

[1] Saint Augustin. *Confessions*, liv. VIII, ch. V.

Digitized by Google

Il appartient à la Philosophie morale d'indiquer ces moyens et de formuler les règles du perfectionnement de soi qu'elle compte au premier rang des « devoirs de l'homme envers lui-même ». Si l'Éthologie s'occupe de cette « éducation de soi-même », c'est qu'elle ne porte pas seulement sur la « moralité » au sens strict du mot, mais sur tous les éléments constitutifs de l'esprit, sur l'intelligence aussi bien que sur le sentiment et la volonté.

Nul ne peut se donner une autre intelligence que celle reçue de la nature, mais il peut la dresser, la fortifier, comme le corps, en la mettant en quelque sorte à la tâche, en la réveillant quand elle s'assoupit, en la retenant quand elle dévie, en lui proposant sans cesse de nouveaux objets, car, selon l'expression de Victor Cousin, « ce n'est qu'en s'enrichissant sans cesse que l'esprit ne s'appauvrit pas ». C'est surtout, en effet, au point de vue de ses objets que l'intelligence offre une perfectibilité que n'ont point, par elles-mêmes, les autres fonctions de l'esprit et qu'elles sont obligées de lui emprunter. De plus, l'exercice de l'intelligence donne une satisfaction telle que la tendance à penser devient prédominante. Le désir de connaître est presque une passion et peut être considéré comme la marque distinctive du caractère.

A côté de l'intelligence se développent les penchants et les passions inhérents à la nature sensible. Ici encore, si l'on ne peut se donner des sentiments, on peut au moins développer ceux que l'on a. L'homme doit-il, comme le voulaient les stoïciens, chercher à les détruire, comprimer tous les mouvements du cœur? L'homme a été créé sensible, aussi bien qu'intelligent et libre. Détruire la sensibilité, c'est donc mutiler l'œuvre de la nature. Par le sens intime complet, chacun étant capable de se connaître, — plus ou moins bien,

Digitized by Google

— c'est à nous de discerner, le plus exactement possible, quelles tendances bonnes ou mauvaises prédominent en nous, à voir ce que la volonté doit s'appliquer à combattre ou, au contraire, à soutenir. Ainsi, ayant pris conscience de ses inclinations naturelles, l'individu sera à même de les diriger, de développer et de fortifier les sentiments généreux et altruistes. Cette culture de l'intelligence et du sentiment forme ce que l'on est convenu d'appeler les *grands caractères*.

D'autre part, l'éducation de la volonté, qui donne la *force d'âme*, fait les hommes *de caractère*. Avoir *du caractère*, c'est savoir non seulement dompter son corps, gouverner son intelligence, résister à ses passions, mais aussi rester inébranlablement fidèle à certains principes de conduite que l'on a choisis. La maîtrise de soi, l'empire de soi, qui est la qualité des hommes *de caractère*, compte parmi les forces motrices les plus puissantes qu'il y ait au monde ; elle règle la destinée de l'individu aussi bien que celle des peuples. Quelque idée que l'on se forme de la vie, on reconnaît qu'elle dépend en majeure partie du degré de volonté que chacun y apporte. Ce qui lui donne sa physionomie propre, ce qui dirige sa conduite, ce sont les énergies plus ou moins visibles de l'âme. L'influence même des circonstances, on l'a vu, s'exerce, non pas sur un objet inerte et indifférent, mais sur un être moral qui réagit contre elles, et il n'est pas vrai de dire, avec les empiristes, que l'homme est l'esclave des circonstances. Mais c'est l'apanage des hommes *de caractère* de savoir se créer une existence *d'après* les circonstances. « Avec les mêmes matériaux, disait Gœthe, l'un construit des palais, un autre des chaumières ; l'un des magasins, un autre des villas. La brique et le mortier restent brique et mortier jusqu'à ce que l'architecte en puisse faire autre chose. » De même est-ce cette

Digitized by Google

force de caractère, plus que l'intelligence proprement dite, qui dirige l'évolution des peuples. Les Romains de la décadence avaient une intelligence autrement raffinée que celle de leurs rudes ancêtres, mais ils avaient perdu les qualités de la force d'âme.

L'homme est donc capable de dresser son caractère, de développer chacun des éléments autant et dans telle direction qu'il lui plaît. C'est dans ce gouvernement de soi-même que consiste la seule véritable liberté individuelle. C'est par cette éducation personnelle que l'homme est vraiment grand, et aucun autre genre d'éducation ne la peut remplacer. L'instruction excite la pensée et le sentiment, mais les germes qu'elle dépose ne peuvent mûrir que par l'application et la méditation personnelles. A la phase de réceptivité succède, avec l'éveil de la raison, la phase de spontanéité, et c'est de ses propres efforts que dépendent les talents et la supériorité que l'esprit peut acquérir.

Mais un idéal est indispensable, comme auxiliaire; il faut concevoir un but élevé et le poursuivre. « L'idée du mieux, remarque M. Fouillée, est pour nous le moyen de réaliser le mieux. » L'intelligence doit s'orienter en vue de certaine fin ayant une valeur morale. Le caractère apparaît donc, à ce point de vue, supérieur comme un ordre de finalité, ou, selon le mot d'Emerson, comme « un ordre moral » introduit dans la nature de l'individu par la réaction de son intelligence et de sa volonté conscientes. En sorte qu'une intelligence des choses morales et sociales très développée permet le progrès croissant du caractère et, par conséquent, de la moralité. Socrate n'a-t-il pas conformé sa vie comme sa mort à ses principes, et cela, d'après son propre témoignage, malgré certains penchants naturels? N'avoue-t-il

Digitized by Google

pas qu'il était porté à l'excès vers les passions de l'amour, lui qui vécut chaste? Ne reconnaissait-il pas que le physionomiste Zopyre avait raison de lui attribuer bien des inclinations grossières, qu'il avait réprimées par sa volonté? Et Kant n'avait-il pas réalisé dans sa vie entière l'impératif catégogorique? « Je dormais, dit-il, et je rêvais que la vie est beauté, je me réveillai et je vis qu'elle est devoir. » Comment s'est-il réveillé, sinon par l'action de l'idée? Et Augustin que l'on citait tout à l'heure, entraîné, lui aussi, par son tempérament vers tous les plaisirs, n'en devient pas moins, sous l'influence de l'idéal conçu et aimé, un des types de la sainteté. L'idéal est comme un être intérieur qui vit au dedans de nous, qui nous sert de guide et de juge, qui règle, contrarie, modère les instincts, les passions, les désirs de notre nature. Aux intérêts journaliers, il oppose les intérêts éternels; à notre humeur changeante, son calme inflexible; à nos haines, nos colères, nos fureurs d'un jour, sa sérénité; à notre égoïsme, son impersonnalité; à nos amours ardentes, il montre le fantôme des désirs assouvis et des souvenirs flétris; il nous console des injustices; il nous couvre d'une armure invisible et nous défend en même temps contre le monde et contre nous-même. C'est l'idéal qui fait véritablement l'homme *libre!*

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE

LES TYPES PSYCHIQUES

CHAPITRE PREMIER.

DE LA CLASSIFICATION DES CARACTÈRES.

Des difficultés de la classification des caractères. — Les divers systèmes.

Quoique l'on ait cru prudent de signaler dès le début de cette étude [1] quelques-unes des causes qui rendent périlleuse et peut-être vaine toute tentative de classification systématique des caractères, on pense néanmoins qu'un Essai d'Éthologie, si modeste soit-il, ne peut se désintéresser tout à fait de ce problème. Aussi bien, après avoir dénombré les éléments de toute nature, innés et acquis, internes et externes, fatals et volontaires, dont la combinaison plus ou moins harmonique constitue la « manière d'être » de chaque esprit, se propose-t-on d'examiner les modes divers suivant lesquels

---

[1] Introduction, p. 10.

Digitized by Google

s'opèrent ces combinaisons et de tenter une détermination des types psychiques qui en résultent. Mais, on le répète, les difficultés auxquelles, inéluctablement, on se heurte, sont telles, qu'on ne peut espérer que des résultats tout approximatifs.

I.

C'est l'effet essentiel de l'individuation de rendre l'être quel qu'il soit, végétal, animal ou homme, nettement distinct et différent des autres représentants de la même espèce. Et de toutes, l'individualité psychologique de l'homme est la plus affirmée et la plus tranchée, car, au lieu d'avoir l'intelligence, la perfectibilité en général, chaque homme a telle manière de penser et d'agir, tel degré de perfection. Aucune individualité au monde n'atteint cette originalité exclusive à laquelle parvient l'esprit humain. Nulle part ailleurs ne se manifeste d'une manière aussi éclatante ce principe que Leibnitz appelait *principium identitatis indiscernabilium*, que M. Tiberghien dénomme *principe de différenciation des choses semblables*, en vertu duquel chaque monade est différente de chaque autre, en sorte qu'il n'y a jamais dans la nature deux êtres qui soient parfaitement identiques. Et le caractère est précisément la manifestation extérieure de cette individualité spirituelle, l'expression de ce qu'il y a de plus strictement original et, s'il se peut dire, de ce qu'il y a de plus individuel dans l'individu.

Or, qu'est-ce que classifier, sinon écarter les différences qui déterminent les individualités et dégager les ressemblances pour grouper un certain nombre d'êtres d'après leurs qualités communes? Il faut donc reconnaître que si, d'une manière

Digitized by Google

générale, aucune synthèse individuelle ne peut être l'objet de la science, le caractère est, par excellence, l'élément de la personnalité humaine le plus réfractaire à toute classification rigoureuse.

Passe-t-on outre à cette espèce de « question préalable », on ne tarde pas à rencontrer d'autres obstacles.

Sera-t-il jamais possible de classer les caractères comme on est parvenu à classer les animaux et les plantes? D'après quels critères établira-t-on la *comparaison générale* et la *subordination des traits caractéristiques*, conditions fondamentales et nécessaires de toute classification dite *naturelle?* Les éléments constitutifs de l'esprit et du caractère sont multiples, très inégaux en quantité et en qualité, et leur mélange, en chaque individu, est autre. Lequel de ces éléments choisir comme étalon comparatif? Quel mode de mélange prendre pour type? Les manifestations de l'activité spirituelle sont variées à l'infini. A laquelle s'arrêtera-t-on pour juger et déterminer un caractère? Une classification naturelle apparaît donc comme irréalisable.

Reste la ressource des classifications artificielles. Ici le choix du critère et la détermination des cadres de classement étant parfaitement arbitraires, chacun peut donner libre cours à sa fantaisie inventive. C'est d'ailleurs ce qui s'est produit. Mais, même dans ce genre de classification très élastique, on rencontre encore plus d'une difficulté. Tout d'abord, un individu qui, au point de vue de telle faculté ou de telle manifestation active, entre dans une catégorie, pourra tout aussi bien, si on l'envisage sous le rapport de telle autre faculté ou de telle autre manifestation, être classé dans une catégorie différente. D'où pénétration constante des divisions les unes par les autres, confusion. Certes, c'est là un inconvénient dont ne

Digitized by Google

sont pas tout à fait exemptes les classifications à base naturelle, mais il est, là, moins sensible parce que les éléments caractéristiques sur lesquels on s'appuie sont constants, tandis qu'ici, on l'a dit déjà, ils sont essentiellement changeants.

Et ce ne sont pas seulement les éléments qui, par leur nombre, leur variété et leurs instables combinaisons, échappent à l'analyse, mais le fond réel, persistant de l'individualité. Car, si ce qui a été dit précédemment a paru suffisamment justifié et établi (1), on doit reconnaître en chaque homme *deux moi :* le moi profond, essentiel, naturel, et le moi superficiel, adventice, acquis. Or, de ces deux moi, le second seulement nous apparaît chez autrui. Le premier, qui a une partie de ses racines dans l'organisme, échappe à l'observation, se dérobe, chez nous-mêmes, à l'intuition de notre propre conscience.

Certes, on n'oublie pas qu'au-dessus de cette dualité de l'individualité morale, se manifeste souvent quelque « tendance dominante », quelque « faculté maîtresse » dont les autres dépendent, autour de laquelle elles s'assemblent, pour ainsi dire, d'après une loi déterminée et qui peut servir à caractériser, non seulement l'individu, mais le groupe d'individus chez lesquels elle se rencontre, de même qu'un caractère général sert à constituer les familles, les genres, les espèces en histoire naturelle.

C'est le système soutenu, on le sait, par Taine avec une rare vigueur. « Les facultés d'un homme, dit-il, comme les organes d'une plante, dépendent les unes des autres; elles sont mesurées et produites par une loi unique; il y a en nous

(1) 2e partie, ch. II, et 3e partie, ch. II.

Digitized by Google

une faculté maîtresse dont l'action uniforme se communique différemment à nos rouages et imprime à notre machine un système nécessaire de mouvements prévus... Une fois qu'on a saisi la faculté maîtresse, on voit l'homme se développant comme une fleur [1]. » Mais le difficile est précisément de dégager cette faculté maîtresse et d'arriver à exprimer tout un caractère en une courte formule.

Est-il, d'ailleurs, téméraire d'affirmer qu'en une foule d'individus cette faculté maîtresse n'existe point, que leur caractère n'est qu'un assemblage incohérent des qualités les plus diverses, souvent opposées, qui se heurtent, se gênent, se secondent, s'équilibrent entre elles? « C'est, dit Montaigne, un subject merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme; il est malaysé d'y fonder un jugement constant et uniforme... Il faut considérer comme nos âmes se treuvent agitées souvent de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblée de diverses humeurs desquelles celle-là est maîtresse qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions; aussi en nos âmes, bien qu'il y ait divers mouvements qui les agitent, si faut-il qu'il en ait un à qui le champ demeure, mais ce n'est pas avec si entier advantage que, pour la volubilité et la souplesse de notre âme, les plus faibles par occasions ne regaignent encore la place et ne facent une courte charge à leur tour [2]. »

Arriver à la formule exacte d'un esprit est, sans doute, le but idéal du Moraliste et de l'Éthologue, et il est aussi utile

(1) Taine. *Philosophie de l'art.*

(2) Montaigne. *Essais,* liv. I, ch. I et XXXVII.

Digitized by Google

qu'attrayant de chercher à deviner le nom intérieur que chacun porte gravé dans les profondeurs de son être moral. Mais, lors même que l'on croit se trouver en présence d'une personnalité nettement marquée, que de précautions, que de scrupules il convient d'avoir! « Le dernier mot d'un esprit! lit-on dans les *Causeries du lundi*, de Sainte-Beuve, certes il existe; mais dans quelle langue le proférer?... Pour moi, ce dernier mot d'un esprit, même quand je serais parvenu à réunir et à épuiser sur son compte toutes les informations biographiques de race et de famille, d'éducation et de développement, à saisir l'individu dans ses moments décisifs et ses crises de formation intellectuelle, à le suivre dans toutes ses variations jusqu'au bout de sa carrière, ce dernier mot, je le chercherais encore, je le laisserais deviner plutôt que de me décider à l'écrire, je ne le risquerais qu'à la dernière extrémité [1]. »

II.

Rien ne montre mieux l'arbitraire de toute classification des types psychiques que la multiplicité et la diversité des systèmes proposés.

Sans doute, on est arrivé à former des groupes qui semblent tout d'abord bien composés, à déterminer des « familles de caractères ». Mais on retrouve dans toutes ces déterminations la plupart des défauts précédemment signalés.

Les catégories auxquelles se sont arrêtés les divers auteurs laissent souvent en dehors d'elles une grande partie de l'humanité, car beaucoup d'esprits ne peuvent légitimement

[1] *Causeries du lundi*, t. III.

Digitized by Google

entrer dans l'une plutôt que dans l'autre; en outre, les individus ainsi rapprochés n'ont généralement pas de ressemblances réelles et profondes : on tient compte des apparences bien plus que de la nature véritable des esprits. On s'expose donc fatalement à rester superficiel, si l'on ne considère que ce que les membres de chaque groupe ont de commun, et à tomber dans d'inévitables erreurs, si l'on cherche à préciser le type, à moins de faire continuellement des restrictions qui enlèvent toute valeur à la synthèse essayée.

C'est ainsi qu'une des premières classifications proposées en France, celle du Dr Bourdet [1], énumère, comme étant distinctives, des qualités qui se rencontrent dans toutes les formes de caractères. Il nous serait donné, suivant cet auteur, d'observer *trente-six* caractères provenant de *douze* qualités premières (courage, libéralité, magnificence, magnanimité, etc.), et de l'*exagération* ou du *défaut* de ces qualités (audace et crainte, prodigalité et avarice, faste et parcimonie, arrogance et bassesse). Il est à remarquer d'ailleurs que ces qualifications se rapportent presque toutes au sentiment, à l'exclusion de l'intelligence et de la volonté. Deux des trois faces de l'esprit se trouvent donc rejetées dans l'ombre.

Pour le Dr Azam, à l'état de santé, les caractères se distinguent en trois catégories générales : *les bons, les mauvais, ceux qui sont bons ou mauvais suivant les circonstances.* Est-ce encore classer, que classer de la sorte? Tout aussi imprécis

[1] Cette classification et toutes celles qui suivent, figurent dans les ouvrages respectifs des auteurs cités dans la bibliographie de la page 9 (Introduction). Il a donc semblé superflu de reproduire ici ces indications, ce qui eût multiplié les notes, déjà trop nombreuses.

Digitized by Google

sont les quarante types qui se rangent dans chacune de ces catégories. Parmi les *bons,* on trouve les gais, les doux, les modestes, etc.; parmi les *mauvais,* les envieux, les sournois, les bourrus, etc.; enfin, dans les troisièmes, les froids. les concentrés, les indépendants, etc.! Malgré les fines et riches analyses auxquelles donne lieu cette classification démesurée, on lui doit refuser toute valeur scientifique. La prît-on en considération, qu'il la faudrait encore regarder comme incomplète, parce que, ici encore, tous les types qu'elle énumère sont tirés exclusivement de la vie affective.

C'est également le point faible de la classification proposée par M. Ribot. Après avoir prononcé l'exclusion préalable de ceux qu'il appelle les *amorphes* et les *instables,* comme n'ayant pas de forme propre, de véritable caractère, M. Ribot déclare que les caractères se distinguent par la prédominance fonctionnelle de l'une ou de l'autre des facultés mentales, qui, pour la circonstance, se trouvent réduites à deux seulement : le *sentiment* et la *volonté.* « Le fond du caractère doit être cherché dans la vie affective, il dérive des appétits, tendances, sentiments, émotions, passions de chaque homme bien plus que de son intelligence. » La classification établie sur cette base parcourt quatre degrés à détermination croissante et à généralité décroissante :

« Au premier degré, les conditions les plus générales de simples cadres presque vides, ne correspondant à aucune réalité concrète (analogues aux *genres* en zoologie et en botanique). Au second degré (analogue aux *espèces*) les types fondamentaux du caractère, formes *pures*, mais réelles cette fois et que, par suite, l'observation peut justifier et vérifier. Au troisième degré, les formes *mixtes* ou *composites* (analogues aux *variétés*), moins nettement dessinées que les précé-

Digitized by Google

dentes. Au quatrième degré, les substituts ou équivalents du caractère (on pourrait les appeler également les caractères *partiels*), qui s'éloignent également du type pur, mais qui en tiennent lieu pour beaucoup de gens. » La vie psychique se réduisant à ces deux manifestations : sentir et agir, M. Ribot établit au premier degré les deux grandes divisions correspondantes : les *sensitifs*, qui ont pour marque propre la prédominance exclusive de la sensibilité, et les *actifs*, que caractérise la tendance naturelle et toujours renaissante à l'action. A côté de ces deux classes positives, il en est une négative, celle des *apathiques*, dont le trait essentiel est l'*inertie*. Si de ces genres on passe aux espèces, on voit entrer *comme facteur secondaire* les dispositions intellectuelles qui modifient *indirectement* la constitution individuelle, et l'on a, pour le premier genre : 1° des *humbles* (sensibilité excessive, intelligence médiocre, énergie nulle); 2° les *contemplatifs* (sensibilité très vive, intelligence aiguisée et pénétrante, activité nulle); 3° les émotionnels, à l'impressionnabilité extrême, chez qui à la subtilité intellectuelle s'ajoute l'activité, mais une activité intermittente et parfois spasmodique, c'est-à-dire une alternative d'activité impétueuse et d'affaissements brusques. Suivant que l'intelligence est médiocre ou puissante, le genre des *actifs* se subdivise en *actifs médiocres* et *grands actifs*. Dans la classe des *apathiques*, on peut, d'après le degré d'intelligence, distinguer aussi deux espèces : 1° l'*apathique pur;* 2° les *calculateurs* ou *raisonnables* (caractérisés par une intelligence puissante, mais *pratique*). Passant des espèces aux variétés, M. Ribot propose les groupes suivants : 1° les *sensitifs actifs;* 2° les *apathiques actifs;* 3° les *apathiques sensitifs;* 4° les *tempérés*. Enfin, en s'éloignant de plus en plus des formes simples, nettes, bien

Digitized by Google

tranchées, on arrive à un dernier groupe, les *partiels*, dont la formule est celle-ci : un *amorphe*, *plus* une disposition intellectuelle ou une tendance affective très prépondérante.

Telle est cette classification très approfondie, mais non exempte de défauts. Ceux-ci, d'ailleurs, tiennent surtout à la complexité du sujet. Tout d'abord doit-on exclure, en masse, de l'Éthologie ceux que l'auteur appelle *amorphes* et *instables* et peut-on leur refuser toute espèce de caractère. Si le caractère individuel n'est, comme le reconnaît M. Ribot lui-même au début de son étude, que « la manière d'être habituelle de chaque esprit », pourquoi refuser un caractère aux esprits dont « la manière d'être habituelle » est l'indifférence et la versatilité ?

D'autre part, on doit regarder comme inadmissible la proscription de l'intelligence du nombre des éléments fondamentaux de l'esprit. C'est démembrer la nature humaine. Les impulsions, désirs et sentiments que l'on donne comme seuls facteurs du caractère, ne supposent-ils pas des objets auxquels ils s'appliquent et qui ne peuvent être connus que par l'intelligence? Nos impulsions aveugles et nos goûts instinctifs tiennent plutôt à notre tempérament, nos préférences et nos amours, à notre caractère. Si l'on veut se contenter de classer les hommes d'après leur sensibilité et leur activité, sans se préoccuper de l'intelligence qui choisit la matière de l'émotion et le but de l'action, on en arrive à classer dans une même catégorie des caractères profondément dissemblables : par exemple, parmi les *actifs*, saint Vincent de Paule à côté de Napoléon !

Mais, objecte l'éminent psychologue, le caractère exprime l'individu dans ce qu'il a de plus intime; il ne peut donc se composer que d'éléments essentiellement *subjectifs*, et ce

Digitized by Google

n'est pas dans l'intelligence qu'il faut les chercher, puisque son évolution ascendante des sensations aux perceptions, aux images, aux concepts, tend vers l'impersonnel. « Qu'importe, répond très justement M. Fouillée, que l'intelligence se représente de plus en plus à elle-même l'impersonnel, si cette représentation est toujours un acte personnel, si même elle est une élévation à un degré toujours plus haut d'une forme éminemment personnelle? » L'homme est, par nature, un être fait pour monter ; sa perfectibilité intellectuelle, avec le pouvoir qu'il a de s'universaliser et d'aimer l'universel, est précisément un de ses traits les plus caractéristiques. Laplace cesse-t-il d'être Laplace parce qu'il se représente dans leur ensemble les mouvements du monde entier? Pour exclure l'intelligence du caractère, M. Ribot invoque encore ce fait que le développement de l'une entraîne souvent l'atrophie de l'autre, « ce qui établit clairement leur indépendance ». Mais ici le pénétrant psychologue s'est laissé abuser par le mot « caractère » qui, on le sait, désigne tantôt la marque générale, quelle qu'elle soit, de l'individu, tantôt l'énergie particulière de la volonté. Un homme intelligent ou un homme sensitif qui n'a pas de caractère n'en a pas moins un caractère ! De quelque point de vue que l'on envisage la question, il paraît donc impossible d'accepter intégralement cette classification qui, par sa complexité même (quoique les formes pathologiques ou simplement incohérentes et contradictoires n'y aient point place), fait bien saisir combien sont diverses et hétérogènes les modalités individuelles qu'on désigne sous le nom collectif de « caractère », l'unité du mot dissimulant la multiplicité des cas.

Encore M. Ribot, tout en indiquant le problème qui consisterait à déterminer les principaux types d'individua-

Digitized by Google

lité d'après la manière d'agir et de réagir qui a sa source dans les sentiments et dans le vouloir, s'est contenté d'essayer une *classification* des caractères.

M. Fr. Paulhan a visé plus haut. Après avoir, dans son ouvrage sur l'*Activité mentale,* proposé une théorie de la vie de l'esprit et formulé un ensemble de lois abstraites s'appliquant à la psychologie générale, il s'est attaché à montrer « comment les diverses manifestations de ces lois abstraites produisent des catégories différentes de types psychiques », ou, en d'autres termes, à « ramener tous les traits de caractères aux éléments psychiques les moins composés et aux formes les plus simples des grandes lois psychologiques, tout en montrant la nature de la combinaison qui les produit ».

Les appréciations que chacun porte sur la nature d'autrui « nous signalent, d'après M. Paulhan, des manières d'être qui ne sont ni semblables ni opposées, mais qui nous montrent un même individu ou des individus divers par des aspects différents et nullement comparables. On dira, par exemple, d'une personne qu'elle est incohérente ou capricieuse, d'une autre qu'elle est gourmande, d'une troisième qu'elle est vive ou molle, d'une quatrième qu'elle est susceptible. »

Voilà, non pas seulement quatre jugements différents, mais quatre modes différents d'indiquer un caractère et d'apprécier une personnalité. Examinant de près ces appréciations, M. Paulhan en fait sortir quatre classes différentes de qualités psychiques.

La première comprend les *types provenant des formes diverses de l'association mentale.* Dans cette première classe entrent les types généraux produits par la façon particulière

Digitized by Google

dont sont réalisées dans tel individu donné les lois de l'association systématique (ce sont les équilibrés, les unifiés), — les types provenant de la prédominance de l'inhibition systématique (les maîtres d'eux-mêmes, les réfléchis), — les types qui résultent de la prédominance de l'association par contraste (les inquiets, les nerveux, les contrariants), — les types caractérisés par la prédominance de l'association par contiguïté et par ressemblance (les gens qui ont une bonne mémoire en sont des spécimens), — les types caractérisés par l'activité indépendante des éléments de l'esprit (les impulsifs, les composés, les incohérents, les émiettés, les suggestibles).

La seconde classe comprend les *types provenant des différentes qualités de l'esprit et des tendances*. Ces types sont déterminés par l'ampleur des personnalités et des tendances, leur richesse en éléments (caractères larges ou étroits et mesquins), — par la pureté des éléments psychiques (les tranquilles, les troublés), — par la force des tendances (les passionnés, les entreprenants et leurs opposés), — par la persistance des tendances (les volontaires, les obstinés, les constants, les changeants), — par la souplesse des tendances (les doux, les rudes, les raides), — par la sensibilité des éléments psychiques (les vifs, les impressionnables, les froids, les mous).

La troisième classe comprend les *types déterminés par les tendances sociales*. Ces tendances se rapportent à la vie organique (les gloutons, les sobres, les sexuels, les froids), — ou à la vie mentale (les intellectuels, les affectifs).

La quatrième classe comprend les *types déterminés par les tendances vitales*. Ces types résultent de la prédominance des tendances ayant pour objet des individus (les égoïstes, les altruistes, etc.), — de la prédominance des tendances imper-

Digitized by Google

sonnelles (les mondains, les professionnels, les avares, les économes, les prodigues, les vaniteux, les orgueilleux, les humbles, les autoritaires, les soumis, etc.), — ou des tendances synthétiques (les heureux, les jouisseurs, les pessimistes, les ascètes).

« Toutefois, observe M. Paulhan, les types purs sont rares. Chacun des types d'une série peut se combiner avec un grand nombre de types de l'autre, plusieurs types d'une même série peuvent aussi s'associer et ceci nous explique l'infinie variété des hommes dont pas un ne ressemble à l'autre. » Cette restriction, qui est un aveu, ne montre-t-elle pas combien est vaine une classification aussi abstraite?

Il est plusieurs manières de se représenter le monde des réalités. Les uns cherchent dans l'expérience, et spécialement dans l'expérience intérieure, quelque réalité concrète (ou ce qu'ils pensent être une réalité concrète), immédiatement saisie, qui se retrouve sous toutes les autres et en soit le fond; ils se représentent alors le monde entier comme composé de cette même étoffe. C'est ainsi que Hegel choisit la Pensée, Schopenhauer la Volonté. D'autres, — M. Paulhan est du nombre, — au lieu de considérer l'étoffe elle-même, ne s'occupent que des lois abstraites selon lesquelles elle est tissée, des manières les plus générales selon lesquelles s'entre-croisent les fils de l'universelle existence. L'esprit n'est, pour eux, qu'une synthèse d'éléments selon les lois générales d'association, ces éléments à leur tour sont des synthèses d'autres éléments associés, et ainsi de suite. Enfin, les individualités, on vient de s'en rendre compte par l'exposé qui précède, ne sont que des « associations systématiques de tendances ». Mais une combinaison de lois aussi nombreuses que possible peut-elle jamais suppléer complètement la réalité? Les lois

Digitized by Google

consistent seulement dans les rapports qui existent entre les choses réelles, et ces rapports, par eux-mêmes, ne sont que des abstractions. « Nec fieri potest, dit spirituellement M R. Thamin, ut tantum illorum legum opera, quae ordinem et compositionem in mente regat, turbetur animi quies et tantae exoriantur procellae [1]! » Peut-on admettre, en effet, que dans le caractère de l'individu, ce soit la forme qui produise le fond, et n'est-il pas infiniment plus vraisemblable de dire que c'est le fond qui produit la forme ? Il est parfaitement exact de reconnaître des caractères « équilibrés », d'autres non équilibrés, des caractères « cohérents et unifiés », d'autres incohérents et non unifiés. Mais ce sont là des caractéristiques formelles; ce qui importe, c'est de savoir quels sont les éléments réels, fondamentaux, entre lesquels il y a ou il n'y a pas équilibre, cohérence, unification, etc. Avant donc que d'étudier dans le mécanisme du caractère les rapports des rouages, il faut étudier les rouages eux-mêmes. Ces rouages, aux yeux de M. Paulhan, sont représentés par les *tendances*. Mais l'auteur se borne à définir chaque tendance par son objet : égoïsme, ambition, sympathie, pitié. Aussi a-t-on légitimement reproché à ce remarquable Traité des Caractères de n'être, en sa seconde partie, qu'un Traité des Passions, sans que le fond même de la vie intérieure soit encore abordé. Entre les formes générales de « l'association systématique » et les objets particuliers des tendances, il existe un intermédiaire : c'est précisément

---

[1] R. Thamin. *De Puerorum Indole*, p. 18. — « Il est impossible que la seule combinaison des lois qui règlent l'ordonnance et la composition de l'esprit puisse troubler le repos de l'âme et y soulever de si grosses tempêtes ! »

Digitized by Google

le caractère même, c'est-à-dire la nature particulière du penser, du sentir, du vouloir. L'application à tels ou tels « objets » est ultérieure et dérivée; ce qui est primordial, c'est le mode individuel de développement et de fonctionnement de chacune des trois facultés fondamentales : Intelligence, Sentiment, Volonté.

C'est, de même que M. Paulhan, sur des éléments tout « formels » et extérieurs que M. B. Perez assoit sa classification. Considérant les *manifestations motrices* comme l'expression de la personnalité intime, et les *mouvements* comme les facteurs simples ou compliqués de la personne morale, l'auteur cherche dans ce domaine de l'activité un certain nombre de modes généraux représentant des modes du caractère.

La rapidité des mouvements entraîne un premier type : celui des *vifs ;* la qualité contraire, celui des *lents ;* l'énergie très accusée, celui des *ardents;* la même énergie combinée avec la vivacité, mais celle-ci prédominant, offre le type intermédiaire des *vifs-ardents ;* combinée avec la lenteur, celui des *lents-ardents.* A ces cinq classes, il faut ajouter celle des *pondérés* ou *équilibrés*, réalisant ce juste-milieu où ni la vivacité, ni l'ardeur, ni la lenteur n'ont une suprématie évidente. De chacune de ces qualités nervo-motrices peuvent se déduire, suivant M. Perez, comme autant de variétés et de combinaisons, les caractères individuels. « Qu'il y ait cependant des oppositions constituées par la synthèse, dans le même individu, d'une imagination vive, d'une conception prompte et d'une décision rapide unies à la lenteur des mouvements, ou d'une parole lente, d'une imagination paresseuse et d'un esprit réfléchi unis à des mouvements vifs, la chose

Digitized by Google

est possible, certaine même, bien que rare; car la nature, quoi qu'on dise de son goût des variétés, n'aime pas à ce point le divers et le contradictoire. »

Cette classification, qui a une qualité, la simplicité, a deux défauts. D'abord elle est tout *à-priorique;* ensuite, elle n'envisage l'homme que par le côté *objectif*. D'autre part, l'activité motrice et toutes ses nuances se rapportent plus exactement au *tempérament* qu'au caractère. Ce n'est qu'un aspect extérieur et partiel de la nature humaine.

III.

Par ces diverses analyses, on a voulu établir d'abord que toute classification des caractères doit prendre pour point d'appui, non pas la forme seulement de l'activité spirituelle, mais les éléments fondamentaux de l'esprit, et, d'autre part, qu'on ne peut, sous peine d'être infidèle à la réalité, écarter aucun de ces éléments constitutifs.

Et puisque, aussi bien, toute classification des caractères reste artificielle, partant entachée de quelque arbitraire, le plus prudent semble être de prendre pour cadres les trois grandes manifestations de la vie spirituelle : l'Intelligence, le Sentiment et la Volonté, envisagées dans leurs rapports de dépendance et de subordination. C'est à ce mode de classification, plus ou moins modifié, plus ou moins élargi, que se sont arrêtés Bain et Krause, MM. Tiberghien, Fouillée, Queyrat [1].

[1] Ouvrages cités.

Digitized by Google

C'est essentiellement l'Intelligence, le Sentiment et la Volonté qui caractérisent les êtres, non la forme extérieure de l'association de ces facultés. Des rapports qui existent entre les trois grandes facultés, des inégalités de leurs degrés de culture et du développement respectif de leur activité, résultent nécessairement des différences, des variations qui entraînent équilibre ou déséquilibre; la résultante définitive est une direction prépondérante dans le sens intellectuel, ou sensitif, ou actif. Ce sont ces différents rapports d'intensité et d'extension entre les trois fonctions essentielles de l'activité psychique qui se traduisent par la forme plus ou moins harmonique du caractère.

On va essayer de déterminer un certain nombre de types généraux de caractères, par ce procédé, à tout prendre le plus simple, le plus naturel. Mais on se permet de rappeler qu'il faudra savoir se contenter de l'à peu près, puisque une exactitude rigoureuse ne peut et ne pourra peut-être jamais être atteinte.

Une classification des caractères établie sur les bases qui viennent d'être indiquées, c'est-à-dire d'après les degrés de l'activité fonctionnelle et de la culture des trois facultés fondamentales, donnerait les variétés de types que voici :

1. Les types *exclusifs* ou, s'il se peut dire, *unilatéraux*, marqués par la prédominance de l'intelligence, ou du sentiment, ou de la volonté.

2. Les types *mixtes*, comprenant ceux chez qui prédominent simultanément *deux* des facultés et ceux chez qui se manifeste, d'une manière instable, tantôt l'une, tantôt l'autre des facultés, avec des intermittences de vigueur et d'apathie.

Digitized by Google

3. Les types *équilibrés,* chez qui ne se manifeste aucune prédominance, l'équilibre étant le produit soit de la nullité, soit, au contraire, d'une culture supérieure et panharmonique.

Enfin, à ces trois catégories de caractères, que l'on peut considérer, en moyenne, comme normaux et sains, pourraient s'ajouter les classes de caractères morbides, car il existe de véritables « maladies du caractère », qui sont l'Hypocondrie, la Mélancolie, l'Hystérie. Mais elles relèvent plus de la Psychiatrie que de l'Éthologie.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

LES CARACTÈRES EXCLUSIFS.

Les intellectuels. — Les sensitifs. — Les volontaires.

I.

Les Intellectuels.

La mode, en ces derniers temps, a donné à la dénomination d'*intellectuel* le sens un peu spécial d'esprit artificiellement cultivé, nourri exclusivement d'abstractions et de symboles. Mais l'intellectualisme est aussi une forme de caractère naturelle et innée. L'exercice de l'intelligence constitue, pour ceux dont le cerveau y est prédisposé, une satisfaction telle que la tendance à penser devient en eux prédominante. Le désir de connaître devient une passion. L'activité humaine ne se manifeste pas seulement d'une manière extérieure; à côté des gens avides d'exercices physiques, il en est d'autres qui se montrent surtout avides d'exercices intellectuels. « Quand j'étais encore enfant, dit un personnage du *Paradise regained* de Milton, aucun jeu enfantin ne me plaisait. Toute mon âme s'employait, sérieuse, à apprendre et à savoir, pour travailler, par là, au bien commun; je me croyais né pour cette fin, pour être le promoteur de toute vérité et de toute droiture. »

Dans l'auto-biographie laissée par Honoré de Balzac, sous le nom de *Louis Lambert*, on lit : « L'Ancien et le Nouveau

Digitized by Google

Testament étaient tombés entre les mains de Louis à l'âge de 5 ans; et ce livre où sont contenus tant de livres avait décidé de sa destinée. Cette enfantine imagination comprit-elle déjà la mystérieuse profondeur des Écritures, s'éprit-elle seulement des romanesques attraits qui abondent en ces poèmes tout orientaux? Un fait résulta de cette première lecture de la Bible : Louis allait par tout Montoire y quêtant des livres qu'il obtenait par la faveur de ces séductions dont le secret n'appartient qu'aux enfants. En se livrant à ces études dont le cours n'était dirigé par personne, il atteignait sa dixième année... » Plus tard : « Il venait passer ses vacances à la maison paternelle; mais au lieu de s'y livrer selon l'habitude des écoliers aux douceurs de ce bon *farniente* qui nous affriole à cet âge, il emportait dès le matin du pain et des livres, puis il allait lire et méditer au fond des bois pour se dérober aux remontrances de sa mère à laquelle ces constantes études paraissaient dangereuses. Dès ce temps, la lecture était devenue chez Louis une faim que rien ne peut assouvir, il dévorait des livres de tout genre. Il m'a dit avoir éprouvé d'incroyables délices en lisant des dictionnaires à défaut d'autres ouvrages et je l'ai cru volontiers [1] ... »

Ampère réalisa de même, dans toute sa perfection, le type de l'intellectuel. « A quoi sert le monde? disait-il. A donner des pensées aux esprits! » Peu de temps avant sa mort, il discutait philosophie avec un de ses amis, et comme ce dernier lui conseillait de ménager sa santé : « Ma santé, s'écria-t-il, il s'agit bien de ma santé! Il ne doit être question entre nous que de ce qui est éternel. »

---

[1] Cf. Balzac. *Sa vie et ses œuvres*, par Mme Laure Surville, sa sœur.

Digitized by Google

Les tendances de l'intelligence sont nombreuses, la faculté peut s'exercer en des directions diverses; les types d'*intellectuels* offriront donc une certaine variété. On peut citer, par exemple, les naturalistes observateurs et descriptifs, collectionneurs de faits; les érudits qui évitent les généralisations, non par impuissance, mais par amour de la précision, et déploient dans leurs minutieuses investigations des facultés supérieures. En allant du concret à l'abstrait, on trouve les savants qui analysent et synthétisent à la fois; les physiciens, les biologistes qui recherchent tout ensemble les faits et les lois, Claude Bernard, Helmholtz; les naturalistes philosophes comme Darwin; les philosophes qui ont l'amour du fait et du détail comme Spencer; les historiens qui aiment également les faits et les théories, Fustel de Coulanges; enfin les penseurs spéculatifs tournés vers l'abstraction et la métaphysique. Parmi ces derniers, on peut compter : Bordas-Demoulin, « qui, ayant donné le peu qu'il avait, dénué de tout, mourant de faim, dépensant dans un cabinet de lecture les quelques sous qui lui restaient, et après avoir passé sa vie à faire de la métaphysique dans une mansarde de Paris, mourut vierge, n'ayant jamais trouvé le temps d'aimer [1] »; Spinoza; Leibnitz, « qui, dit Fontenelle, ne dormait souvent qu'assis sur une chaise, étudiant de suite des mois entiers sans quitter le siége »; Kant, dont Michelet trace ce portrait pittoresque : « Au fond de la mer du Nord, il y avait une bizarre et puissante créature : un homme? Non, un système, une scolastique vivante, hérissée, dure; un roc, un écueil taillé à pointes de diamant dans le granit de la Baltique.

(1) Maxime Du Camp. *Souvenirs littéraires*, t. I, pp. 34-35.

Digitized by Google

On l'appelait Emmanuel Kant, lui s'appelait « Critique ». Soixante ans durant, cet être tout *abstrait*, sans rapports humains, sortait juste à la même heure et, sans parler à personne, accomplissait, pendant un nombre donné de minutes, précisément le même tour, comme on voit aux vieilles horloges des villes, l'homme de fer sortir, battre l'heure et puis rentrer [1]. »

La suprématie de l'intelligence ne produit pas toujours ces « *monstra per excessum* », comme les appelle Schopenhauer. D'une manière générale, l'état d'esprit des intellectuels se rapproche de cette situation décrite par M. Tiberghien comme procédant d'une *culture rationnelle*, où « la connaissance atteint son plein développement, où la pensée se déterminant à la fois comme observation et comme contemplation, saisit l'infini et l'absolu aussi bien que les individus et les espèces, comprend Dieu et devient capable d'esquisser la science dans toutes ses parties comme organisme de la connaissance [2] ».

On a prétendu que le développement excessif de l'intelligence entraînait l'atrophie complète soit de la sensibilité, soit de la volonté. Mais, il faut le dire dès maintenant et une fois pour toutes : les types absolument *purs* sont rares, peut-être même ne s'en trouve-t-il pas. Nul homme ne peut être *exclusivement* intellectuel, actif ou sensitif. Prédominance signifie subordination des autres facultés, mais non leur anéantissement. Pascal, qui fut bien un intellectuel, était à la fois un raisonneur et un passionné. On en peut dire autant

---

(1) Michelet. *Histoire de la Révolution française*, liv. III, ch. XII.

(2) G. Tiberghien. *Op. cit.*, 1re édit., p. 705.

Digitized by Google

de Gœthe, chez qui les hautes spéculations philosophiques et scientifiques ne parvinrent ni à entraver les élans d'une ardente imagination, ni à glacer les affections et les enthousiasmes du cœur. On rapporte que l'algèbre seule pouvait consoler Karl Marx dans les moments les plus tristes de sa vie agitée. Pendant la maladie de sa femme, en proie au souci de la perdre, il écrivait un traité sur le calcul infinitésimal, afin de se transporter loin des réalités douloureuses, dans les régions sereines de l'abstraction transcendante. Le fait que Marx recherchait des diversions aux soucis, aux tristesses douloureuses de la vie prouve que « l'intellectualisme » n'exclut pas l' « émotivité ».

Quant à la volonté, il est indéniable que l'intellectualisme exclusif peut la paralyser. Les méditatifs, les contemplatifs ont leurs univers en eux-mêmes, n'agissent qu'avec leur pensée; la vie semble, en quelque sorte, s'être retirée en dedans. D'autre part, l'intelligence aboutit trop à voir en toute chose le pour et le contre. La réflexion alors, dit-on, tue l'action. Voyez Hamlet. Mais le doute paralysateur n'est pas un signe de vraie et définitive supériorité. Un grand esprit finira toujours par voir ce qu'il importe de faire. Là où une intelligence vulgaire hésite, une intelligence d'élite prendra rapidement parti.

On pourrait, dans le «genre» des intellectuels, reconnaître des espèces secondaires suivant que prédomine l'esprit d'analyse ou l'esprit de synthèse, l'imagination ou le raisonnement, les facultés créatrices ou les facultés critiques, les tendances théoriques ou les tendances pratiques. Mais sous quelque forme qu'on la prenne, l'intelligence, que d'aucuns proscrivent du caractère, peut, au contraire, lui donner très nettement sa marque.

Digitized by Google

II.

Les Sensitifs.

La prédominance du sentiment, de la sensibilité morale est, d'après M. Tiberghien, un état d'imperfection.

La réflexion et la raison ne sont pas tout à fait absentes de l'âme, mais elles ne se montrent pas comme distinctes à la conscience et sont alors, contrairement à l'ordre, sacrifiées à la faculté inférieure de l'esprit. La connaissance ne se manifeste que par des représentations sensibles, à l'exclusion des conceptions générales et des idées absolues. L'intelligence perçoit les phénomènes déterminés du monde extérieur, révélés par les sens et les œuvres déterminées de l'âme qui se reflètent dans l'imagination ; elle combine ses objets à l'aide du jugement et du raisonnement, mais ne cherche pas à les classer d'après un procédé scientifique, ni à les ramener à leurs lois. La pensée ne saisit donc que des faits individuels et incohérents, sans même remonter à la notion rationnelle du fini et de l'individualité. L'âme s'émeut en présence des objets de la nature, elle éprouve des sentiments de plaisir ou de peine, elle désire ou repousse, elle espère ou elle craint, mais là s'arrêtent ses aspirations. Le bon, le beau, le juste se confondent avec la sensation, avec le plaisir, avec la force, les sentiments rationnels ne se dégagent pas des sentiments sensibles. La volonté à son tour dépend tout entière de la sensibilité. On agit ou l'on s'abstient, sans autre motif que de se procurer une jouissance ou d'éviter une souffrance. Car, de même qu'il y a des gens qui vivent surtout par l'intelligence,

Digitized by Google

d'autres vivent surtout par le cœur. Au point de vue physiologique, les sensitifs sont ceux dont le système nerveux et surtout cérébral est constitué de manière à « jouer » presque tout seul avec une intensité souvent disproportionnée aux excitations extérieures.

La sensibilité, qui se confond avec l'impressionnabilité, diffère beaucoup selon les hommes et aussi selon les races et les peuples. Le Hollandais et l'Italien contrastent à cet égard. L'époque et la mode ont leur influence aussi. Au XVIIIe siècle, par exemple, le bon ton voulait qu'on fît étalage de sensibilité raffinée. Au commencement de ce siècle, la sentimentalité était en honneur. Les héros des écrivains romantiques, Werther, René, Antony, Hernani, montrent une fougue passionnelle dont on s'est plus tard quelque peu moqué. Après une réaction excessive, le sentiment en ces dernières années était revenu à la mode ; il est aujourd'hui détrôné par l'intellectualisme ! En somme, le sensitif, impressionnable à l'excès, ressemble à un instrument en perpétuelle vibration. Il est généralement pessimiste, parce qu'une expérience, vieille comme le monde, prouve que le sensitif souffre plus d'un petit malheur qu'il ne jouit d'un grand bonheur.

Mais il ne faut point trop jeter le discrédit sur ce type de caractère. L'histoire de l'art et des lettres nous montre souvent la sensibilité ou, comme on dit encore, l'émotivité, unie à de grandes et belles intelligences, parfois au génie. Il est vrai de dire que sous l'empire de la passion du moment, ils retombent au rang des sensitifs inférieurs. « Amoureux de Miss Smithson, je ne composais plus, écrit Berlioz, mon intelligence semblait diminuer autant que ma sensibilité s'accroître, je ne faisais absolument rien que... souffrir ! » La sensibilité, sous l'influence de l'enthousiasme artistique,

Digitized by Google

avait, chez Berlioz, une telle violence, qu'elle envahissait non seulement tout le cerveau, mais le corps entier. Conduisant l'orchestre pour l'exécution de son tableau du *Jugement dernier,* le terrible *clangor tubarum* lui communique un tremblement convulsif qui le contraignit de s'asseoir. « Je ne pouvais me tenir debout et je craignais que le bâton ne m'échappât des mains [1]... »

Chez Musset, la sensibilité atteignait son paroxysme et se compliquait de contrastes, de métamorphoses et de luttes d'où il sortait anéanti. « Un quart d'heure après l'avoir insultée, j'étais à ses genoux; dès que je n'accusais plus, je demandais pardon; dès que je ne raillais plus, je pleurais. » « L'on eût dit, ajoute George Sand, que deux âmes s'étant disputé le soin d'animer son corps, se livraient une lutte acharnée pour se chasser l'une l'autre. Au milieu de ces souffrances contraires, l'infortuné perdait son libre arbitre et tombait épuisé chaque jour par la victoire de l'ange ou du démon qui se l'arrachaient [2]. »

De même que l'on a pu noter des variétés du type intellectuel, ainsi trouve-t-on également des types différents de sensitifs, suivant que le sentiment qui les anime est égoïste ou altruiste, relève de l'amour, de l'amitié, des affections de famille, ou s'adresse à des collectivités, comme l'humanitarisme, le patriotisme.

---

(1) Legouvé. *Soixante ans de souvenirs.*

(2) George Sand. *Elle et Lui.*

Digitized by Google

III.

Les Volontaires.

Le volontaire, c'est d'abord le *tenacem propositi virum* d'Horace; l'expérience, la raison, le bon sens indiquent une ligne de conduite, l'homme au caractère ferme la suit et ne se laisse pas ébranler par des objections secondaires, à moins qu'il ne les trouve suffisantes et justes; il n'est pour cela ni tenace ni entêté; ce qu'il veut, il le veut bien et il a de bonnes raisons pour le vouloir; en un mot, il marche droit et ferme vers un but que son libre arbitre lui a fait entrevoir. Mais ce sont là plutôt des qualités particulières de la volonté qu'une forme du caractère. La volonté étant, par excellence, la faculté *active,* les caractères marqués par la prédominance du développement volitionnel se manifesteront surtout par un besoin insatiable d'*activité.* Les volontaires ou actifs sont, a-t-on dit, des machines solides, munies de force vive et, encore plus, d'énergie potentielle. Dans cette catégorie rentrent ceux qui ont un riche fonds d'énergie physique avec besoin de le dépenser : les *sportmen*, ceux qui aiment la vie d'aventures sans autre but que d'agir, ces voyageurs qui courent le monde sans rien étudier, ni avant, ni pendant, ni après, pressés d'en finir pour recommencer. Ajoutez-y les batailleurs sans malice, mais qui déversent le trop-plein de leurs forces. Au temps des armées mercenaires, elles ont dû se recruter presque entières parmi les gens de ce caractère; de même, ces bandes de *condottieri* à la solde des républiques italiennes du moyen âge; de même aussi, quoique à un degré plus élevé, les *conquistadores* du XVIe siècle, ces capitaines

Digitized by Google

espagnols, Cortez et Pizarre, dont les expéditions ressemblent à un roman, qui, avec une poignée d'hommes hardis comme eux, renversent les grands empires du Mexique et du Pérou. A ce genre d'hommes animés d'une activité dévorante, on peut appliquer le vers de Lucain :

Nil actum reputans si quid superesset agendum.

Parmi ces *actifs*, il faut ranger Montluc et ceux dont parle Montaigne dans ce passage de ses *Essais* : « Qui rechercha jamais de telle faim la seureté et le repos que Caesar a faict l'inquiétude et les difficultés? Terez, le père de Sitalcez, disait que quand il ne faisait point la guerre, il lui estait d'avis qu'il n'y avait point de différence entre lui et son palefrenier. Caton, consul, pour s'asseurer d'aulcunes villes d'Espagne, ayant seulement interdit aux habitants d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuèrent : *ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse.* Combien en savons-nous qui ont fui la douceur d'une vie tranquille en leurs maisons, parmi leurs cognoissants, pour suivre l'horreur des déserts inhabitables [1] ? »

La volonté, cependant, n'est pas seulement « impulsive », elle a également une fonction « inhibitoire », condition première de la « maîtrise de soi ». Parmi les volontaires, il conviendra donc de ranger ceux qui parviennent à refréner les penchants dangereux de leur nature, à vaincre leurs mauvaises passions. Colerus raconte que Spinoza « savait admirablement être le maître de ses passions ». Mais l'exemple ne vaut pas grand'chose, car il est peu probable

[1] MONTAIGNE. *Essais*, liv. I, chap. XL.

Digitized by Google

que le doux et sobre Spinoza ait eu des passions bien violentes! On a des exemples plus nets dans la vie de certains généraux célèbres qui, au début de leur carrière, eurent à surmonter une peur physique assez forte, pour marcher à l'ennemi. On peut rattacher à ce type Prosper Mérimée qui, tel qu'il se montre dans ses lettres, tel qu'on nous le dépeint, tel qu'il s'est plu à se décrire dans quelques-unes de ses nouvelles, a visiblement contenu et refréné sa sensibilité. Si l'on voulait dénombrer les variétés du type volontaire, on trouverait, entre autres, les entreprenants, les obstinés, les constants, les autoritaires.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

LES CARACTÈRES MIXTES.

Intelligence et Volonté. — Sentiment et Volonté. — Intelligence et Sentiment. Instabilité.

La prépondérance fonctionnelle d'une seule faculté est, en somme, l'exception. Le plus souvent, sans arriver à un développement aussi excessif, deux facultés dominent. Plus fréquemment encore, chacune des trois facultés se manifeste tour à tour et par intermittence.

I.

Intelligence et Volonté.

Ces intellectuels-volontaires, que l'on a aussi appelés méditatifs-actifs, se distinguent des intellectuels purs en ce que l'exercice de l'intelligence n'est pas seulement interne et dirigé vers les spéculations scientifiques, mais se manifeste, extérieurement, par des actes.

Ils ne se confondent pas non plus avec les volontaires ou actifs purs, parce que leur activité, toujours dominée et guidée par la réflexion, est méditée, froide, pondérée. Ce ne sont pas les sentiments, mais les idées, qui forment le premier moteur. Aussi, la spontanéité manque souvent, la volonté est une alternative d'efforts et d'inhibitions,

Digitized by Google

— d'efforts, parce que (on l'a déjà dit) le pouvoir moteur des idées est faible, comparé à celui des sentiments, — d'inhibition, non parce qu'il y a des mouvements à refréner, mais parce que la réflexion domine et qu'elle ne permet d'agir qu'en temps et lieu.

Cette forme d'énergie, quand on la rapproche de l'activité passionnelle, apparaît comme la caractéristique de la vraie grandeur. « Méprise fondamentale, dit Carlyle, d'appeler la véhémence force. Un homme n'est pas fort qui prend des accès de convulsion, bien que dix hommes ne puissent le tenir alors. Celui qui peut avancer sous le poids le plus lourd, voilà l'homme fort. Un homme qui ne peut pas se tenir en paix jusqu'à ce que vienne le temps de parler et d'agir, n'est pas du tout l'homme qu'il faut (1). »

Calculateurs et prévoyants, maîtres d'eux-mêmes, résolus, fermes, patients, persévérants, mais assez souvent entiers et autoritaires, tels se montrent ces intellectuels-volontaires.

Marcus Brutus en fut, dans l'antiquité, un exemple fameux : « Sérieux et lent, il s'avançait, en toutes choses, par degrés, mais une fois qu'il était résolu, il s'enfermait dans son idée sans que rien pût l'en distraire : il s'isolait et se concentrait en elle; il s'animait et s'enflammait pour elle, par réflexion, et finissait par n'écouter plus que cette logique inflexible qui le poussait à la réaliser (2). »

L'histoire fournit d'ailleurs, à toutes les époques, des spécimens de ce type de caractère : Grégoire VII, Louis XI, Charles-Quint, Coligny, Élisabeth, Philippe II, Guillaume le Taci-

(1) Carlyle, *Les Héros*, trad. Izoulet, p. 290.

(2) Gaston Boissier, *Cicéron et ses amis*, p. 327.

Digitized by Google

turne, Richelieu, Louvois, Frédéric II, Franklin; parmi les chercheurs, Colomb et Bernard Palissy; parmi les capitaines illustres, Turenne [1].

Au sujet du Grand Frédéric de Prusse, Sainte-Beuve a écrit : « En général, on n'aperçoit dans aucune des qualités de Frédéric cette fraîcheur première qui est le signe brillant des dons singuliers de la nature et de Dieu. Tout chez lui semble la conquête de la volonté et de la réflexion agissant sur une capacité universelle qu'elle détermine ici ou là suivant les circonstances [2]. » Et ailleurs : « Frédéric le Grand se forme lentement, il s'essaye, il entame, il échoue, il revient à la charge, il s'y prend et s'y reprend maintes fois... Jamais on ne vit mieux le parti pris à l'avance d'être un grand prince et le ferme propos de faire supérieurement tout ce qui concerne le métier de roi [3]. » Sur une scène plus modeste, le même caractère se révèle chez les spéculateurs froids, tenaces, qui ne livrent rien au caprice ou au hasard, qui ne se laissent ni enflammer par le succès, ni abattre par les revers.

II.

Sentiment et Volonté.

Tandis que le sensitif pur n'est qu'un appareil passif vibrant au gré des moindres influences, le sensitif-volontaire, doué d'une sensibilité délicate, reste capable de dominer son impressionnabilité, de diriger son émotivité. Il est supérieur à l'actif

---

(1) Voyez le portrait que trace de lui Bossuet dans son *Oraison funèbre du prince de Condé*

(2) Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*, t. III.

(3) Ibid., t. VII.

Digitized by Google

simple, qui n'agit que par besoin de mouvement et d'agitation. L'activité du sensitif-volontaire vise toujours quelque satisfaction de l'esprit ou des sens, plus ou moins noble.

Parmi les spécimens ternes et sans originalité de ce type. on peut citer « ceux qui, sans grande portée intellectuelle, mènent la vie de plaisir, qui ont un besoin purement égoïste de jouissance et d'action [1] ». Plus haut, on trouve les martyrs et les héros fougueux qui ont besoin d'agir, de se dévouer, de se sacrifier pour leur patrie ou leur foi : les grands mystiques fondateurs ou réformateurs (sainte Thérèse, saint François d'Assise), les grands prédicateurs religieux (Pierre l'Ermite, Luther), les hommes à charité dévorante (saint Vincent de Paul); bref, tous ceux qu'au sens le plus large du mot on nomme des apôtres : les Savonarole, les Giordano Bruno. Font encore partie de ce groupe, les hommes de guerre comme Alcibiade, Alexandre, Marius, Sylla, Charles le Téméraire, Jules II, François Ier, Condé, Napoléon; les grands révolutionnaires comme Mirabeau et Danton; des poètes comme Lord Byron, des écrivains comme Chateaubriand, Lamartine, Lamennais, Proudhon, des orateurs comme Pitt et Gambetta, des artistes comme Michel-Ange, Benvenuto Cellini.

Chez les uns, c'est l'humeur gaie, mais impétueuse et violente, qui prédomine; chez les autres, l'humeur triste, renforcée d'amertume.

Parfois ce type se trouve marqué par une hyperesthésie plus ou moins grande du sentiment du *moi;* dans la sensibilité dont ils font preuve se mêle, alors, une bonne part

[1] Ribot. Art. cité, *Rev. phil.*, p. 497.

Digitized by Google

de sentiments personnels. Ce n'est pas que les hommes de ce caractère mettent toujours leur *moi* au-dessus de celui des autres, mais ce *moi* est impatient de tout ce qui se jette en travers de sa route. Ce n'est pas toujours pour abaisser les autres qu'ils se relèvent au-dessus d'eux-mêmes, c'est quelquefois par le besoin impérieux d'être distingués pour ce qu'ils sont. Leur orgueil n'est pas toujours dominateur, il n'est pas toujours arrogant, mais il peut devenir un immense mépris des hommes : tel Napoléon.

III.

Intelligence et Sentiment.

« Les méditatifs-émotionnels ont pour marque propre une sensibilité exquise, délicate, unie à une intelligence fine, souple et pénétrante [1]. » Quant à leur activité, comme elle a sa source, non dans un fonds stable d'énergie, mais dans l'intensité de leurs émotions, elle participe de l'intermittence de ces dernières. Aussi n'en font-ils preuve que sous l'influence de motifs puissants : artistes quand l'inspiration les soutient ; orateurs s'ils ont à défendre une cause qui leur est chère.

Au bas degré, on peut ranger dans cette classe les mystiques (non les grands, ceux qui ont agi, ceux-là ont pris rang parmi les sensitifs-actifs), mais les contemplatifs, les purs adeptes de la vie intérieure qui se trouvent à toutes les époques et dans tous les pays (yoguis de l'Inde, soufis per-

[1] Queyrat. *Op. cit.*, p. 59.

Digitized by Google

sans, thérapeutes, moines de toutes croyances), plongés dans leurs visions béates, n'ayant rien écrit ni rien fondé, ayant, suivant leur rêve, traversé leur temps sans y laisser de trace.

Plus haut, les analystes au sens purement subjectif, c'est-à-dire ceux qui s'analysent eux-mêmes assidûment et minutieusement. « Dès l'enfance, écrit Maine de Biran, j'étais déjà porté comme par instinct à me regarder au dedans pour savoir comment je pourrais vivre et être à moi [1]. » Cette manie de l'analyse personnelle est devenue de nos jours une véritable maladie, l'« égotisme », qui a pour effet un raffinement exagéré de l'intelligence, l'énervement de la volonté. « Henri Beyle (Stendhal) avait reçu de la nature, avec une volonté très forte, un don merveilleux d'observation et, comme on dit aujourd'hui, de dédoublement. Il crut qu'en mettant cette faculté d'analyse au service de sa volonté, il augmenterait la puissance de celle-ci. Mais c'est le contraire qui est arrivé. En s'observant toujours pour mieux agir, il n'agissait plus que faiblement. Il faut être très ignorant de soi pour être vraiment fort, et il faut aussi savoir s'arrêter dans la connaissance ou du moins dans l'étude des autres. Beyle nous dit lui-même : « Je m'arrêtais trop » à jouir de ce que je sentais, je connais si fort le jeu des » passions, *que je ne suis jamais sûr de rien, à force de voir* » *tous les possibles* [2]. »

Mais cette sensibilité peut prendre une forme plus généreuse, plus altruiste, où l'âme, au lieu de ne scruter que soi,

---

[1] Cité par Bertrand. *Psychologie de l'effort*, ch. I.

[2] J. Lemaître *Les Contemporains*, 4me série, p. 14.

Digitized by Google

sympathise avec l'humanité, avec la nature. « La sensibilité, dit Nisard, est un don commun à Virgile et à Tite-Live. Ils se ressemblent tous deux par cette faculté supérieure et charmante par laquelle le poète et l'historien s'aiment moins que les créations de leur esprit et vivent, pour ainsi dire, de la vie qu'ils leur ont donnée..... La sensibilité de Tite-Live a la plus forte part dans cette connaissance du cœur humain dont le loue le moins favorable de ses juges, Niebuhr. C'est même par les passions dont son cœur lui a donné le secret qu'il arrive à connaître les intérêts et qu'il pénètre dans la complication des affaires. On en dirait autant de Virgile, ce maître si profond et si doux dans la science de la vie. Plus je compare ces deux hommes, plus je les trouve frères : Virgile pourtant est le premier, parce que son cœur, le plus tendre de l'antiquité, a ressenti encore plus profondément le contre-coup des choses humaines. »

IV.

Instabilité.

Aux caractères déterminés par la prédominance constante de quelqu'une des facultés ou de deux d'entre elles, on peut opposer ceux chez qui telle ou telle manifestation des puissances de l'âme apparaît par intermittence, plus ou moins durable. Ce sont les esprits changeants, incohérents, capricieux, tour à tour taciturnes ou gais, inertes ou explosifs, disproportionnés dans leur conduite, passant d'un extrême à l'autre, sans mesure, agissant de la même manière dans des circonstances différentes et différemment dans des circonstances identiques. Les éléments divers de

Digitized by Google

l'esprit, idées, sentiments, volition, agissent en pleine indépendance et insubordination, chacun pour soi, satisfaisant ses affinités particulières. « Un homme inégal, écrit La Bruyère, n'est pas un seul homme, ce sont plusieurs; il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et de manières différentes; il est à chaque moment ce qu'il n'était point et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été, il se succède à lui-même. Ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions; ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs. Est-ce *Eutycrate* que vous abordez aujourd'hui? Ne vous trompez-vous point? Aujourd'hui quelle glace pour vous! Hier il vous recherchait, il vous caressait, vous donniez de la jalousie à ses amis. Vous reconnaît-il bien? Dites-lui votre nom [1]. » Dans un de ces caractères excentriques — souvent ridicules — germe quelquefois le talent; le génie même y peut fleurir. Tel fut Villon qui eut une existence troublée et paraît avoir montré un singulier mélange de sentiments vulgaires et de confuses aspirations.

---

(1) La Bruyère. *Les Caractères*, chap. XI.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

LES CARACTÈRES ÉQUILIBRÉS.

Les amorphes. — Les universels.

L'équilibre parfait de toutes les puissances de l'âme se manifeste dans la médiocrité aussi bien que dans le génie. L'intelligence, le sentiment, la volonté peuvent se faire contrepoids, soit parce que leur dose naturelle est trop minime pour jamais devenir prépondérante, soit parce que leur développement général a été volontairement harmonisé. D'une part, on aura les *amorphes* dont le caractère équivaut à l'absence de caractère; d'autre part, les caractères harmoniques ou *universels,* esprits cultivés avec ordre dans toutes leurs parties et capables d'embrasser toutes les applications de l'activité humaine. Les premiers, — faut-il le dire? — sont les plus fréquents.

I.

Les Amorphes.

Manger, boire, dormir, voir quelques amis, faire une promenade, jouer aux dominos, peuvent être les seules préoccupations de l'existence. Ces divers modes de l'activité finissent par avoir chacune leur place immuable dans la vie et continuent régulièrement à l'occuper.

D'autre part, nous connaissons tous des personnes qui, sans nous plaire par aucune haute qualité du cœur ou de l'intelligence, nous charment cependant par la grâce

Digitized by Google

de leur vie, par la fraîcheur, par l'harmonie de leurs idées, peut-être parfois un peu courtes et peu nombreuses, par leurs sentiments bons, mais sans véritable grandeur. Nous ne trouvons en elles aucune révélation d'une nature supérieure par quelque autre point que l'extrême harmonie de l'ensemble et, si l'on peut dire, par la perfection dans la médiocrité. Vraies « marionnettes », selon Port-Royal, elles ne font que suivre la mode et l'opinion. En elles rien d'inné, rien qui ressemble à une vocation; la nature les a faites plastiques à l'excès. Elles sont intégralement le produit des circonstances, de leur milieu, de l'éducation qu'elles ont reçue des hommes et des choses. Un autre ou, à défaut de cet autre, le milieu social vit et agit pour elles. Le hasard décide de leur métier, de leur mariage, et du reste, une fois prises dans l'engrenage, elles font comme tout le monde. Le personnage « sympathique » si fréquent dans le théâtre d'Augier et dans celui d'Ohnet, est généralement un de ces équilibrés amorphes.

Cependant, parfois, les équilibrés, loin d'être plastiques comme les amorphes, sont frappés d'une sorte d'atonie générale, marquée par une incapacité de sentir et d'agir. Ils n'offrent aucune prise aux excitations, aux influences, aux sollicitations. Ce sont les *apathiques,* inertes, indolents, insouciants, égoïstes, sceptiques, faciles.

II.

Les Universels.

L'équilibre vraiment beau et grandiose, idéal auquel doit tendre « l'éducation du caractère », consiste en un développement complet, pondéré, harmonique de toutes les facultés. « L'intelligence reconnaît à la fois les faits et les principes,

Digitized by Google

les particularités et l'idéal, le fini et l'infini, selon sa double dépendance des sens et de la raison ; elle voit en même temps que la sensibilité a ses droits, que le bon sens a ses avantages, mais que tout doit se subordonner à la raison dans l'activité d'un être raisonnable ; le sentiment et la volonté se conforment à l'autorité souveraine de la raison et toute la vie de l'âme porte le cachet de la rationnalité [1]. »

C'est parmi ces caractères que se rencontrent ces rares et heureuses natures, capables, selon le mot de Voltaire, de donner à leur âme, sans effort ni exagération, tous les modes possibles. Tous les buts, en effet, deviennent faciles à atteindre si le caractère est heureusement équilibré. Ce sont là, véritablement, les plus humains des hommes ; ils vivent, ils jouissent en toute liberté et franchise de passion, par les sens, par l'esprit, par le cœur, par leurs facultés actives. Ils ne se laissent pas enflammer par la joie, ni abattre par la tristesse. La variété de leurs goûts, de leurs habitudes, la rectitude de leur jugement les préservent des douleurs trop étroites et persistantes. Leur intelligence s'applique à des études et à des fins variées. La simplicité est une vertu essentielle de leur esprit. Leur volonté, enfin, est solidement établie dans toutes ses formes, dans ses fins, dans ses motifs.

Malheureusement, dans la vie réelle, la perfection relative marquée par l'équilibre est rare ; il faut se rabattre sur des à peu près. On a beaucoup parlé des Grecs du siècle de Périclès. C'est devenu un lieu commun que de vanter ce peuple en qui la vigueur physique et la vigueur morale, l'élégance des formes et le raffinement de l'esprit, le sens

[1] G. Tiberghien. *Loc. cit.*

Digitized by Google

artistique, l'aptitude aux fonctions publiques et le courage militaire se seraient si merveilleusement unis en une sorte d'idéal humain. Il faut en rabattre. « Nous aimons beaucoup la Grèce pour son œuvre artiste et intellectuelle, nous détournons les regards de ses fautes et de ses faiblesses. Le siècle de Périclès a vu éclore l'Histoire, la Tragédie et la Comédie, il a édifié le Parthénon, et l'on oublie qu'il a prêché le communisme et qu'il a préparé l'anarchie [1]... » De fait, l'histoire nous montre bien turbulents, bien étourdis, bien grossiers parfois, ces hommes harmoniques et équilibrés!

Seuls, quelques hommes supérieurs ont présenté le type équilibré plus ou moins pur. Ils ont souvent servi à combattre la théorie de la connexion du génie et de la folie. Gœthe, « olympien », malgré certaines défaillances et quelques écarts, avec son beau génie littéraire, son goût intense pour les sciences, sa vie réglée, son continuel « gouvernement de lui-même », en est le modèle le plus connu et qui se rapproche le plus de l'idéal. Descartes fournit également un beau type d'équilibré. Car il ne fut pas seulement le métaphysicien méditatif, abstrait, spéculatif que nous sommes accoutumés de nous représenter. Ses biographes nous montrent en lui un homme d'un caractère ferme, hardi, prêt à toutes les circonstances, connaissant la vie et ses hasards, nullement emprunté en présence des choses réelles, ayant aimé passionnément les voyages [2]. On pourrait encore montrer

---

(1) L. Vanderkindere. *Le Socialisme dans la Grèce antique*. Revue de l'Université de Bruxelles, mars 1896.

(2) Cf. P. Janet. *Les maitres de la pensée moderne*, p. 24.

Digitized by Google

chez Socrate, chez Marc-Aurèle, chez saint Louis, cette harmonie intérieure, cet accord de l'âme avec elle-même, qui résulte, comme le dit Platon, « de la subordination des passions à la volonté et de celle-ci à la raison, assujettie à son tour, à la Loi morale ».

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

Pages.

Objet de l'éthologie. 1-13

PREMIÈRE PARTIE. — Notion générale du caractère.

Chapitre I — Définition et détermination 15-39

Chapitre II. — Les éléments constitutifs du caractère 40-59

DEUXIÈME PARTIE. — Les facteurs du caractère inné.

Chapitre I. — Le tempérament. 61-76

Chapitre II. — Le naturel. 77-98

TROISIÈME PARTIE. — Les facteurs du caractère acquis.

Chapitre I. — Le milieu organique et physique 99-112

Chapitre II — Le milieu social 113-142

Chapitre III. — Les facteurs personnels 143-164

QUATRIÈME PARTIE. — Les types psychiques.

Chapitre I. — De la classification des caractères 165-183

Chapitre II. — Les caractères exclusifs 184-194

Chapitre III. — Les caractères mixtes. 195-202

Chapitre IV. — Les caractères équilibrés 203-207

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

89094654308
B89094654308A

Digitized by Google

Digitized by Google

89094654308
b89094654308a

Digitized by Google